DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

THE LIBRARY OF
PROFESSOR GUIDO MAZZONI
1859-1943

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/mlangesmarengo01lumb

ALBERT LUMBROSO

DIRECTEUR DE LA « REVUE NAPOLÉONIENNE »

# MÉLANGES MARENGO

PUBLIÉS PAR LE COMITÉ INTERNATIONAL
POUR LE CENTENAIRE DE LA BATAILLE DU 14 JUIN 1800

LETTRE-PRÉFACE
DE M. GUSTAVE LARROUMET

DE L'INSTITUT
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU COMITÉ

T. I.

COLLABORATEURS

MM. le l.-col. TITEUX, le major E. DE ROSSI, le capitaine DE CUGNAC, le général comte A. OLIVERO, CASIMIR STRYIENSKI, le général REBORA, le comte ALBERT VANDAL de l'Académie française, ED. GACHOT.

MDCCCC - MDCCCCIII.

All'illustre Guido Mazzoni

devotamente

# MÉLANGES MARENGO

TOME I.

Lumbroso

Frascati, 6 maggio 1903

Cette Publication, destinée aux Bibliothèques et aux Membres du Comité, n'est pas mise dans le commerce.

ALBERT LUMBROSO

DIRECTEUR DE LA « REVUE NAPOLÉONIENNE »

# MÉLANGES MARENGO

PUBLIÉS PAR LE COMITÉ INTERNATIONAL
POUR LE CENTENAIRE DE LA BATAILLE DU 14 JUIN 1800

## LETTRE-PRÉFACE
## DE M. GUSTAVE LARROUMET

DE L'INSTITUT
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU COMITÉ

## T. I.

### COLLABORATEURS

MM. le l.-col. TITEUX, le major E. DE ROSSI, le capitaine DE CUGNAC, le général comte A. OLIVERO, CASIMIR STRYIENSKI, le général REBORA, le comte ALBERT VANDAL de l'Académie française, ED. GACHOT.

MDCCCC - MDCCCCII.

944.04
L 757M

A SON ALTESSE IMPÉRIALE

# MGR. LE PRINCE NAPOLÉON

# INDEX


Lettre-Préface de M. Larroumet . . . Pag. IX
Le Comité du Centenaire de Marengo . . » XI
Introduction, par A. Lumbroso . . . . » XIII
Un épisode de la campagne de 1800, par M. le major Eugenio de Rossi. . . . . » 1
Précis de la surprise du Mont-Cenis en avril 1800 . . . . . » 2
La surprise du Mont-Cenis, par M. le capitaine J. de Cugnac. . . . . » 35
Relation du siège de Bard, par M. le général comte A. Olivero . . . . . » 87
La prise du fort de Bard ; Souvenirs de Henri Beyle (Stendhal) publiés par M. Casimir Stryienski . . . . . » 153
La Collection Rebora sur Marengo, et une lettre autographe de Berthier, par M. le général Rebora . . . . . » 177
A propos de la charge de Marengo . . . » 191
La nouvelle de Marengo, 21 juin 1800, par M. le comte Albert Vandal, de l'Académie française . . . . . » 205
Bulletins du Ministère de la Police, Messidor an VIII, par M. le comte Albert Vandal, de l'Académie française . . . » 217

Institut de France

Académie des Beaux-Arts

Paris, le 9 mars 1899.

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie
à Monsieur le Baron Albert Lumbroso.

Monsieur le Président et cher Confrère,

Je suis très touché de l' honneur qui m'est fait par M. le Maire d'Alexandrie et, puisque j' en reçois l'avis par votre intermédiaire, je vous prie de vouloir bien lui transmettre l'expression de ma cordiale reconnaissance.

C' est pour bien des motifs que je serai fier de m' associer à la célébration du Centenaire de Marengo. De cette journée date vraîment le premier signal de l' indépendance italienne et, si celle-ci devait tarder encore plus d'un demi-siècle à se réaliser, l'élan était donné par le grand homme qui allait bientôt réunir les deux titres d' Empereur des Français et de Roi d' Italie. Mes sentiments de patriote français et de fervent ami de nos frères italiens sont d'accord pour m' associer à l' admiration de l' histoire envers celui qui a laissé tant de

gloire à la France et une promesse d' unité à l' Italie.

J' espère bien pouvoir assister aux fêtes qui seront célébrées à Alexandrie au mois de juin 1900 et, dès maintenant, je salue en elles le gage d' une amitié de plus en plus étroite entre nos deux pays.

Veuillez agréer, monsieur le Président et honoré Confrère, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Gustave Larroumet

de l' Institut de France, Président d' honneur du Comité International pour le Centenaire de Marengo.

# COMITÉ INTERNATIONAL

## POUR LE CENTENAIRE DE LA BATAILLE DE MARENGO (1)

*Président d' honneur*

GUSTAVE LARROUMET

*Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts*
*Membre de l' Institut de France.*

*Président effectif*

B$^{ON}$ ALBERT LUMBROSO

*Docteur en Droit, Bibliothécaire honoraire de S. A. I. le Prince Napoléon, Membre de la " Società bibliografica italiana „ et de la Société d' histoire contemporaine, Directeur de la " Revue Napoléonienne „.*

*Membres.*

Balzani (Ugo) - Barral (Georges) - Bertarelli ( Achille) - Bertin (Georges) - Biagi (Guido) - Blok (P. J.) - Bonfadini (Romualdo) † - Boppe (P.) - Boselli (Paolo) - Boulay de la Meurthe - Bouvier (Félix) - Browning (Oscar) - Bruno (A.) - Caetani (Livio) - Canonico (Tancredi) - Carducci (Giosue) - Casanova (Eugenio) - Casini (Tommaso) - Cheramy (P. A.) - Chuquet (Arthur) - Civalieri-Inviziati

(1) Le Comité a perdu, depuis le Centenaire, plusieurs de ses membres ; leur nom est suivi, dans cette liste, d'une croix ; nous n'avons pas voulu effacer des noms tels que ceux du sénateur Bonfadini, de M. Lorédan Larchey, du professeur Merkel, du marquis de Sassenay et du baron Oscar de Watteville.

di Masio (Annibale) - Cosmo (Umberto) - Croce (Benedetto) - D'Ancona (Alessandro) - Vicomte D'Avout - Dejob (Charles) - Della Giovanna (I.) - Desdevises du Dézert (G.) - Dufourcq (Albert) - Edmond-Blanc (Amédée) - Esquieu (L.)-Fabris (Cecilio) † - Faldella (Giovanni) - Farges (Louis) - Ferraris (Maggiorino) - Ferrero (Ermanno) - Fiorini (Vittorio) - Fortescue (G. K.) - Franchetti (Augusto) - Fumagalli (Giuseppe) - Houssaye (Henry) - Hueffer (Hermann) - Kleinschmidt - Lanzac de Laborie (Léon de) - Larchey (Lorédan) † - Livi (Giovanni) - Lumbroso (Giacomo) - Madelin (Louis) - Manno Antonio) - Masson (Frédéric) - Mazzatinti (Giuseppe) - Mazzoni (Guido) - Meinecke (Fr.) - Merkel (Carlo) † - Monod (Gabriel) - Musatti (Eugenio) - Nitti (Fr.) - Novati (Fr.) - Obser (Karl) - Oliva (Domenico) - Ollivier (Émile) - Pasolini (P. D.) - Pélissier (L.-G.) - Peyre (Roger) - Pingaud (Albert) - Pingaud (Léonce) - Pullé - Rambaud (Alfred) - Rambaud (Jacques) - Rattazzi (Urbano) - Rava (Luigi) - Rebora (L.) - Ricci (Corrado) - Roberti (Giuseppe) - Robinet de Cléry - Rose (J. H.) Rovetta (Girolamo) - Ruberto (Luigi) - Marquis de Sassenay † - Schlitter (H.) - Segré (Carlo) - Sforza (Giovanni) - Sorel (Albert) - Stryienski (Casimir) - Turquan (Joseph) - Vandal (Albert) - Vidari (Ercole) - Watteville (O. de) † - Wertheimer (Ed.) - Zanichelli (Domenico) - Comte Zoppi.

# INTRODUCTION.

Ce volume contient plusieurs documents inédits ou peu connus sur la campagne de Marengo. Ils sont tous précédés d'une courte préface dans laquelle j' indique la source où chacun d'eux a été puisé. Qu'il me soit permis de réunir ici, dans cette Introduction, quelques données et quelques notes sur 1800 qui n'ont pu trouver place dans le volume.

Commençons par une lettre sur *Le 20 Mai 1800,* où M. Morand raconte à M. le capitaine de Cugnac, d'une façon toute nouvelle et avec des détails inconnus, le passage du Saint-Bernard (1).

---

(1) Le Centenaire du 20 mai 1800 a donné lieu à beaucoup d'articles ; nous choisissons celui du seul écrivain qui ait eu l'idée de monter, *le jour du centenaire*, à l'Hospice du Grand Saint-Bernard.

Monsieur JOSEPH MORAND, auteur de cette intéressante lettre adressée au capitaine de Cugnac dont tout le monde connait l'ouvrage sur *la Campagne de 1800*, a publié dans *Le Mois littéraire et pittoresque* de Paris, en mai 1901, une curieuse série de gravures et de fac-similés relatifs au passage du St-Bernard. En voici la liste :

1. *XX mai MDCCC*, carte postale illustrée : *Centenaire du passage des Alpes par Bonaparte et l'Armée de Réserve.*

*
* *

« C'est plutôt durant l'hiver qui, là-haut, ne fait trêve que lorsqu'en plaine la chaleur nous accable, qu'il faut gravir le Mont S$^{t}$.-Bernard.

« D'ordinaire, les touristes profitent des tièdes journées d'août et de septembre pour s'y

---

2. *Le chanoine Murith*, d'après son portrait au Grand Saint-Bernard.
3. *Le Prévost Luder* (idem).
4. *Martigny*, vu des Morasses.
5. *Boite à flacons qui se trouvait dans la voiture du Premier Consul.*
On lit, sur un bout de papier collé sur l'objet, cette déclaration : « Cette cassette avec les flacons qu'elle contient se trouvait dans la voiture que le Premier Consul à son passage à Martigny en Mai 1800 a donné au Prévôt Luder. La voiture a été ensuite remise au général Murat beau-frère de Napoléon pour 25 louis.
J. DELÉGLISE *Prévôt* ».
6. *Flacon ayant servi à Bonaparte et conservé au Grand Saint-Bernard.*
7. *Le fauteuil et la table de Bonaparte, à Bourg-Saint-Pierre.*
8. *Pieu trouvé à Rarogne.*
9. *Le n. 23 à l'hospice du Grand Saint-Bernard.*
10. *L'Hospice du Grand Saint-Bernard.*
11. *La descente vers l'Italie — Le passage de la corde, l'hiver.*
12. *La maison du guide de Bonaparte, à Bourg-Saint-Pierre.*
13. *Lettre de Joachim Murat, Lt Général comm. en chef un Corps d'Observation, au Principal du Couvent du St Bernard, à Martigny* (Genève, le 25 frimaire an IX de la République).
« Je vous prie, Citoyen, de vouloir bien remettre à mon aide de camp Didier, porteur de la présente, la voiture que le Premier Consul a laissé en dépôt dans votre maison. Comme il présume que quelques louis vous seront plus agréables que le don de cette voiture, il me charge de vous offrir trois cent livres que mon aide de camp est chargé de vous remettre. Recevez nos remerciements et je vous salue.
J. MURAT ».
Cette lettre ne figure pas dans le volume de *Correspondance de Joachim Murat* que j'ai publié à Turin chez MM. Roux et Frassati en 1889 [ALBERT LUMBROSO].

rendre en voiture. Ils en rapportent l'impression d'un paysage aride et désolé au sein duquel de braves gens ont eu l'excellente idée de construire un hôtel, peu confortable, il est vrai, et dont les murs suintent comme les parois d'une grotte, mais ayant sur tous les autres l'avantage également apprécié du riche et du pauvre, d'offrir une hospitalité entièrement gratuite et cordiale comme pas une.

« L'hiver, par contre, vous y serez témoin des grandioses colères de la Montagne et vous aurez sous les yeux le spectacle encore moins banal, bien qu'il se répète presque quotidiennement, d'hommes la bravant avec sérénité, exposant leur vie avec un saint héroïsme pour accomplir cette belle œuvre chrétienne de miséricorde qui consiste à secourir les voyageurs en détresse, à sauver d'un trépas certain des passants qu'ils ne reverront plus ici-bas, des inconnus auxquels ils ne demandent pas même leur nom.

« C'est aussi par la neige que vous referez l'itinéraire du vainqueur de Marengo et que vous retrouverez, sur le verglas des rochers qui dominent la Drance ou dans les interminables défilés que Coignet appelle la *l'allée de l'Enfer,* la trace hardie de ses vaillantes légions.

« De toutes les actions guerrières de Napoléon, le passage du Grand Saint-Bernard est

celle qui a le plus vivement frappé l'imagination populaire, et chacun sait avec quel entrain superbe, en moins de dix jours, plusieurs divisions, embarrassées de leurs chevaux et de leur artillerie, escaladèrent les Alpes à l'époque du dégel, c'est-à-dire au moment où les terribles avalanches du printemps sont suspendues sur votre tête, où tout s'effondre sous vos pas, où la nature, à son réveil, y est pleine de surprises et de trahisons.

« Toutefois, les particularités authentiques qui marquèrent la présence du Premier Consul à Martigny, à Bourg-Saint-Pierre et au Saint-Bernard sont ignorées ; les historiens et les artistes ont brodé à l'envi sur ce thème et ne se sont point fait faute d'enjoliver un sujet qui, certes, n'en avait pas besoin ; rien n'est moins conforme à la réalité que les *Bonaparte franchissant les Alpes* de David et de Delaroche ; rien n'est plus fantaisiste que le roman de son guide, immortalisé par une page classique de Thiers.

« Nous croyons donc intéresser nos lecteurs en les invitant à suivre avec nous — mais hélas ! à la distance par trop respectable d'un siècle — l'humble monture de ce muletier valaisan qui, en cette journée à jamais mémorable du 20 mai 1800, porta, en vérité, la fortune de la France.

« Le Premier Consul avait quitté Paris le

6 mai ; le 17, il est à Martigny, au pied du Mont Saint-Bernard. Il descend à la maison de retraite qu'y possèdent les religieux du célèbre hospice et où réside le prévôt ou chef de la communauté.

« Il arrive en voiture, en compagnie d'un aide de camp, qui le dépasse de la tête, et de son secrétaire Bourrienne, enveloppé du manteau gris qui devint légendaire après Marengo et coiffé d'un chapeau sans plumes ni galons ; rien sur sa mise, d'une simplicité voulue, ne décèle le général ou le consul. Les habitants du bourg ne peuvent en croire leurs yeux lorsqu'on leur désigne, dans le plus petit, le plus maigrelet et le plus modestement vêtu des trois, ce fameux Bonaparte, ce grand homme dont la gloire, au seuil du siècle, se lève partout sur le monde comme une aube incomparable, et que le titre de Premier Consul de la République française environne d'un prestige quasi impérial.

« La Prévôté du S^t^.-Bernard où il établit son quartier général est sise au tournant de la belle vallée du Rhône et enclose dans un idyllique jardin où mai a ramené ses chauds rayons, ses fleurs et ses oiseaux ; ce n'est point la triste solitude dont parle Bourrienne dans ses peu véridiques *Mémoires*. L'ancien secrétaire du Premier Consul s'est évidemment souvenu de ce billet que lui avait dicté son maître

pour Joséphine : « Je suis ici depuis trois jours, au milieu du Valais et des Alpes, dans un couvent de Bernardins (1). L'on n'y voit jamais de soleil, juge si l'on y est agréablement. J'aime bien te voir gronder, toi qui es à Paris, au milieu des plaisirs et de la bonne compagnie...» Or, si l'on considère que la capricieuse créole insistait auprès de son époux pour qu' il l'autorisât à aller le rejoindre en Italie, on n'accordera à cette boutade que la valeur d'un refus déguisé, d'un prétexte à d'amicales remontrances.

« Il est certain que, peu loquace de nature et du tempérament bilieux que l'on sait, le Premier Consul a quelque motif d'être sombre et taciturne, préoccupé qu' il est par le siège du fort de Bard, obstacle plus sérieux qu' il ne s'y était attendu, contre lequel toute l' impétuosité de Lannes est venue se briser, et qui arrête son avant-garde dans sa marche d'Aoste sur Ivrée.

« Un silence de Chartreux régna à la Pré-
« vôté et à l'entour, dit la chronique du cou-
« vent ; ni l'état-major, ni les gardes, n'osaient
« ouvrir la bouche. »

« Le Consul est néanmoins abordable aux

(1) C'est par erreur que les religieux du Grand Saint-Bernard sont appelés Bernardins ; ils appartiennent à la Congrégation des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. [M.]

religieux et paraît goûter la conversation de ce vénérable prévôt Luder que l' illustre naturaliste génevois de Saussure tenait en si haute estime. On vous montre encore à l'angle du jardin le pommier séculaire à l'ombre duquel ils se sont assis.

« Comme le prévôt s'excuse auprès de lui de ce que, prise à l' improviste, sa maison ne peut exercer plus largement envers l'armée française, objet de toutes ses sympathies, la traditionnelle hospitalité du Saint-Bernard :

« — La République n'y a-t-elle point pourvu ? interroge Bonaparte.

« Et sur la réponse négative de Mgr Luder:

« — J'en avais cependant donné l'ordre. Sans doute, ajoute-t-il avec humeur, cet argent s'en est allé au diable comme tant d'autres choses !

« Les troupes françaises bivouaquaient à une portée de fusil du couvent, au lieu dit *Les Morasses* et sur l'emplacement de *Forum Claudii,* que de récentes fouilles ont signalé à l'attention du monde savant.

« Enfin, dans la nuit du 19 au 20, le Premier Consul, avec sa garde, prend à son tour la montagne; deux religieux, les chanoines Terretaz, économe du couvent, et Murith, curé prieur de Martigny, ont été invités à l' accompagner jusqu' à l' hospice.

« A Liddes, d'où la route n'était praticable

qu' aux chars du pays, il congédie sa voiture désormais inutile, fait une courte halte et accepte un cordial au presbytère, puis continue sur Bourg-Saint-Pierre, à cheval ; un quart de lieue plus loin, il traverse le campement de Crache. Il y est salué par de tels : « Vive le Premier Consul ! Vive le général ! Vive Bonaparte ! » que les pâtres de la vallée vous racontent que, parfois encore, il se mêle au fracas des eaux de la Drance comme un écho lointain de ces clameurs !

« Vers 7 heures du matin, il atteint Bourg-Saint-Pierre ; c'est à l' entrée du village, sur le petit plateau de Raveyre, que s'opère le démontage de l'artillerie ; les affûts, dont on numérote chaque pièce, sont chargés sur les chevaux et les mulets ; les canons, placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d' auges. Bonaparte adresse la parole aux canonniers qui ont mission de diriger et de surveiller ces convois extraordinaires ; puis, afin d' échapper aux âpres caresses de la bise, pendant que l'on selle sa nouvelle monture, il se réfugie dans l' auberge dont l' enseigne portait : *A la colonne milliaire,* et que l' aubergiste s' empressa de baptiser, à l' avènement de l'Empire : *Au déjeuner de Napoléon I*$^{er}$.

« Sur ces entrefaites, la maîtresse de céans a donné le jour à une fille, et, par un de ces contrastes dont le hasard, ce grand poète, est

assez prodigue, celui qui va sacrifier tant d'existences humaines à cette sanglante chimère, l'ambition, est accueilli sous l' humble toit par les vagissements d'un nouveau-né. Le Consul en est informé.

« — Si c'était un garçon, je serais volontiers son parrain ! dit-il, avec une pointe de bonhomie.

« Puis il se fait servir des œufs, sur lesquels il promène un regard de méfiance avant d' en briser la coque (1). Le spectre de Hoche s' est-il tout à coup dressé en face du rival qui, plus heureux que lui, imprimera bientôt le talon de sa botte victorieuse sur le front de la Révolution ?... (2)

« Tout l' Entremont a été réquisitionné pour le transport des vivres et de l'artillerie, et les guides de Bourg-Saint-Pierre, qui ont dû se mettre à la disposition personnelle des généraux, se plaignent des énormes difficultés de la route comme de la modicité du salaire. On les paye surtout de promesses. Quelques-uns

---

(1) Il s'assit pour les manger dans le fauteuil à oreilles ou chaise-longue, que les visiteurs de l' Exposition auront contemplé d'un œil plutôt sceptique au Village suisse, car pour le rendre digne du glorieux souvenir qui s' y rattache, son propriétaire l'a fait naguère recouvrir à neuf. [M.]

(2) M. MORAND fait ici une allusion à la légende d'après laquelle Hoche serait mort empoisonné. Un médecin, M. CABANÈS, dans une brochure intitulée *la mort de Hoche*, et Messieurs CUNEO d'ORNANO et SOREL dans leurs récents ouvrages sur Hoche, ont fait justice de cette calomnie trop accréditée.

d'entre eux ont été contraints de se rendre à Aoste et même jusqu'à Ivrée, en essuyant le feu des canons de Bard ; d'autre part, à son passage à Bourg-Saint-Pierre, la brigade de cavalerie Rivaud a commis des déprédations, brûlé des haies et des meubles à proximité des forêts, dépeuplé les étables et terrorisé les paisibles habitants du village.

« Le fait est que, sur le point de franchir l'étape suprême, le Premier Consul s'est procuré à grand' peine un bon guide et un mulet sûr ; les paysans se dérobent et cachent leurs bêtes.

« Un jeune muletier du bourg s'est juré qu'on ne l'attraperait pas à risquer ainsi, pour les beaux yeux de la République, sa mule, une bête aux jarrets d'acier, et, après l'avoir enfermée dans sa cave, il laisse ostensiblement ouverte la porte de son écurie et publie que les soldats de Bonaparte l'ont mise à sac. Sa ruse ne tarde pas à être découverte, et c'est donc de fort mauvaise grâce, à son corps défendant, que notre muletier vient attendre, au bas du perron de l'auberge, celui dont la rencontre éphémère va jeter un rayon de gloire sur l'obscurité de sa vie et tirer de l'oubli profond, dans lequel il serait resté à jamais enseveli, le nom de Pierre-Nicolas Dorsaz, le guide de Napoléon.

« En quittant Bourg-Saint-Pierre, après

avoir traversé, sur un pont fortifié bâti, dit-on, par Charlemagne, la gorge écumante du Valsorey, la route, qui n'était à cette époque qu'un sentier dû au caprice des bergeries, ne faisait que monter et descendre jusqu' à la plaine de Proz, en côtoyant d' affreux précipices, l' espace de plusieurs kilomètres.

« Bonaparte et son guide y cheminent depuis près d'une demi-heure, le premier tout entier au rêve prodigieux qui le hante, le second en proie à son dépit ; l' un méditant de se débarrasser le plus tôt possible de son voyageur, l'autre songeant à déloger de son repaire cette misérable garnison autrichienne, lorsque, parvenue à un endroit des plus escarpés appelé Sarreyre, la mule, qui apparemment n' est guère mieux disposée que son maître à l' égard des Français, s'arrête brusquement et commence à regimber. Le Premier Consul qui, durant ce trajet, n' est sorti de son opiniâtre rêverie que pour aspirer une large prise d' un tabac qu'il puise sans cérémonie dans la poche de son gilet, éprouve un violent soubresaut et, sur cette pente humide et glissante, bête et cavalier auraient roulé dans l'abîme, si le brave Dorsaz, chez qui le sentiment du devoir prime tous les autres, n' avait prestement saisi l' animal par le mors et, de sa main demeurée libre, remis en selle le général.

« Cette cabriole aurait pu changer les des-

tinées de l'Europe ; elle fera tout bonnement la fortune de Dorsaz.

« La glace est rompue.

« Sa présence d'esprit et son sang-froid ont frappé le Premier Consul qui, dès lors, lie conversation avec lui, s' informe de son âge, de sa famille, de ses affaires, lui pose maintes questions sur les mœurs de son village et sur les ressources de ces montagnards dont la vie est, pour le moins, aussi rude que celle de ses soldats.

« Contrairement à la légende, Dorsaz, qui n'est point manchot — il remplit dans la suite la charge de syndic ou percepteur de sa commune — n' ignore pas quel tout-puissant personnage le hasard vient de lui donner pour confident.

« Il répond sans se laisser intimider — et ce qu' il faut répondre.

« Il est âgé de vingt-sept ans : il y en a deux qu' il a épousé une honnête fille qui ne lui a apporté en dot que son cœur et ses bras ; le bon Dieu leur a donné un enfant, du courage et de la santé, de sorte qu'en conduisant par-ci, par-là, quelques rares « messieurs » au Grand Saint-Bernard et en ne mettant pas deux pieds dans le même soulier, Pierre-Nicolas arrive à joindre les deux bouts.

« Malheureusement, la maison qu'il habite

ne lui appartient pas et jamais ses revenus plus que modestes ne lui permettront de réunir les 1200 francs qu'en voudrait son propriétaire auquel il a, naguère, par manière de plaisanterie, proposé de faire marché.

« Un peu avant d'atteindre l' hospice, le Premier Consul descend de son mulet, afin de combattre l'engourdissement qui commence à l'envahir. (On conserve au musée historique de Sion le gros bâton ferré de Dorsaz, dont se servit à ce moment le Premier Consul). Les deux religieux l'ont rejoint et marchent derrière lui, le chanoine Murith, botaniste et géologue distingué, lui indiquant du doigt les sommités environnantes dont les arêtes lumineuses se découpent admirablement sur le ciel d'un bleu intense, car le temps est magnifique. Mais Bonaparte retombe dans son mutisme et sa figure s'assombrit. Aucun courrier n'est encore venu démentir les nouvelles alarmantes reçues, la veille, de Bard, et lui annoncer que ce méchant castel n'est plus qu'une ruine fumante. Devinant sa pensée, Murith se hasarda à prononcer le nom qui l'obsède.

« — Est-ce que cela vous regarde? dit Bonaparte avec humeur.

« Puis se ravisant :

« — Pourquoi me parlez-vous du fort de Bard ?

« — Général, répond sans se déconcerter le

religieux, le sort de nos populations est lié à celui de votre armée, et si cette résistance se prolonge de quelques semaines, c'est pour nous tous, à brève échéance, la famine avec toutes ses horreurs !

« Aussitôt que sa grêle silhouette est apparue sur le col, une immense acclamation soulève toutes les poitrines, et le prieur claustral s'avance pour lui souhaiter la bienvenue. Singulière ironie des noms ! Le chanoine — clavendier ou majordome, qui l'introduit dans le petit salon du premier étage, aujourd' hui le numéro 23 et transformé en atelier de menuiserie, — se nomme Barras.

« A l' hospice, Bonaparte absorbe un frugal déjeuner tout en échangeant quelques brèves paroles avec le prieur Darbellay auquel il laisse en souvenir ses flacons à liqueur, puis comme les religieux Murith et Terretaz prennent congé de lui, il rappelle au premier son propos touchant le fort de Bard, propos dont il a apprécié toute la justesse.

« — Mais tranquillisez-vous, ajoute-t-il, sous peu, vous apprendrez que Bard est en mon pouvoir !

« Après s'être accordé quelques instants de repos, il enfourche de nouveau sa monture et enjoint à Dorsaz de le conduire à Étroubles, hameau situé à mi-trajet du Saint-Bernard à Aoste. Le guide, qui sent renaître ses appré-

hensions, se recommande à saint Bernard de Menthon et à tous les saints du paradis ; volontiers, il enverrait au diable que terrassa sur le plan de Jupiter le bienheureux archidiacre d'Aoste, la République, les Français et son gringalet d'officier qui, tout consul et général soit-il, avec son visage blême et son regard aiguisé en pointe de stylet, ne lui a inspiré qu'une médiocre confiance dès le premier abord.

« A Étroubles, où ils parviennent à la nuit tombante, Bonaparte met pied à terre.

« — C'est bien, dit-il au guide, je suis satisfait de vous, mais ne partez pas sans venir me saluer.

« Celui-ci accueille ces mots comme un condamné l'annonce de sa grâce, et, comme Figaro, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal, il juge prudent de ne pas attendre au lendemain pour regagner son village. Il tourne bride sur-le-champ et sans reprendre haleine. Plus haut que Saint-Remy, il croise un aide de camp de Bonaparte.

« — Eh bien ! l'ami, lui demande l'officier, es-tu content ? Le Consul s'est-il montré généreux ?

« — Ma foi ! répond-il, je suis parti à l'improviste, je n'ai pas revu le général..... et ça se retrouvera.

« — Tu as eu grandement tort ! reprend l'aide de camp.

« Et il lui jette quelques pièces blanches.

« Plus d'une année s'est écoulée lorsque Dorsaz, auquel la jalouse admiration de ses compatriotes donnera dans la suite le surnom de Dorsaz-Bonaparte, est mandé à Berne. Entre temps, le prévôt du Saint-Bernard a reçu du ministre de France en Helvétie la lettre suivante :

« Berne, le 2 vendémiaire, an X
de la République française, une et indivisible.

« *Le ministre plénipotentiaire de la République française en Helvétie à Monsieur le prévôt de Martigny.*

« Je suis chargé, Monsieur le Prévôt, par le ministre des Relations extérieures, en conséquence des ordres du Premier Consul, de faire, au nom du Premier Consul, en faveur de Pierre-Nicolas Dorsas, fils de Jean-Baptiste Dorsas, du bourg de Saint-Pierre-Montjoux, qui dirigea et assûra les pas de sa mule, dans le passage du Saint-Bernard, l'acquisition de la maison que ledit Pierre-Nicolas Dorsas habite dans cette contrée. Vous serez sûrement charmé de concourir aux vues bienfaisantes du Premier Consul. Dans cette persuasion, M. le Prévôt, je vous prie de vouloir bien faire négocier auprès

du propriétaire la vente de la maison. Il vous paraîtra convenable, sans doute, de ne pas produire, dans cette négociation, un nom aussi propre que celui du Premier Consul à faire exagérer les prétentions du propriétaire! Pierre-Nicolas Dorsas évaluait son habitation à 1 200 francs, à l'époque où le Premier Consul passa le Saint-Bernard. Je pense que ce renseignement pourra vous être utile. Aussitôt que le prix aura été convenu, vous voudrez bien m'en donner avis et vous assurer, en même temps, de la parole du propriétaire, par les précautions que vous jugerez convenables. Je prendrai alors les mesures nécessaires pour la transaction du contrat et le payement de la maison, lequel sera simultané. L'acte de bienveillance du Premier Consul, si remarquable par le sentiment d'où il émane, par la grande et mémorable époque à laquelle il se lie, doit être particulièrement consacré sur ces montagnes célèbres qui en sont le théâtre ! En conséquence, je me propose de faire placer au-dessus de la porte de la maison un marbre qui le rappelle. Je vous serai donc obligé de me faire connaître les dimensions du dessus de la porte, afin que je puisse faire travailler au marbre et à l'inscription.

« Agréez, je vous prie, Monsieur le Prévôt, l'assurance de mes sentiments de considération et de dévouement. « VERNINAC.

« Le digne prévôt répond au ministre que Dorsaz s'est, depuis peu, rendu acquéreur de la maison dont le Premier Consul veut lui faire présent et que, du reste, le logis, de pauvre apparence et tout à fait à l'écart du grand chemin, ne vaut pas la dépense d'un marbre. Le guide touche donc les 1 200 francs, à titre de gratification, « en récompense de son zèle et de son dévouement », et l'idée d'une inscription commémorative que personne ne lirait est définitivement abandonnée.

« Devenu empereur, Bonaparte se souvient des religieux du Mont Saint-Bernard. Il décrète la fondation d'un hospice similaire sur le Simplon, réunit le Petit au Grand Saint-Bernard et leur offre le monopole de la charité dans les Alpes ; mais les charges sont écrasantes et menacent de ruiner le couvent.

« Sa voiture était restée la propriété du prévôt Luder. L'année d'après, Murat, qui commande un corps d'observation aux portes du Valais, manifeste le désir de la racheter (1), et, pour ne pas désobliger le beau-frère de Bonaparte, le prévôt la lui cède à contre-cœur, non sans s'être réservé deux boîtes à flacons, qui faisaient partie de la vaisselle de campagne du Premier Consul.

(1) Nous avons reproduit plus haut le texte de cette lettre du Général Murat. M. Morand en a donné le fac-simile, p. 532 du *Mois littéraire* cité.

« Tout en traçant ces lignes, nous avons sorti de sa case verte un de ces flacons, lourd, trapu, sans élégance, mais, devin des choses du passé, que ne nous est-il donné de lire dans le cristal de ses parois !..... »

*
* *

Avant de parler de la fameuse bataille de Marengo, signalons l'erreur de quelques écrivains qui donnent ce nom à deux combats livrés en 1799 par les Français aux Austro-Russes, combats qu'on ne saurait appeler « affaires de Marengo » et qui n'ont que faire avec la « bataille » du 14 juin 1800. C'est à M. Gachot que nous empruntons les deux passages sur ces combats.

PREMIER COMBAT DE MARENGO (1).

Pour inquiéter Souvarow, Moreau dirige, le 16 mai 1799, une forte reconnaissance sur San-Giuliano-Vecchio ; mais Chasteler avait fait prendre dès le matin, devant la Scrivia et en face d'Alexandrie, l'ordre de

(1) Plusieurs régiments français étaient portés, il y a quelques années, comme ayant assisté à la bataille de Marengo. Par des écrivains mal informés, on donnait le nom de « affaire de Marengo » à deux combats livrés, en 1799, par Moreau aux Austro-Russes que Souvarow commandait.

Avec l'autorité que lui valent d'antérieurs travaux, M. Edouard Gachot fait aujourd'hui, dans son nouveau livre : *Les Campagnes de 1799, Souvarow en Italie*, l'historique de ces deux combats. L'ouvrage est accompagné de gravures, plans et carte (Paris, Libr. Didier, Perrin et C.ie, 1903, in-8°, VI-495 pages) ; il est très important.

bataille aux divisions Bagration, Lusignan, Fröhlich et Lobkowitz. Et il appelait à l'aide Kaim, général qui appuierait ou couvrirait, au besoin, ses opérations.

Les divisions Victor et Grenier, assez faibles numériquement, ayant passé la Bormida sur un pont volant jeté à l'endroit nommé « les cèdres », se fractionnèrent, vers huit heures, en deux groupes, derrière le rideau des mûriers qui couvrent la plaine à la hauteur des deux fermes de Piotrabona et Stortigliana. On ne tira cependant les premiers coups de fusil qu'à dix heures. En peu de temps, des pelotons d'Autrichiens furent chassés de Marengo, la Spinetta et Cassina Grossa par la 74e de bataille.

Derrière Cassina, un combat s'engageait entre deux grosses unités. L'artillerie était sur les ailes. A la première charge des Républicains qui semblaient vouloir s'engager à fond, l'armée des alliés pliait ; il était alors midi. Un moment, le chant de la *Marseillaise* couvrait les bruits de la fusillade : et, à ces strophes hurlées par des hommes grisés de poudre, le chant rauque des cosaques répondait, comme un défi.

Se jetant au travers de la mêlée, Souvarow craint d'essuyer une nouvelle défaite ; il fait arrêter par la cavalerie les régiments d'infanterie qui se débandent ; il insulte les fuyards ; il réforme des lignes ; enfin, il fait donner toutes ses réserves. D'abord, Sommariva qui, renforçant la première ligne, décimée, tient ferme sous un feu terrible. Stimulée, la cavalerie autrichienne prend du champ et charge. Lusignan débouche alors, entre deux champs de blé, au pas de course. Il venait de Torre-Garofoli avec 6 bataillons et 11 escadrons, 4,800 hommes qui se mettent en bataille devant San-Giuliano Vecchio.

Le prince Bagration qu'on avait, à l'état-major, tant boudé depuis le combat de Bassignana, chargeait vigoureusement la gauche des Français ; mais Victor, placé en tête et renforcé des bataillons de Gronier, arrêtait les Russes et en faisait, autour de la Busana, une ferme, un horrible carnage. Lusignan, engagé à fond, perdait du terrain. La cavalerie des alliés pliait sous des feux croisés. L'artillerie, s'étant embourbée, devenait inutile ; et, sans l'arrivée du corps de Kaim, les Austro Russes étaient battus, jetés dans l'eau, car, de Cassina Grossa, les Républicains, montrant une ardeur extrême, marchaient contre Fröhlich, enfonçaient plusieurs bataillons qu'ils poussaient vers la Scrivia.

Le matin, Moreau voulait seulement faire une reconnaissance, tâter son adversaire ; mais la brave 74e l'avait entraîné très loin. Son ordinaire prudence s'inquiétait en voyant, d'une bicoque, ses deux divisions engagées en plaine contre 30.000 ennemis ; il ne pouvait, avec de si faibles contingents, anéantir une armée ni même se maintenir jusqu'à la nuit sur le terrain conquis. Pour éviter des pertes trop sensibles, il ordonna la retraite.

Il la conduisit, comme l'eût fait un bon chef de brigade, pour qu'elle ne finit point, sous les charges ennemies, en débandade. Au

roulement des tambours, ses bataillons se rallièrent, se retirèrent par échelons, sans presser le pas, et se purent maintenir, dans leur marche rétrograde, aussi bien alignés qu'à la parade. Aussi, ses escadrons surent tenir en respect les fougueux cosaques. Par son sang-froid, sa tactique, il empêcha l'ennemi, étonné d'être soudain victorieux après une panique, d'entamer un régiment et de saisir un trophée. Il voulut que Gardanne et Colli restassent à l'arrière-garde où s'exerçait à propos leur bravoure. Il évacua le village de Marengo avec tous les blessés réunis pendant la bataille, sur ce point ; cela eut lieu à cinq heures du soir. A six heures, le dernier grenadier français repassait la Bormida. On repliait aussitôt le pont. Une demi-heure plus tard, le canon éloignait la reconnaissance de soldats autrichiens arrivés sur la rive droite du fleuve.

Dans cette journée, les Français avaient perdu 569 soldats tués ou blessés, et les alliés 720 hommes. Mais Souvarow n'osa point dire, en racontant les événements de ce combat, qu'il avait gagné à San-Giuliano sa quarante-deuxième victoire. Le lendemain, les Russes occupaient Valence et ils entraient dans Casale, précipitamment évacué par les Français. Seckendorf et Schweikowski, dont le généralissime était mécontent pour la lenteur de leurs manœuvres, bloquaient la citadelle d'Alexandrie. Sans être ni découragé, ni entamé, Moreau abandonnait la plaine, où la cavalerie austro-russe l'aurait sans cesse harcelé, et remontait le long du Tanaro, dans l'Apennin. Souvarow, libre enfin de ses mouvements sur les deux rives du Pô, ordonnait au gros de l'armée de marcher vers Turin (1).

## DEUXIEME COMBAT DE MARENGO.

[Depuis le 10 juin 1799, Moreau attendait, dans Gênes, l'armée de Naples conduite par Macdonald. Le 14, il apprenait que Macdonald s'avançait, de Florence, sur Alexandrie ; il réunissait 14.000 hommes et se portait à sa rencontre avec les divisions Grenier et Grouchy].

Le 17, le soir, l'avant-garde de la division Grenier occupait Serravalle. Grouchy avait cheminé sans peine de Gavi à Novi, sur un chemin en lacets, long de 9 kilomètres. Une pointe, poussée par la cavalerie, avait enlevé 60 prisonniers dans Cassano-Spinola. On canonnait Pozzolo.

Cette marche et ce coup de main effrayèrent Bellegarde, à qui on avait rapporté que 30.000 Français allaient attaquer ses troupes. Aussi prenait-il d'extraordinaires mesures pour arrêter l'agresseur. Et, pendant que l'ennemi se préparait à résister à tous les assauts, Grenier descendait à grands pas la rive droite de la Scrivia. Grouchy, pressé

(1) Gachot, *op. cit.*, 1903, p. 201-204.

d'obtenir des succès, occupait Betole, Pasturana, Capriata d'Orba et chassait, de leurs postes avancés, plusieurs détachements autrichiens. Le 18, le soir, les deux généraux français s'arrêtaient à 15 kilomètres de Tortone.

Sur le point d'être entouré, Alcani évacua précipitamment son camp, d'où il poussait activement le siège du Château de Tortone et il dirigea ses troupes sur la route d'Alexandrie ; il trouva Bellegarde à la Spinetta.

Bellegarde, en proie aux anxiétés les plus vives, disait qu'il serait attaqué la nuit même et contraint sans doute de reculer vers Valence, de rester en observation dans les montagnes du Montferrat, jusqu'au retour de Souvarow. Ses appréhensions ne se trouvèrent pas justifiées, car soit indécision, soit que la fatigue eût trop pesé sur ses troupes, Moreau ne voulut pas attaquer à fond le 19 juin.

Mais s'il eût attaqué et battu l'ennemi en faisant un suprême effort, il aurait délivré Gardanne, enfermé dans la citadelle d'Alexandrie, réoccupé cette ville, porté ses pas à la rencontre de cette armée de Naples si impatiemment attendue, et qui, d'ailleurs, au signal de son canon, se serait arrêtée dans San-Giorgio ou peut-être dans Plaisance pour tenir Souvarow en échec.

A quoi s'attardaient les soldats républicains ? Ils fêtèrent d'abord la délivrance de Tortone, comme si l'armée venait de remporter une grande victoire. Ensuite, Grenier se mettait en marche, vers dix heures du matin, et couvrait la ville, à l'est, contre une attaque possible qui pouvait partir de Stradella ; ses avant-postes allaient occuper Castel Nuovo. Une reconnaissance poussée par des chasseurs du même corps, expulsait de Torre-Garofoli 200 hommes du régiment autrichien de Warasdiner et canonnait une bicoque, sur la route d'Alexandrie.

Pendant que Grenier étendait ses lignes, Grouchy opérait d'abord un changement de direction ; il plaçait ses troupes en potence, de Pasturana à Betole di Novi ; puis, sa droite s'étant avancée le long de la Scrivia, il faisait occuper Rivalta par le 13e chasseurs.

Le 20, la division Grenier devait s'avancer sur Voghera, y rejoindre Lapoype s'il pouvait descendre des Apennins, bien éclairer les routes, se garder, au nord, contre toute surprise. Ce corps laisserait une demi-brigade à Castel-Nuovo afin qu'on pût montrer, par là, un rideau d'hommes au général Bellegarde, contre lequel Grouchy allait s'avancer. Grouchy quittait ses cantonnements à huit heures du matin. Lorsque des hussards autrichiens furent expulsés de Pozzolo, la plaine se trouvait largement ouverte devant lui entre les hauteurs de Bosco et les collines serrant Tortone. C'est un champ de bataille tout plat. Moreau croyait que son lieutenant pourrait rejeter, avant midi, l'ennemi derrière la Bormida et qu'il marcherait ensuite par sa droite, vers Voghera, afin de seconder, avec 2 ou 3 bataillons, l'action que, de son côté, Grenier allait conduire. Mais le général en chef avait

compté sans l'énergie de Bellegarde, qui avait sous ses ordres une troupe vaillante, disciplinée et forte.

Au départ, à Pozzolo, Grouchy avait chargé le général Gareau de suivre la vieille route d'Alexandrie, ce qui le porterait sur la gauche du village de San-Giuliano Vecchio avec la 20e légère et le 1er régiment de hussards. L'adjudant-général Seras, conduisant 800 hommes de la 14e de bataille, marcherait à droite, à 1 mille de Gareau, tournerait San-Giuliano, pendant que Grouchy entraînerait lui-même, d'abord vers Tortone, ensuite sur le chemin de la Spinetta, 2 bataillons de la 26e légère et 2 escadrons du 12e dragons ; cette dernière colonne, marchant à une vive allure et devançant Seras, était arrêtée à Torre-Garofoli, village repris dans la nuit par les éclaireurs de Warasdinor, soutenus par 6 pièces d'artillerie qu'on braquait des deux côtés de la route.

Après une vive fusillade et une marche audacieuse par échelons, les Républicains occupaient Torre. Ensuite ils se répandaient vers Alexandrie, à travers les vignes et les blés. Grouchy déployait toute sa cavalerie dans les guérets qui s'étendaient alors vers Salé. Le premier combat retardait l'action générale. L'avant-garde se gardant, à chaque pas, contre toute surprise, n'arrivait qu'à midi devant San-Giuliano, où l'ennemi avait 4 bataillons et une forte cavalerie, celle-ci prête à menacer, par une évolution rapide, la gauche des Français. Impatient d'arriver sous les murs d'Alexandrie, Moreau ordonnait d'emporter le village à la baïonnette. Cette attaque était préparée en quelques minutes et soutenue efficacement des feux de 3 canons et de 2 obusiers. Si la 26e légère parvenait à déloger les Autrichiens, c'était au prix de grandes pertes.

Chassé d'un abri, très maltraité, en apercevant les colonnes de Gareau et de Seras, l'ennemi accélérait sa retraite ; il se retirait à Cassina Grossa, recevait des renforts, ce qui permit au général Bellegarde, accouru à la nouvelle du danger, de diriger vers Tortone, cela pour tourner la droite des Républicains, une troupe placée sous les ordres d'Alcani.

A trois heures, lorsque Grouchy et Seras, payant de leurs personnes, attaquaient de front Cassina Grossa, Gareau s'avançait sur la droite. En cinquante minutes, le village était deux fois pris et deux fois perdu. Que d'héroïsme et de sang étaient dépensés là ! A quatre heures, les Français, sortant d'une mêlée ruinée, se trouvaient contraints à se replier vers San-Giuliano Vecchio, sans pour cela cesser de combattre, entre les mûriers ou derrière les vignes.

En voyant sa ligne de retraite menacée avant qu'il ne fût arrivé au pont de la Scrivia, sur laquelle marchait Alcani, et pour reprendre l'offensive, Moreau rappelle à lui le général Grenier ; puis, comme l'eût fait un simple capitaine, il conduit, au pas de course, la 24e de bataille, demi-brigade restée en observation, depuis le matin, devant Castel-Nuovo. Ce renfort pouvait barrer la route à un ennemi entreprenant,

pendant que Grouchy ralliait toute la cavalerie de sa division et la préparait à charger, par escadrons, les hussards autrichiens.

A cinq heures, Moreau donnait le signal d'une attaque générale. Plusieurs bataillons sortaient, en chantant, du couvert des blés. Les dragons, les hussards, les chasseurs, stimulés, agitaient leurs sabres et criaient : « Vive la République ! » L'artillerie s'avançait bravement à découvert et tirait à mitraille. Ensemble, 3,000 fantassins et 600 cavaliers marchaient résolument sur la ligne autrichienne qui, ses dernières cartouches tirées, se débanda et s'enfuit en traversant Cassina Grossa, la Spinetta et Marengo, sans que les officiers pussent rallier les fuyards qui repassèrent, en hâte, le pont de la Bormida, laissant entre les mains des Français, au dernier moment, 4 canons et 1,300 prisonniers.

Et contre le général Alcani, chargé d'opérer, à trois heures, un mouvement tournant vers Torre-Garofoli, Moreau avait envoyé la brigade Partouneaux, du corps de Grenier. Le corps autrichien avait été battu dans un terrain couvert d'arbres et forcé de se disperser pour regagner, dans la nuit, Alexandrie, où régnait la terreur.

A la suite d'une pareille défaite, l'état-major de Bellegarde était consterné ; 3,000 hommes perdus, c'était un vide difficile à combler. Moreau, qui n'avait à regretter que 900 soldats, passant la Bormida à la faveur des ténèbres, pourrait le lendemain, dès l'aube, croiser ses feux avec ceux de Gardanne renfermé dans la citadelle. Affolé, Bellegarde faisait évacuer ses équipages sur Valence et il se préparait à passer le Tanaro quand des renforts envoyés par Kaim lui arrivèrent.

Moreau recevait le 20 juin, avant minuit, dans Marengo, le courrier de Lapoype qui lui apprenait la retraite du général Macdonald battu à la Trebbia. Cet événement l'empêchait de profiter des résultats du combat livré dans la journée. Que devait-il faire ? Manœuvrer devant Alexandrie devenait périlleux à l'approche d'une colonne russe. Alors il porta ses deux divisions entre Tortone et Serravalle ; sa cavalerie poussa très loin des reconnaissances, afin d'attirer le gros de l'armée des alliés, et, sur le point d'être attaqué sur son flanc gauche par les soldats de Kaim, partis de Turin, après la reddition de la citadelle, il augmentait la garnison du fort de Tortone et rentrait dans l'Apennin, se retranchait en de fortes positions, où il attendait Macdonald, qui arrivait enfin à Gênes, le 12 juillet, ramenant 22,000 hommes et un gros bagage (1).

Il n'y eut donc, on réalité, qu'une seule « bataille de Marengo », livrée le 14 juin 1800, par Bonaparte, premier consul, au maréchal de Mélas.

---

(1) Gachot, *op. cit.*, 1903, p. 303-310. Cfr. Giovanni Pittaluga, *Anedoti della Guerra Franco-Austro-Russa nel 1799. Le due battaglie di Marengo. Il Generale Marchese Luigi Colli di Felizzano* (Alessandria, 1896, in-4). [A. L.].

*
* *

Si les lecteurs de ces *Mélanges* m'adresseront leurs observations sur les faits racontés par les documents de cette première série, je les publierai avec plaisir dans la suite de ce recueil. En attendant, rien que la communication de ses épreuves m'a valu une lettre fort curieuse que je me hâte de publier ici.

Monsieur le colonel Titeux, qui a bien voulu, en effet, lire les épreuves de mon volume, m'adresse le 20 janvier 1903, après avoir examiné le chapitre intitulé *A propos de la charge de Marengo*, la note suivante : (1)

Lettre de M. le Colonel Titeux.

« Nous ferons au sujet de la charge de Kellermann à Marengo, quelques observations.

---

(1) Voir, p. 193 et suiv. de ce volume, le passage qui commence par ces mots:

« A Marengo, vers onze heures, la bataille semblait perdue. Les Autrichiens, formés en colonne sous les ordres du général Zach, s'avançaient sur la route de Tortone, achevant de pousser devant eux la gauche de notre armée, alors en pleine retraite. A ce moment, Desaix paraît. Bonaparte arrête aussitôt le mouvement de recul et prend ses dispositions pour porter à l'attaque les renforts qui lui arrivent. Plaçant la division Boudet à cheval sur la grande route suivie par les Autrichiens, il dispose en arrière et à droite les troupes de Lannes et de Mounier, qui viennent de supporter tout l'effort du combat. Les débris des cavaleries de Kellermann et de Champeaux s'établissent derrière la division Boudet, tandis que Marmont, avec tout ce qui lui reste d'artillerie (19 pièces) couvre le front de cette division »....

« L'attaque des Autrichiens avait commencé vers huit heures du matin, surprenant ainsi Bonaparte en pleine manœuvre, avec ses divisions dispersées. A dix heures, apprenant qu'il avait affaire à l'armée ennemie tout entière, le Premier Consul s'était hâté de rappeler la division Lapoype envoyée à la recherche de Mélas vers le Nord, et la division Boudet, sous Desaix, envoyée au Sud, sur la route de Novi ; puis il était parti de Torre-di-Garofoli pour se rendre sur le champ de bataille, emmenant la Garde consulaire et la division Monnier (1).

« A deux heures, la bataille était complè-

---

(1) En imprimant dans ce volume (p. 193 et suivantes) l'article *A propos de la charge de Marengo*, nous avons reproduit textuellement les noms propres. C'est ainsi que nous avons imprimé *Mounier* le nom du lieutenant général comte Jean Charles Monnier, pair de France, né à Cavaillon (Avignon) le 22 mars 1758, mort à Paris dans la nuit du 29 au 30 janvier 1816. Ce fut lui qui, le 15 mars 1797, à Rivoli, chassa l'ennemi des hauteurs d'où il tenait l'armée française en échec. Dans la campagne de Naples, il se fit de nouveau remarquer par la prise de Civitella (8 déc.) et par celle de la place de Pescara (24 déc.).

Peu après, à Ancône (dont il avait le commandement) il soutint un siège régulier de 105 jours : la garnison eut les honneurs de la guerre. Cette belle défense lui valut le grade de général de division et, de la part du Premier Consul, une armure complète.

À Marengo, puis au siège de Vérone (dont il commença l'attaque le 12 janvier 1801 et dont, après 5 jours d'un feu terrible, il fit — ce qui fut son dernier exploit — la garnison autrichienne prisonnière) le général Monnier se couvrit de gloire. Un de ses contemporains dit, dans la biographie de Monnier, que " les opinions politiques qu'il montra empêchèrent le gouvernement impérial de l'employer ,,. La Première Restauration le remit en activité, en 1814.

tement perdue pour les Français ; la gauche, sous Victor, était en déroute, et ce n'est que grâce au dévouement de la cavalerie de Kellermann et de Duvignau, qu'elle avait pu battre en retraite, entièrement disloquée, jusqu'en avant de San-Giuliano, sur la route de Tortone ; le centre, commandé par le général Lannes, avait de même reculé, assez en désordre, sous la poussée de l'ennemi victorieux, et le général Champeaux avait été tué en se dévouant avec sa brigade de cavalerie pour le soutenir ; à droite, la division Monnier, qui avait occupé Castel-Ceriolo, avait dû, pour éviter d'être coupée, suivre le mouvement de recul général sur San-Giuliano.

« C'est entre deux heures et trois heures de l'après-midi que parut Desaix, arrivant en toute hâte avec la division Boudet ; il amenait trois demi-brigades et sept pièces. L'armée française, battue, s'était reformée un instant en avant de San-Giuliano, savoir : à gauche de la route de Tortone, les débris de Victor, incapables du moindre effort ; à droite de cette route, les troupes de Lannes, prolongées par la Garde consulaire, très diminuée, et par la division Monnier, dans la direction de San-Giuliano Nuovo et de la Ghilina, c'est-à-dire perpendiculairement à la route d'Alexandrie. Kellermann, avec 400 cavaliers, augmentés de 200 ou 300 hommes, débris de la

brigade Champeaux, s'était placé à droite de la route, à la gauche de Lannes, et, en avant de ce front, très réduit, Marmont avait disposé une batterie de dix-sept pièces (7 de Desaix, 5 qui restaient à toute l'armée, et 5 qui arrivaient de la Scrivia).

« Desaix établit la division Boudet en avant des débris de Victor, la 9ᵉ légère à gauche de la route de Tortone à Alexandrie, les 30ᵉ et 59ᵉ de bataille, à droite. Par cette même route, s'avançait l'armée autrichienne victorieuse, formée d'une avant-garde de huit bataillons de grenadiers sous le général Zach, flanquée à gauche par le régiment de dragons Lichtenstein, du gros, commandé par Kaim, soutenu à gauche par la cavalerie, et d'une arrière-garde; à sa gauche, marchait le corps de Ott, venant de la route de Sale et se dirigeant sur la Ghilina, et, à sa droite, le général O' Reilly s'avançait sur Frugaroli, dans la direction d'Acqui.

« La 9ᵉ légère engagea l'action, en abordant vigoureusement la tête de colonne de Zach ; elle fut repoussée par des forces supérieures, et les grenadiers autrichiens, s'élançant à sa poursuite, se désunirent. Marmont s'aperçut de ce désordre, et envoya sur la colonne ennemie quatre volées de mitraille des trois pièces les plus rapprochées de la route, ce qui arrêta net les grenadiers, en jetant la confusion dans

leurs rangs. C' est à ce moment que Kellermann, attentif, jugeant nettement la situation, enleva avec un à-propos admirable ses cavaliers et les rabattit à toute vitesse, par un mouvement de peloton à gauche, sur la colonne des grenadiers autrichiens. Percés, sabrés, écrasés, les bataillons de Zach se rendirent. Mais les conséquences de cette charge ne se limitèrent pas à la capture de l'avant-garde autrichienne. Les dragons de Lichtenstein, qui flanquaient les bataillons de grenadiers, au lieu de se jeter sur les cavaliers de Kellermann, firent soudain demi-tour, et, pris d' une folle épouvante, se ruèrent sur la cavalerie qui appuyait le gros de leur armée. Bientôt la panique fut générale et entraîna toute l'armée autrichienne victorieuse vers les ponts de la Bormida. En vain Kaim voulut déployer quelques bataillons; ils furent rompus en quelques instants par les cavaliers de Kellermann, auxquels s'était joint Bessières avec la Garde consulaire à cheval. Suivant cette poussée, les troupes de Boudet, de Lannes et de Monnier s'étaient reportées en avant, et, au soir, l'armée française réoccupait ses positions sur le Fontanone.

« La victoire de Marengo fut donc due à trois évènements, intimement liés, découlant pour ainsi dire l'un de l'autre, et absolument fortuits : l' entrée en scène de Desaix avec la

division Boudet, la charge étonnante de Kellermann, et la panique extraordinaire, inconcevable, causée par cette charge de quelques centaines de cavaliers ; panique qui précipita, dans un affolement et un désordre inouïs, vers Alexandrie, une armée victorieuse, qui avait vaillamment combattu pendant toute la matinée et presque mis en déroute les braves divisions du Premier Consul » (1).

*
* *

Il y aurait deux monographies fort curieuses à écrire : *Marengo au théâtre, Marengo dans la poésie.*

Sans avoir la prétention de donner ici une bibliographie complète, citons quelques poésies remarquables soit pour leur rareté,

---

(1) L'éloge de M. Titeux comme écrivain militaire n'est plus à faire. Nous renvoyons nos lecteurs à la brochure de M. Henry Carnoy, professeur au Lycée Voltaire, sur *Le Colonel Eugène Titeux* (avec portrait gravé par Touzery, extr. du dixième vol. des *Portraits Contemporains*, Paris, Imprimerie septentrionale, 1902, in-16). M. Titeux sortit de Saint-Cyr avec le numéro 1 : il conserva ce numéro prestigieux à l'Ecole d'Etat-Major. Aujourd'hui, après avoir longtemps été professeur à l'Ecole d'Application d'Etat-Major, après ses publications historiques sur *la Maison militaire du Roi* et sur l'*Ecole de Saint-Cyr* (couronnées par l'Académie française), il est au premier rang parmi les écrivains français d'histoire militaire, avec les Malo, les Lehautcourt, les Saski, les Weil.

Son *Histoire de la Garde Impériale*, son *Histoire du Général Dupont* (sous presse) sont impatiemment attendues : elles sont destinées à rendre aux " napoléonisants ,, les plus grands services.

soit pour le nom de l'auteur, soit enfin pour leur célébrité.

On lit dans le *Quadro della Valsesia del Canonico Sottile* (1) la poésie suivante :

*VERSI*

*composti dal Canonico* SOTTILE *in onore del* PRIMO CONSOLE *dopo la Battaglia di Marengo*

---

# VERS

## EN HONNEUR DU PREMIER CONSUL

FAITS APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO (2)

*Pour peindre un Alexandre il faudroit un Apelle*

Héros né pour fixer le destin des empires,
Pour conquérir la paix, et faire des heureux,
Ecoute un seul instant les accens de nos lyres
Quoiqu'indignes de toi ; sois propice à nos vœux.

Le fertile terroir de la belle Italie
Doit-il encor subir les loix des Alemans ?
Devra-t-elle languir pour toujours avilie,
Et revoir dans son sein Russes et Musulmans ?

---

(1) Seconda edizione, Piretta e Maspero, 1804, a III, p. 252-255.

(2) Nous reproduisons textuellement le titre bilingue et l'épigraphe (*op. cit.*, p. 252).

Que son sort est fatal ! Reine autrefois du monde
Ses aigles orgueilleux planoient sur l'Univers :
Impuissante à présent sur la terre et sur l'onde
Elle te tend les bras gémissants sous les fers.

Il est digne de toi de lui rendre sa gloire !
Tu le peux par un trait de ton cœur généreux,
Et ce trait plus brillant qu'une grande victoire
Feroit bénir ton nom par nos derniers neveux.

La France succomboit: Tu voles sur les mers :
Tu parais dans son sein, et la France respire.
Il falloit le vainqueur dans les brûlans déserts
Pour venger son honneur, relever son empire.

Le fruit de tes travaux, l'éternel monument
De ta rare vertu, cette fille chérie,
La Cisalpine, hélas ! rentroit dans le néant;
Tu viens à son secours, et tu lui rends la vie.

Qu'on ne nous vante plus le passage fameux
Du grand fils d'Amilcar; on le croyoit à peine,
Tu l'as réalisé ; mais bien plus vertueux
Tu ne veux que la paix, il respiroit la haine.

La paix, ce don du ciel, que tous les cœurs désirent,
Qui seule nous fera couler des heureux jours ;
La paix, ce fruit précieux où tes désirs aspirent
Qu'elle renaisse enfin, et règne pour toujours !

Ton génie fécond maîtrisant la victoire
A plus fait en un jour que Mélas en dix mois,
Et Marengo gravé au temple de mémoire
Donne un nouvel éclat à tes nouveaux exploits.

De mille malheureux les larmes innocentes
Ont attendri le ciel ; et le ciel te choisit
Pour arrêter le cours de ces scènes sanglantes
Dont la rage se plaît, l'Humanité frémit.

C'est ainsi que jadis le Dieu de la victoire
Appelloit les Cyrus, et tant d'autres guerriers :
C'est lui qui les guidoit dans les champs de la gloire,
Et c'est lui dont la main te couvre de lauriers.

Ce que disoit César dans un moment d'ivresse
*Veni, vidi, vici* mon superbe rival,
C'est, Consul, le bon mot que tout homme t'adresse,
Quoiqu'on ne doive pas l'appeller ton égal.

La France deviendra, sous tes heureux auspices,
Le séjour de la paix, des sciences et des arts ;
Je la vois s'élever aux destins plus propices,
Et rappeller un jour tant de membres épars.

La religion, les mœurs ses compagnes fidèles,
Le vrai soutien des loix régneront sur les cœurs ;
Et l'on ne verra plus des bandes de rebelles
Commettre au nom de Dieu les plus noires horreurs.

O superbe Albion, le foyer de la guerre,
Tu voudrois engloutir tout l'or de l'univers ;
Tu soudoyes les rois pour ravager la terre,
Et ton orgueil prétend de régner sur les mers !

Mais ton sort est jeté : entends-tu le tonnerre
Qui menace tes tours, tes temples de Plutus ?
Craint qu'on ne dise un jour en voyant l'Angleterre :
Ici fut Albion ; mais Albion n'est plus.

Un peuple de marchands, de corsaires avides,
Qui se croit libre étant l'esclave de ses rois,
Pourra-t-il résister aux guerriers intrépides
Qui se battent pour eux, leurs enfans, et leurs loix ?

Ainsi périt jadis la fameuse Carthage
Victime du courroux des terribles Romains :
Sa chûte auroit instruit un peuple qui fût sage ;
Mais l'Anglais ne craint rien ; les Français sont humains.

Conserve-toi, Consul, laisse à d'autres la gloire
Des combats, des lauriers qu'il faut encor cueillir :
Ta vie est le plus beau des portraits de l'histoire ;
Pourquoi la prodiguer pour vouloir l'embellir.

Voici un sonnet sur Marengo écrit par une nièce du vainqueur de la bataille, la Princesse Marie Bonaparte comtesse Valentini (1).

*1800. La battaglia di Marengo.*

---

E com'Aquila suol che il volo abbassi
Precipitoso per le vie de' venti;
Tal ei discendo, e i giganteschi passi
Segnan la via di portentosi eventi.

Vien, vede, vince, nè in riposo stassi
Fin che non caccia le straniere genti
Oltre il confin de' scandinavi massi,
Oltre il confin de' nordici torrenti.

Terso il sudor dal pallido sembiante
L'emulator di Cesare, e s'accinse
La fe' a compir del gonoroso patto.

Ma nel veder la bella supplicanto,
Uomo l'eroe divenne, al sen la strinse,
— Sii mia, le disse, e attendi il tuo riscatto. —

---

(1) Marie Bonaparte, fille de Lucien prince de Canino et d'Alexandrine Bléchamps, nièce de l'Empereur, née le 20 octobre 1818, est morte le 20 août 1874. Elle est ensevelie à Pérouse. Il y a un buste d'elle par le célèbre Pampaloni. — Le sonnet reproduit ici a été publié à la p. 68 des *Rime edite e inedite della Principessa* Maria Bonaparte Valentini, *scelte e pubblicate per cura dei suoi figliuoli* (Perugia, Tip. G. Boncompagni e C., 1877, in-8°, p. XXVII-275). Pages 67-74 : *Italia e Francia, Sonetti* (1796, Discesa del Gen. Bonaparte in Italia. — 1800, La battaglia di Marengo. — 1815, La Santa Alleanza. — Guerra dell'Indipendenza. — Il Cantico). C'est à M. Giorgio Barini, secrétaire au Ministère de la Guerre, que je dois la communication de ce précieux volume à ajouter aux *Bonaparte littéraires* par Quérard.

Mais voici de vrais poètes : Monti, Lorenzo Costa, Goffredo Mameli. Commençons par Vinc. Monti, dont tout le monde se rappelle les vers intitulés *Il ritorno in Italia dopo la battaglia di Marengo* (1801). Après la chute de la République Cisalpine et la victoire des Austro-Russes sur les Français, Monti s'était réfugié à Gênes, puis en Savoie ; de là, il était allé, avec sa femme, à Paris, où il avait vécu fort pauvrement, pendant que Gianni — *l'improvvisatore* — jouissait d'une bonne rente à Milan. En 1801, l'Italie à peine libérée par la victoire de Bonaparte à Marengo, il revint dans sa patrie en la saluant avec la poèsie que nous venons de rappeler et qui débute par les vers *Bella Italia, amate sponde, — Pur vi torno a riveder!*

Mais sur Marengo, il faut lire ces vers de Monti :

BONAPARTE (1)

Pace, austero intelletto. Un'altra volta
Salva è la patria : un nume entro le chiome
La man le pose, e lei dal fango ha tolta.

Bonaparte.... Rizzossi a tanto nome
L'accigliato Parini, e la severa
Fronte spianando balenò, siccome

(1) Dalla *Mascheroniana*, Canto I e II, ediz. Sansoni, Fir., 1891, curata da Alfonso Bertoldi, pag. 137 e segg.).

« Ci par dover concludere [D'Ancona, *Sec. XIX, V. Monti*, 1901, p. 50] che quando in Francia invei il terrore anche il Monti, come

Raggio di sole che, rotta la nera
Nube, nel fior che già parea morisse
Desta il riso e l'amor di primavera.

Il suo labbro tacea; ma con le fisse
Luci e con gli atti dell'intento volto
Tutto, tacendo, quello spirto disse.

Sorrise l'altro; e poscia in sè raccolto:
Bonaparte, sognia, della sua figlia
Giurò la vita, e il suo gran giuro ha sciolto.
. . . . . .

Gridò guerra: e per tutto il franco cielo
Un fremere, un tuonar d'armi s'inteso
Che al nemico portò per l'ossa il gelo.

Invocò la vittoria: ed ella scese
Procellosa su l'Istro, e l'arrogante
Todesco al piè d'un nuovo Fabio stese (1).

Finalmente d'un dio preso il sembiante,
Apriti, o alpe, (2) ei disse: e l'alpe aprissi,
E tremò dell'eroe sotto le piante.

E per le rupi stupefatte udissi
Tal d'armi, di nitriti e di timballi
Fragor, che tutti ne muggian gli abissi.

Lieto da lungi le lombarde valli
Risposero a quel mugghio, e fiumi intanto
Scendean d'aste, di bronzi e di cavalli.

---

l'Alfieri, il Piudemonte e tant'altri, rimanesse spaventato dai fatti di sangue e dall'espandersi minaccioso delle armi francesi, e nella *Bassvilliana* esprimesse ciò che allora sentiva (v. il bel saggio di A. Bertoldi sul *Morente e significato della Bassvilliana*, 1900); ma che allorquando il torrente rivoluzionario cessò d'infuriare e il Bonaparte lo dominò ed avviò, egli pure approvasse e seconadasse il nuovo ordine di cose, ripromettendosene utile alla patria, della quale senti sempre fortemente l'affetto ».

(1) Il generale Moreau.

(2) Accenna alla discesa del San Bernardo.

Levò la fronte Italia ; e, in mezzo al pianto
Che amaro e largo le scorrea dal ciglio,
Carca di ferri e lacerata il manto :

Pur venisti, gridava, amato figlio ;
Venisti, e la pietà delle mie pene
Del tuo duro cammin vinse il periglio.

Questi ceppi rimira e queste vene
Tutte quante solcate.. E si parlando,
Scosse i polsi, e suonar fe' le catene.

Non rispose l'eroe, ma trasse il brando,
E alla vendetta del materno affanno
In Marengo discese fulminando.

Mancò alle stragi il campo ; l'alemanno
Sangue ondeggiava, e d'un sol di la sorte
Valse di sette e sette lune il danno.

Dodici rócche (1) aprir le ferree porte
In un sol punto tutte, e ghirlandorno
Dodici lauri in un sol lauro il forte.

---

« Lorenzo Costa, questo illustre rappresentante della tradizione classica » comme l'appelle A. D' Ancona, vécut du 18 octobre 1780 au 16 juillet 1861. Ses chansons ont été publiées en 1876 par le professeur A. Neri, ses *Liriche* en 1892 par le cardinal Alimonda et en 1894 par L. d'Isengard. Ce qu'il a fait de meilleur, c'est son poème *Colombo* (Genova, 1846, Ponthenier).

Il a laissé beaucoup de matériaux inédits.

---

(1) Le dodici fortezze consegnate a Napoleone dopo la battaglia.

Voici la chanson qu' il publia à Gênes en 1847 :

PEL MONUMENTO DA INNALZARSI A NAPOLEONE I IN MARENGO

Io vi saluto, o campi
Fiori nella memoria,
De la tresca danzata al suon di guerra,
Quando fra tuoni o lampi
Incoronò Vittoria
Colui che nacque a rinnovar la terra;
Vasti silenzj ov'erra
Il vol de l'aure amiche,
E move in suo viaggio
Sotto l'assiduo raggio
Il trepido occàu dell'auree spiche,
Voi pur saluto, o voi
Da l'aratro commiste ossa d'eroi.

Che avversa gente, audace
Di patteggiar con morte
Per nobil preda in conquistato agone,
É altero caso; e piace
Questa ragion del forte,
Che fa merito i rischi al guiderdone;
E nella gran tenzone
L'ardir de' Franchi esalto
E il tedesco furore,
E chi uccide e chi muore
Nell'acerbe difese e nell'assalto
Profondendo la vita,
Tutta di sangue e di corrucci ordita.

Ma cui fruttò quel sangue
Corso da stranie vene
Quasi a torrenti in queste glebe amare,
S'ebbe la patria esangue
Più barbare catene,
Più atroci scherni da le torme avare,
Se vide il suo bel mare
Vuoto di navi e merci,

E da crudeli artigli
Dilaccrati i figli
E involate oh dolor! l'opre che dierei
L'arti sublimi e sante,
E guasto il verbo ed il pensier di Dante!

Deh! poichè legge antiqua
E l'armi ne ricusa
E 'l divino piacer de la vendetta,
Deh! la falange iniqua
Che sempre dalla chiusa
Delle invan contrastate Alpi si getta
Su l'Italia diletta,
Di vicendevol rabbia
L'orrida face allume,
Si sbrani e si consume,
E degli avanzi la funerea sabbia
Ingrassi al pio bifolco,
E gli addoppi la mèsse in ogni solco.

Di Bonaparte un cenno
Che tutto ardisce e puote,
Dovea francar l'umile Italia, e tacquo.
A l'idolo di Brenno
Immane sacerdote
Cadde sacrificando, e surse e giacque;
Poi ricinto dall'acque
In altre rupi estreme
Pensava il parricidio,
E lo sprecato eccidio
Del maschio, generoso, italo seme,
E credo assai gli dolve;
Ma noi siam servi, ed egli è nome e polve.

Ben lo ringrazio, nostro
D'origine e d'ingegno
Quantunque a la fatal madre non buono;
Io lo ringrazio, e l'ostro
Che s'usurpava in segno
D'estinta libertà, quasi perdono;
Poichè dal ferreo trono
Menava a ccrchio il brando

Per le crude cervici
D' insolenti nemici,
Che gli adoraro il piè supplici, quando
Sul Po, sul Reu, sull' Istro
D' italiche vendette era ministro.

Però chiunque al vero
Drizza il purgato affetto,
Del terribile Côrso il nome ha sacro,
E in questo cimitero
Si pien di stragi, eretto
Degnamente ne inchina il simulacro;
E so farem lavacro
Mai della vecchia offesa,
Qui prenderem gli augûri
De' miglior di futuri
E qui baldi offrirem dopo l' impresa
A lui potente e fausto
Nume della vittoria un olocausto,

Tu, scevra di viltà, liberi sensi,
Canzon, parlasti; e tanto
Pregio ti sensa il disadorno ammanto (1).

---

Passons à Mameli, l'auteur de l' *Inno ai Fratelli d' Italia*. Son nom est célèbre. Mazzini a dit qu'il était le « tipo, come Koerner per la Germania, d'una generazione nella quale si congiungeranno, sotto l'impulso d'una grande idea nazionale, *pensiero* ed *azione*, intelletto

---

(1) Voir sur Lorenzo Costa : D' Ancona, op. cit., p. 232 ; Ant. Crocco, *Vita e scritti di L. C.*, 1868 ; Michele Sartorio, *Cenni biograf. (Due Canzoni*, 1876*)* ; A. Neri, *L. C. (Rass. Naz.*, 1884) ; Ascanio Latino, *Di un poeta ligure* (Genova, tip. Operaia, 1895) ; Z. Bicchierai, *Antol. poetica* (1855).

d' amore ed energia di forti fatti, poeta e martire... » (1).

Sa poésie sur Marengo n' est pas belle ; l'auteur songeait pourtant à l'insérer dans l'édition de ses *Versi scelti,* qu' il préparait en 1848 (2). La voici :

LA BATTAGLIA DI MARENGO

CANTICA (3)

I.

Oh, vedete ! i cervi imbelli
Congiurato assalto han mosso
Al lion che arruffa i velli.

Mentre pugnava nell'Egitto, intese
L'Eroe le grida del materno affanno.
Guardò la Francia o l'Italo paese . . .
L'uno è in catene, o l'altra in mortal danno :
L'Austria coll'armi e il traditore Inglese
Col rapito oro strignela, e l'inganno :
Temo ella già l'ora fatal vicina
Che di ceppi circui la Cisalpina.

---

(1) Préface de 1849, réimprimée par moi en 1902 *(Scaramucce e Avvisaglie)* et par A. G. Barrili, p. 71 du volume *Scritti ed. ed ined. di G. M.* (Genova, Soc. lig. di St. P., 1902, in-8).

(2) Barrili, op. cit., p. 454 : *Una edizione non fatta.*

(3) « Componimento di scuola, e avrebbo potuto andare in compagnia con l'altra cantica del *Giovine Crociato*, se alle tre paginetto staccato dell'autografo si aggiungesse la quarta, recandoci il compimento di questo polimetro. Di certo ora finito, e l'autore proponendosi di ritoccarlo (ne fan fede le croci segnate qua e là, una sbarra tirata sulle duo prime ottavo, con croce aggiunta di fianco, e un'altra sbarra pure accompagnata di croce, sulla terza) disegnava di accoglierlo nella ediz. che aveva pensata dei suoi Versi. Vedi : *Un'Edizione non fatta* ».

Bonaparte fremotte. Il vinto Egitto
Abbandonato, si commise al vento:
Tentò invano impedire il suo tragitto,
Signore dell'instabile elomento,
Il Britanno follon duce, all'invitto:
La vittoria il precede e lo spavento.
Varca secura il liquido sentiero
Carca la nave del fatal guerriere.

II.

« Apriti » all'Alpe ei disse; o l'Alpe aprissi,
E tremò dell'Eroe sotto lo piante.

Monti

Ei viene, il Sir delle battaglie, ei viene:
Della patria udì il grido, o avventurosse
All'onde infide. Nella destra oi tiene
L'Egizie palme d'ostil sangue rosse.
Sentì all'ardor che le cercò lo veno
Dell'Eroe la presenza, e si commosse
La Francia, e gli gridò: « Vendica il sangue
Mio, se il prisco valore in te non langue ».

All'armi, all'armi ei la chiamò. La voce
Del grande, quasi in polvere scintilla,
Corso, volò dall'una all'altra foce.
Già ognuno è in armi, e in ogni volto brilla
L'agitato nel core ardor feroce.
E' in armi ogni cittade ed ogni villa,
E va dietro al Guerriero, che s'affaccia
All'Alpe, e calca la già nota traccia.

Al nitrito dei fervidi cavalli,
Ai tamburri guerrieri, ed ai ruotanti
Orridamente ignivomi metalli,
Le ignote rispondevano echeggianti
Bianche d'eterna neve alpine valli.
Numero immenso di cavalli e fanti
Scendeva intanto per quell'aspra via
A liberar l'amica Lombardia.

III.

In eterno verranno alli duo cozzi.
DANTE

Due guerriere d'acciar folgoranti
Vêr l'Italia protendon la faccia.
Dalle vette dell'Alpi minaccia
L'una, e ha i fasci, terror dei rognanti;
Ed all'altra terribil gridó:

« . . . . . (1)
« Trema! » E i gigli o il serto le accenna
Che nel fango poc'anzi calcó.

Qual gigante, dell'Austria la donna
Siede immensa sui campi Lombardi,
E disfida, superba no' guardi,
Quanti vede di Senna e Garonna
Congiurati a' suoi danni venir;

E par dica superba: « Tremate,
Qui vi attendon terribili armate,
Non il barbaro Egitto, o Abukir ».

IV.

Dall'un polo e dall'altro nembi gravidi
Di procelle e di folgori discendono:
I coloni tremanti in loro intendono
Gli sguardi pavidi.

Par che a tanto furor taccia atterrito
Dei candid' astri sul virgineo viso
Quel che splende di Dio almo sorriso
Nell' infinito.

---

(1) « Manca il verso, che forse avrebbe recata la finale *Senna*, per la necessità della rima » [A. G. BARRILI, *op. cit.*, p. 206].

V.

Il giorno, o forti, della pugna è giunto,
Il giorno è giunto che il Tedesco altero
Di vergogna far dèe, di duol compunto.

Stolto! che arrestar volle in suo pensiero
Il giovine lïone, e non sapea
Ch'egli sbrana chi intoppa al suo sentiero.

Mentre la Franca gioventù spargea
Dell'empio Egitto sull'arene ardenti
Il suo sangue, ei vilissimo scorrea,

Sua compagna la strage, le ridenti
Italo valli: ribeccàr gli avelli
Di sangue, e i fiumi e il mar ne andàr cruenti.

Ed egli osò lovar suoi prieghi felli
D'in su l'altare d'atro sangue intriso,
Del sangue intriso dei vostri fratelli!

Prece che dell'Eterno innanzi al viso
In bestemmia si cangia, acciò si rie
Non offendan preghiere il paradiso.

Pavide intanto dell'estremo die
E del turpe Alemanno, le Francesi
Vergini pianser colle madri pie;

E invocàr meste voi, voi che in paesi
Esterni pugnavate. I loro gridi
Furo dai prodi e non indarno intesi.

Voi correste, volaste ai vostri lidi,
E splendea sull'antenna del naviglio
La giurata vendetta degli infidi.

Oh, tronca i vanni o priva dell'artiglio
Fia che si penta l'aquila grifagna
D'aver lasciato il gelido coviglio!

E intenderá che a gente di Lamagna
Mal si confacc l'Italo paese,
Che sol frutta per loro onta e magagna.

Meglio fora per lei l'avere intese
Le lezïon che un giorno Barbarossa
In questi luoghi con suo danno prese:

Che non avria col suo furor commossa
L'Europa, e non avria l'Ausonia terra
Col Reno fatta di suo sangue rossa,

Con sì penosa e sì nefanda guerra.

VI.

Disnudate le fulgide spade,
Agitando sul capo i cimieri,
Già discendon gli avversi guerrieri
A pugnar sulle belle contrade:
Già alla pugna le trombe chiamâr.

Voi chi siete? Qual dritto vi mena
A solcar coi sonanti cavalli
Questi campi, quest'Itale valli,
A turbarne la quete serena? . . .
Ah, v'inteudo; additate l'acciar.

VII.

E mitre e gonne, e ciondolini, e suono
Di molli cetre abbandonar ti fênno
Elmo e spada, e tremar dell'armi al tuono.

O di forti, degeneri imbelli
Figli, ignari del prisco valor,
Qui profana gli altari, gli avelli
De' vostri avi uno strano furor.
. . . . . .

*
* *

Quant à *Marengo au théâtre*, renvoyons nos lecteurs aux excellents volumes de MM. Maurice Albert (1) et L.-Henry Lecomte (2). Ils y trouveront des détails curieux sur « le fait historique en 1 acte » *La Bataille de Marengo ou la Conquête de l' Italie*, sur le *divertissement* de Bonnet-Bonneville (*La Victoire de Marengo*), et sur le « simulacre de combat » donné au Tivoli parisien : *La Bataille de Marengo*. Mais qu' on ne se laisse pas tromper par le titre de l' « épisode militaire mêlé de chants en 1 acte », *Marengo*, non imprimé, donné aux Funambules le 22 janvier 1846. *Marengo* est le nom du personnage principal de ce vaudeville qui se passe sous Louis-Philippe et n'a, par conséquent, aucun rapport avec la célèbre victoire.

*
* *

Avant d' aborder la bataille du 14 juin, insistons quelque peu sur le fameux passage des Alpes. Voici un article d' un Suisse, M.

---

(1) *Les théâtres des Boulevards. 1789-1848* (Soc. fr. d' Imprim., Paris, 1902).

(2) *Napoléon et l'Empire racontés par le théâtre. 1797-1899* (Paris, Raux, 1900, in-8).

Ed. S., tiré de la *Gazette de Lausanne, 23 janvier 1900.*

## Bonaparte au Grand-Saint-Bernard.

Parmi les grandes actions guerrières de Napoléon, le passage du Saint-Bernard, au mois de mai 1800, est un de ceux qui ont le plus vivement frappé l'imagination populaire. Bonaparte, déjà premier consul, apparaissait à l'Europe dans tout l'éclat de sa jeune gloire naissante. Déjà, il avait vaincu les soldats de l'Autriche en Italie et promené au pied des Pyramides et en Syrie ses demi-brigades triomphantes. Le coup d'État du 18 brumaire l'avait placé à la tête du gouvernement de la France. A côté de son nom, de ses proclamations enflammées et de ses bulletins de victoire, ceux des plus grands de ses camarades, Dumouriez, Masséna, Moreau, pâlissaient. Puis l'opération même du passage de la montagne avec des troupes nombreuses paraissait gigantesque, encore que l'armée d'Italie, depuis huit ans qu'elle combattait dans les Alpes, eût bien d'autres exploits à son actif et que l'année auparavant, en 1799, les armées françaises combattant Souvarow au Saint-Gothard eussent vaincu des difficultés plus grandes. Bonaparte n'avait rien négligé pour exalter l'esprit de ses soldats par la grandeur de l'entreprise à laquelle il les conviait : depuis Hannibal, aucune armée n'avait accompli un pareil tour de force ! Enfin, le Saint-Bernard a été l'avenue de Marengo et le retentissement de la victoire a ajouté encore aux proportions épiques de la marche qui l'avait préparée.

L'histoire documentée de cette page glorieuse de l'épopée napoléonienne vient d'être publiée, sous la direction de la section historique de l'état-major français. Elle comprend les documents tirés des archives du ministère de la guerre, des archives nationales et de quelques archives privées, réunies et annotées en un volume de sept cents pages, avec cartes, croquis et autographes, par le capitaine de Cugnac (1). L'auteur ne s'est pas tenu aux sources françaises. Sans compter les renseignements puisés dans les ouvrages autrichiens, il a visité les archives des principales villes situées sur la route suivie par l'armée à travers les cantons de Genève, de Vaud et du Valais, celles du Grand-Saint-Bernard et de la ville d'Aoste.

---

(1) *Campagne de l'armée de réserve en 1800.* Première partie. Passage du Grand-Saint-Bernard. Par le capitaine de Cugnac. Paris, librairie militaire R. Chapelot et Cie, 30, rue Danphine.

Le premier volume de cette importante publication s'arrête à l'assaut du fort de Bard et au débouché de l'armée en Italie. Le capitaine de Cugnac s'est appliqué, avec beaucoup d'art, à laisser parler avant tout les documents, se bornant à les relier entre eux par de courtes notes, indispensables pour en faciliter la lecture. Il y a pleinement réussi. Tous ces vieux papiers, ces lettres contenaires, ces ordres, ces rapports, ainsi rapprochés les uns des autres, sont de l'histoire prise sur le vif, mouvementée et dramatique comme le plus littéraire des récits. Inutile d'ajouter que l'histoire officielle, on peut dire, de cette campagne est d'un puissant intérêt.

— Au mois de mars 1800, l'Autriche et les petits princes du sud de l'Allemagne, les électeurs de Mayence et de Bavière et le duc de Wurtemberg, sont les seules puissances de la coalition dont les armées tiennent effectivement la campagne. L'Angleterre donnait son or pour entretenir la guerre et apportait aux Autrichiens un appui matériel par sa flotte, maîtresse de la Méditerranée.

L'Autriche a deux armées : l'une, de 120,000 hommes, sous le général de Kray, a son aile droite à la Kinzig, son aile gauche à Schaffhouse ; l'autre, de 100,000 hommes, sous le feldmaréchal Mélas, occupe avec 80,000 hommes le Piémont.

La France, qui détient, en outre, les Pays-Bas, a en face des lignes autrichiennes deux armées aussi : l'armée d'Italie, 30,000 hommes, sous Masséna ; l'armée du Rhin, qui va atteindre 120,000 hommes, sous les ordres de Moreau. Masséna est établi dans les villes du littoral, entre Nice et Gênes, et sur le revers occidental des Alpes. Moreau est en Alsace et en Suisse, avec son aile droite à Genève (1) ; une demi-brigade occupe le Valais et fournit des postes au Simplon et au grand Saint-Bernard.

Les deux armées ennemies occupent leurs quartiers d'hiver, se reposant des fatigues de la campagne passée, attendant des renforts et des ravitaillements en toutes matières : matériel de guerre, chevaux, vêtements, souliers, armes et munitions. Dans les lignes françaises, le dénûment est extrême. Au mois de février, Masséna écrit : « L'armée est absolument nue et déchaussée ... La solde est arriérée de six à sept mois ... Nous n'avons pas un brin de fourrage, ni approvisionnements d'aucune espèce. La Ligurie est épuisée ... J'ai mis toutes les troupes à la demi-ration ... ». Au camp de Moreau, cela n'allait guère mieux. Et le trésor public était dans la détresse ; le directoire n'avait laissé que des caisses vides ; la France n'avait ni argent, ni crédit.

On était résolu cependant à reprendre l'offensive au petit printemps. L'hiver fut consacré à préparer de nouvelles levées, à remettre

---

(1) Lire : *Dans le Valais*. [A. L.].

toutes choses on état, dans la mesure du possible, et à préparer le plan de la nouvelle campagne.

Sur les bases générales des opérations à entreprendre, l'hésitation ne fut pas longue. Depuis longtomps on était fixé à Paris sur l'importance stratégique de la Suisse et du Tyrol pour le maintien des communications entre l'armée du Rhin et celle d'Italie. La rude guerre que Masséna avait menée l'année précédente dans la Suisse centrale et sur le lac de Zurich l'avait suffisamment démontrée. Déjà avant le coup d'État du 18 brumaire, le ministre de la guerre, Dubois-Crancé, avait proposé d'utiliser la Suisse comme « une vaste place d'armes » d'où une armée pourrait déboucher soit au nord, dans le flanc de l'ennemi établi en Souabe, soit au sud, dans le flanc ou sur les derrières d'un ennemi opérant en Lombardie. Et dès le lendemain de Brumaire, c'est dans le même sens que le nouveau ministre Berthier donne ses instructions aux généraux. Par la suite et jusqu'au jour de l'entrée effective en campagne cette nécessité de créer, entre Masséna et Moreau, une troisième masse qui permit de produire, par la Suisse, un effet décisif sur un point de l'immense théâtre qui s'étend de la Méditerranée à la vallée du Mein n'est plus mise en question. La discussion ne porte que sur le choix du point d'attaque et la manière d'opérer.

Dès la fin de janvier 1800, Bonaparte, devenu Premier Consul, annonce à Berthier son intention d'organiser une « armée de réserve » dont le commandement lui sera réservé à lui-même. Un arrêté secret du 8 mars en fixe l'effectif à 60,000 hommes, répartis en six divisions, et le point de concentration à Dijon, avec parc d'artillerie à Auxonne. Dijon est environ à 280 kilomètres de Strasbourg, Schaffhouse, Zurich, du Gothard et du Cenis ; à 440 kilomètres de Francfort-sur-le-Mein et de Gênes. C'est un point de rayonnement excellemment choisi. Comme la constitution ne permet pas (1) au Premier Consul de *conduire* une armée lui-même, Berthier est désigné pour le commandement effectif. Carnot le remplace au ministère.

Immédiatement, et avec une fièvreuse activité, on forme les divisions et les corps et, de tous les points de la France, hommes et matériel sont dirigés sur la vallée de la Saône. Bonaparte intervient partout, s'occupe de tout, stimule tous les zèles. Créée le 8 mars, l'armée est à peu près constituée un mois et demi plus tard et aussitôt les ordres de mouvement sont donnés. Avant même que les troupes soient armées, elles partent pour Genève et Lausanne. On les armera et les instruira chemin faisant. Le 12 mai, peu de jours avant le passage de la montagne, Berthier prescrit qu'on « fasse tirer quelques coups de

(1) Le capitaine DE CUGNAC a prouvé le contraire dans son *Armée de réserve*, t. I, p. 47, note 1. [A. L.].

fusil à tous les conscrits, qu'on leur fasse connaître de quel œil on mire pour ajuster et enfin de quelle manière on charge son fusil ».

Placée à égale distance des points importants du théâtre de la guerre, l'armée de Dijon est en situation de servir à deux opérations : se porter au soutien de l'armée du Rhin ou déboucher sur le Pô pour prendre à revers les Autrichiens établis dans le Piémont, dans les hautes vallées des Alpes et en Lombardie. Bonaparte n'hésite pas : le principal objectif, pour lui, c'est l'armée autrichienne de Kray (1). Avec l'armée du Rhin et l'armée de réserve réunies, il veut passer le Rhin entre Schaffhouse et Constance, contourner la Forêt-Noire, attaquer Kray dans le flanc gauche et les derrières, couper les communications et s'ouvrir la route de Vienne. Cela fait, il descendra en Italie par le Splugen et obligera ainsi les Autrichiens à évacuer toute l'Italie. C'est un plan de génie, mais Moreau ne veut pas servir sous les ordres de Bonaparte, et Bonaparte ne se sent pas encore assez fort pour imposer sa volonté à Moreau. On transige. Moreau passera le Rhin avec trois corps d'armée et se portera sur Stockach d'où il poussera l'ennemi au delà du Lech ; son quatrième corps, sous Lecourbe, gardera son flanc droit contre Rheineck, Feldkirch, le Gothard et le Simplon. Dès que les communications des Autrichiens d'Allemagne et d'Italie par les Grisons et le Tessin seront coupées, Lecourbe et 40,000 hommes de l'armée de Dijon passeront le Gothard et le Simplon pour opérer en Lombardie et faire leur jonction avec Masséna, tandis que les divisions les moins aguerries de l'armée de Dijon garderont la Suisse et prendront la place du corps de Lecourbe. Ce n'est plus le plan primitif (2) dans toute sa beauté première, mais ce qui en reste permettra néanmoins à Bonaparte de réduire l'ennemi en Italie.

La correspondance de Bonaparte avec Masséna et Moreau, les ordres qu'il donne en vue de l'entrée en campagne permettent de suivre dans le détail la déformation graduelle du plan primitif que la résistance irréductible de Moreau a rendu inexécutable. Déjà Bonaparte avait fait faire la reconnaissance détaillée du Splugen et du Gothard et ordonné la concentration (3) d'approvisionnements considérables à Coire, à Zurich

---

(1) M. de Cugnac s'est efforcé de démontrer le contraire dans sa brochure *A propos de l'armée de Réserve de 1800, 1er fascicule*. Voir *les projets d'Opérations successifs*, p. 18 à 32 et notamment p. 21 note 4. Cet article a paru en tirage à part à la Librairie Chapelot (Paris, in-8°) et dans les *Sciences militaires* en 1899-900. [A. L.].

(2) C'est, au contraire, cela, le plan primitif — et ce n'est pas d'ailleurs celui qui a été exécuté [A. L.].

(3) Non : Il l'avait prévue, mais pas exécutée, nous écrit le capitaine de Cugnac à qui nous soumettons cet article d'ailleurs fort bien rédigé. [A. L.].

et à Lucerne. Il a envoyé en Suisse Duroc, puis Lemarrois. A mesure que le rayon des opérations se raccourcit, il songe plus sérieusement au Simplon et même au Saint-Bernard. Il charge le sous-lieutenant Tournè, aide de camp de Clarke, de reconnaître le Valais et les passages qui de là conduisent en Italie. Tournè fait une description complète et minutieuse de la route, dès Lausanne, et conclut à la supériorité du Saint-Bernard sur le Simplon, d'abord parce que le passage en lui-même est plus court et moins périlleux, ensuite parce que « le pays, entre Sion et Brieg, est entièrement pillé et incendié », qu'il n'y a plus de bétail dans le Haut-Valais et qu'il sera par conséquent très difficile de faire subsister l'armée.

Au surplus, des événements importants ne tardèrent pas à imposer de notables modifications dans l'exécution de ces vastes projets. En portant, le 9 avril, le plan de campagne à la connaissance de Masséna, le ministre Carnot lui ordonne de rester strictement sur la défensive et d'obliger l'ennemi à demeurer devant ses positions, afin que les secours qui lui arriveront par la Suisse puissent déboucher sur les derrières des Autrichiens. La recommandation était superflue. Trois jours avant le départ de ces instructions, Mélas avait pris l'offensive et le 19 avril Masséna était cerné dans Gênes, où il soutint pendant six semaines le siège fameux qui l'illustra autant que la victoire de Zurich. Bonaparte n'apprend officiellement l'offensive de Mélas que le 25 ou le 26 avril, mais dès qu'il en a vent, il juge que pour l'armée de Dijon il n'y a plus une heure à perdre, et il prie Carnot d'ordonner à Berthier de faire passer le lac, destination Villeneuve, à tous les approvisionnements de guerre et de bouche rassemblés à Genève et de se porter avec l'armée « le plus rapidement possible en Piémont et en Lombardie, soit en passant le Grand-Saint-Bernard, soit en passant le Simplon ... ».

Les directions de Bonaparte ne sont pas transmises à Berthier dans ces termes. Au général, le ministre écrit « d'appuyer les premières opérations de Moreau et de pourvoir à la sûreté du pays du côté des Grisons » et de pénétrer en Italie ensuite ; à Dupont, chef d'état-major de l'armée de Dijon, il écrit que « Berthier doit se hâter de pénétrer en Italie où Masséna est aux prises avec l'ennemi depuis plus de quinze jours ». Berthier, naturellement, hésite : marchera-t-il sur Lucerne ou sur Martigny ? Il ordonne d'abord que trois divisions marcheront sur Lucerne, et dès lors ce n'est plus Moreau qui couvre lui-même son flanc droit et donne secours à l'armée de Dijon, c'est celle-ci qui se laisse détourner de son objectif italien pour couvrir Moreau (1). Mais les ordres pour la marche sur Lucerne ne sont pas envoyés. Réflexion faite, Berthier dirige le gros de son armée sur Lausanne ; la division Loison, en route sur Pontarlier, pourra être dirigée sur Lucerne si besoin est. Le 24 avril, une

(1) Ceci est très exact et très nettement expliqué. [A. L.].

lettre de Bonaparte apprend au général qu'il a bien fait de ne pas se tenir aux instructions ministérielles. « Il est essentiel, écrit le Premier Consul, que l'armée de réserve donne à plein collier en Italie, indépendamment des opérations de l'armée du Rhin. Pour cela faire, vous avez deux débouchés : le Saint-Bernard et le Simplon ... ».

Nous ne pouvons pas ici exposer dans le menu détail les tiraillements qui se poursuivent entre les états-major sur la destination de l'armée de réserve. Le 2 mai encore, Berthier se plaint de ce que non seulement Moreau n'a pas l'intention de lui envoyer les 25.000 hommes de Lecourbe, mais qu'il veut même rappeler à lui la division Moncey qui garde la Suisse et le Valais et faire de l'armée de réserve une troupe destinée à garder l'Helvétie. Mais c'est à ce moment aussi qu'est enfin connue la véritable situation de l'armée d'Italie : Masséna bloqué dans Gênes, Suchet rejeté sur le Var, le Mont-Cenis occupé par les Autrichiens (1). Une prompte et puissante diversion est décidément urgente.

Ainsi se précise l'opération de la traversée des Alpes : l'armée de réserve débouchera en Piémont par Aoste. Le 6 mai, Berthier s'installe à Genève. Le même jour, Bonaparte quitte Paris. La veille, il a appris la nouvelle que Moreau a battu les Autrichiens à Stockach, leur a fait 7000 prisonniers, leur a pris neuf canons et s'est emparé de tous leurs magasins. Le premier article du programme est exécuté. Le deuxième le sera quelques semaines plus tard.

Le 9 mai, Bonaparte est à Genève. Le 12 mai, dans la matinée, il passe, à St-Sulpice, la revue des divisions Chambarlac et Loison. Le 13 mai, à 3 heures du soir, il inspecte, à Vevey, sur la place du Marché, la division Boudet puis, à Villeneuve, les approvisionnements de l'armée, et rentre à Lausanne à minuit. Les 15 et 16 mai, la division Watrin, qui forme l'avant garde, passe le Grand-Saint-Bernard. En même temps, le général Chabran passait le Petit-Saint-Bernard avec une division.

Moins de quatre semaines après, le 14 juin, Bonaparte battait Mélas à Marengo. Le lendemain, les Autrichiens signaient un armistice par lequel ils s'engageaient à évacuer toute la Haute-Italie, y compris les places fortes, jusque derrière le Mincio. Le plan stratégique de Bonaparte, encore qu'il n'ait pas été exécuté avec toute l'envergure que son auteur avait voulu lui donner au début, a réussi en plein parce qu'il reposait sur des principes justes.

Pour le Suisses, l'ouvrage du capitaine de Cugnac a ceci de particulièrement intéressant qu'il attire vivement l'attention sur la valeur en stratégie de leur territoire dans un conflit entre la France d'une part et

---

(1) Le Mont-Cenis avait été occupé par les Autrichiens deux jours, mais était évacué depuis longtemps. Cfr. *Armée de Réserve*, éd. cit., t. I, p. 124, 129, 135. [A. L.].

de l'autre, des masses armées opérant de concert en Allemagne et en Italie.

Il y a juste 102 ans que Bonaparte passait le Saint-Bernard; il n'y a pas très longtemps, on trouvait encore, ci et là, un vieillard qui avait vu ces grandes choses (1).

*
* *

Peu de jours avant la bataille de Marengo, on était loin de prévoir, en Piémont, les suites du passage du Saint-Bernard. Un historien turinais mort récemment, M. Domenico Perrero, écrit, avec son mauvais style, dans ses *Reali di Savoia nell'esiglio, 1799-1806* (2):

« È curioso il vedere come, quindici giorni appena prima della battaglia di Marengo, in Torino si giudicava del passaggio delle truppe francesi pel Gran San Bernardo, e delle sue conseguenze. Il Tonso, in lettera del 28 maggio 1800, dopo aver riferito, che la colonna francese sotto gli ordini del Berthier, scesa nella valle d'Aosta, era riuscita, passando per le montagne superiori, di schivare il forte di

(1) Un Suisse, M. Ed. S., écrit: « Aujourd'hui, l'Europe repose « sur des combinaisons politiques qui pourraient replacer la France « en présence de situations très analogues à celle du printemps de 1800. « Et on sait combien chacun de nous est toujours tenté de refaire ce « qui lui a une fois réussi. Non pas que nous suspections nos voisins « de ne pas vouloir respecter notre sol neutre, mais il y a des tentations parfois plus fortes que les meilleures volontés. A nous de veiller à ce qu'elles ne puissent même pas naître. Pour cela, n'oublions « pas que la route du Simplon n'a été construite ni par nous ni « pour nous ». [A. L.].

(2) Narrazione storica su doc. ined., in-8, Torino, Bocca, 1848, p. 91.

Bard, e quindi d' inoltrarsi sino ad Ivrea, per sostenervi un fiero combattimento contro gli Austriaci, costretti a retrocedere di qua dell'Orco, riassumendo le impressioni del pubblico rispetto ai detti eventi, così scriveva al Chialamberto: « Molti qui fra noi tremano, ma io non ancora, e parmi non esservene gran motivo finora. L'oggetto di tutti quei movimenti è di tentare una diversione a favore di Genova, che è agli estremi. Gli Austriaci sembrano disposti a non allontanarsi e a non rallentare quell'assedio e a sostenersi intanto qui con noi (1). Vanno giungendo truppe in loro rinforzo ogni giorno e altre ce ne annunziano prossime a venire, gridando altamente, non aversi a temere. Li Giacobini però tornano a comparire, sono allegri, ma io spero che lo saranno per poco ». Il gridar

---

(1) « Vale a dire colle truppe piemontesi, che in quelle congiunture si segualarono pel loro valore, come ivi stesso notava il Tonso, scrivendo, che il fiero combattimento della Chiusella « fu sostenuto con « sommo valore dal reggimento di Savoia, con qualche corpo di quello « delle Guardie ». Così pure, nell'altro quasi contemporaneamente impegnatosi con una colonna francese discesa da Susa « il nostro reggi- « mento d'Ivrea (soggiungeva il Tonso) aveva sostenuto, quasi solo, « l'impeto del nemico, rinnovatosi a più riprese ».

« Lo stesso generale austriaco Hohenzollern, in una lettera ufficiale pubblicatasi, da Acqui, del 10 aprile 1800, assicurava « di essere stato « testimonio oculare dell'intrepidezza e coraggio del reggimento piemon- « tese di Casale all'attacco della Bocchetta. In mezzo a tanti atti di « bassezza e d'incapacità dei governanti, gli è pure di qualche conforto « il poter almeno registrare quelli di prodezza e di coraggio dei nostri « soldati ».

alto non è sempre indizio di forza e sicurezza, e i Giacobini avevano più fino odorato del ministro, che, pochi giorni dopo, smessa l'ostentata confidenza, tremava esso pure, come tutti gli altri, e forse più degli altri, perchè ci scapitava ben più che il comune della gente.

« Ed invero, qual cambiamento di scena dal 28 maggio all'8 giugno, in cui il Tonso descriveva al Chialamberto, da Torino, lo stato delle cose! « Gli Austriaci, che nei giorni passati « protestavano di voler sostenere questa capitale « e a [sic] star fermi ai loro posti, specialmente « verso Susa e Pinerolo, ieri l'altro, hanno can- « giato pensiero, e già si sono incamminati a « ritirarsi da tutti li punti, truppa, magaz- « zini ecc., e già passarono in buon numero ad « Alessandria. Nella prossima notte, partirà il « resto, e solo si arresteranno fuori porta Su- « sina, ne' fossi della cittadella, tre o quattro « mila uomini. Domani perciò o dopo domani, « al più tardi, la città resterà allo scoperto, « e li Francesi, facilmente, vi entreranno.

« Il Consiglio Superiore ha determinato « di allontanarsi e trasportarsi ad Alessandria, « ed anche più oltre, se sarà forzato.Io farò nè « più nè meno di quello, che faranno gli altri... « Bard ha capitolato sotto la condizione, che « non sia soccorso fra 15 giorni... Gli Austriaci « a Pavia si sono lasciata cogliere tutta la no-

« stra artiglieria, però smontata, che vi era in « deposito. Eccole, amico pregiatissimo, come « stiamo ».

« Prima però di partire, il Consiglio Supremo affidava al Senato, il politico, alla Camera dei Conti, l'economico, ed al procuratore del re, la polizia, e ritiratosi ad Alessandria, addì 12 giugno, si scioglieva, essendo Alessandria stata compresa fra le fortezze cedutesi alla Francia in forza del trattato d'armistizio del giorno successivo a quello della battaglia di Marengo, col quale l'Austria disponeva, da sola, del Piemonte, senza nemmeno informare il Consiglio Supremo delle condizioni dell'armistizio !

« Tali furono gli ultimi giorni di quel fantasma di governo, a grande stento strascinatosi per tredici mesi, quasi giorno per giorno dall'entrata di Souvarow in Torino, sotto la tutela dispotica e burbanzosa de' generali e commissari austriaci, e in mezzo alle imprecazioni delle popolazioni sacrificate al prepotente straniero ».

*
* *

Quant aux conséquences de la bataille gagnée par le Premier Consul, on ne les comprenait guère au lendemain de Marengo. La Duchesse Marie Clotilde de Savoie, alors en

exil, écrivait en effet le 1er juillet 1800 au duc du Genevese :

« Buonaparte, en attendant, laisse toute chose en Piémont sur l'ancien pied, et Saint-André que son père laisse à Turin au lieu de lui, est chargé du commandement de la ville... Il assure qu'il vient rendre la paix à l'Europe, et au Piémont son légitime souverain... Quant à moi, j'espère plus de Buonaparte que de l'Empereur [d'Autriche], car il a besoin d'une barrière contre ce dernier en Italie... » (1).

Parmi les vainqueurs du 14 juin, il y avait Maurice Dupin, le père de George Sand.

Il traverse le Saint-Bernard en prairial an VIII et nous raconte comment il fut accueilli à Aoste par le Premier Consul, qui venait de l'attacher à son état-major : « Je fus à lui pour le remercier de ma nomination. Il interrompit brusquement mon compliment pour me demander qui j'étais. — Le petit-fils du maréchal de Saxe. — Ah oui ! ah bon ! Dans quel régiment êtes-vous ? — Premier de chasseurs. — Ah bien ! mais il n'est pas ici. Vous êtes donc adjoint à l'état-major ? — Oui, général. — C'est bien, tant mieux, je suis bien aise de vous voir. — Et il tourna le dos ».

Après avoir pris part à la bataille de Marengo, voici en quels termes Maurice Dupin relate ses impressions, dans une lettre à son oncle de Beaumont, ou, comme dit la suscription, au citoyen Beaumont, à l'hôtel de Bouillon, quai Malaquais, Paris :

« Pim, pan, pouf, patatra ! en avant ! sonne la charge ! en retraite ! on batterie ! nous sommes perdus ! victoire ! sauve qui peut ! Courez à droite, à gauche, au milieu ! revenez, restez, partez, dépêchons-nous ! Gare l'obus ! au galop ! Baisse la tête, voilà un boulet qui ricoche !... Des morts, des blessés, des jambes de moins, des bras emportés, des prisonniers, des bagages, des chevaux, des mulets ; des cris de rage, des cris de victoire, des cris de douleur, une poussière du diable, une

(1) Perrero, *op. cit.*, 110.

chaleur d'enfer; un charivari, une confusion, une bagarre magnifique; voilà, mon bon et aimable oncle, en deux mots, l'aperçu clair et net de la bataille de Marengo, dont votre neveu est revenu très bien portant, après avoir été culbuté, lui et son cheval, par le passage d'un boulet, et avoir été régalé pendant quinze heures par les Autrichiens du feu de trente pièces de canon, de vingt obusiers et de trente mille fusils ».

Ce qui vaut mieux que tout ce verbiage, c'est qu'il fut nommé par Bonaparte lieutenant sur le champ de bataille. Mais il appréhende la fin de la guerre et il s'écrie avec une pointe de gasconnade »: Encore trois ou quatre culbutes sur la poussière, et j'étais général ». Le séjour enchanteur de Milan va tourner d'autre côté ses préoccupations. Il est amoureux, non pas à la légère comme il lui est advenu sur les bords du Rhin ou à Nohant, mais avec tout l'emportement d'une passion qui veut être durable. Et il s'en ouvre à sa mère, dans une lettre écrite d'Asola, le 29 frimaire an IX: « Qu'il est doux d'être aimé, d'avoir une bonne mère, de bons amis, une belle maîtresse, un peu de gloire, de beaux chevaux et des ennemis à combattre! » La femme qui soulève tout cet enthousiasme — et qui sera la mère de George Sand — s'appelait Sophie-Victoire-Antoinette Delabordo. Elle avait été en prison au couvent des Anglaises en même temps que madame Dupin, et pour lors elle usait de moyens d'existence assez fâcheux. L'*Histoire de ma Vie* recourt à des circonlocutions, à des euphémismes, et finit par convenir que « sa jeunesse avait été livrée par la force des choses à des hasards effrayants ». Ces explications très embarrassées ont pour objet de ne pas confesser crûment que Victoire Delaborde accompagnait un général de l'armée d'Italie et avait trouvé des ressources dans les dépouilles du pays conquis. George Sand ne s'arrête pas à ces misères. Elle veut excuser, sinon innocenter sa mère: « Un fait subsiste devant Dieu, c'est qu'elle fut aimée de mon père, et qu'elle le mérita apparemment, puisque son deuil, à elle, ne finit qu'avec sa vie. » Haussant encore le ton, elle s'écrie sur le mode déclamatoire: « Le grand révolutionnaire Jésus nous a dit un jour une parole sublime: c'est qu'il y avait plus de joie au ciel pour la recouvrance d'un pécheur que pour la persévérance de cent justes ».

*
* *

Cette première série d'études, de documents inédits, de pièces rares ou peu connues sur Marengo, sera bientôt suivie de la seconde. Les communications curieuses et intéressantes

ne manquent pas, car beaucoup d'historiens et d'érudits ont répondu à mon appel. Qu'il me soit permis de leur envoyer, d'ici, l'expression de ma profonde et sincère gratitude (1).

*Frascati (Prov. de Rome), avril 1903.*

A. Lumbroso.

---

(1) Les planches jointes à ce premier volume sont destinées à l'illustration de tout l'ouvrage. Il sera dit à la fin de celui-ci la place à laquelle chaque planche devra être placée par le relieur. [A. L.].

# UN ÉPISODE DE LA CAMPAGNE DE 1800

DOCUMENTS COMMUNIQUÉS PAR LE CAPITAINE

EUG. DE ROSSI

DE LA SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR ITALIEN

Pendant que Napoléon Bonaparte préparait sa glorieuse campagne de 1800, dont M. le capitaine Cugnac vient de nous donner une histoire aussi nouvelle que documentée, le général Mélas continuait sa lutte contre Masséna en Ligurie. Le général en chef autrichien avait l'intention de faire, en même temps qu'il prenait l'offensive, une diversion contre l'aile gauche de l'Armée d'Italie, qui s'étendait dans le Dauphiné et en Savoie. Le théâtre de cette opération secondaire devait être la vallée de la Dora Riparia, où les Français occupaient encore les places de Fénestrelle, d'Exilles et du Mont Cenis.

La surprise de cette dernière place-forte, projetée et dirigée par un officier piémontais, le marquis Télémaque Costa de Beauregard, a été décrite par M. Costa lui-même dans le document que nous reproduisons plus loin d'après le texte original, découvert par M. le Capitaine Eug. De Rossi aux Archives du Corps d'Etat-Major Italien (1).

Télémaque Costa était le frère d'Henry Costa de Beauregard, auteur des *Lettres et Mémoires* d'après lesquels l'actuel Marquis Costa de Beauregard, membre de l'Académie Française, historien de Charles Albert, érudit et consciencieux travailleur, a publié son beau volume intitulé : *Un homme d'autrefois* (2).

La réussite de la brillante opération dirigée et décrite par M. Costa eut un grand retentissement dans toute la Savoie et dans les pays environnants. De tous côtés des troupes françaises vinrent au secours en se dirigeant sur la Moriana. Il y eut même des renforts qui partirent (3) de Mâcon et de Châlons-sur-Saône pour secourir la garnison de Lyon.

---

(1) *Ministère de la Guerre, Rome, première Categorie, Cart. 2 b., N. 70.* — Une copie de ce manuscrit se trouve à la *Bibliothèque du Roi, Turin, " Mss. di St. Patria ", fascicule 85, N. 17;* quelques passages en ont été reproduits par M. Zavattari dans son travail sur *La guerra di Montagna* publié en 1884 par la *Rivista Militare* (Rome, in-8°).

(2) Paris, Librairie Plon, 1 vol. in-16.

(3) Par ordre du général Chabran.

Le Ministre de la guerre prit lui-même en France la direction des mouvements de concentration vers la frontière, ce qui ne compliqua pas peu l'organisation de l'Armée de Réserve à laquelle on était en train de donner alors tous les soins.

Le Premier Consul eut seul une idée exacte du péril. Il désapprouva tous ces ordres intempestifs de mouvements et écrivit à Berthier (1):

« Tenez réunie votre armée et n'écoutez pas les commandants de Lyon et des autres villes, qui vous demandent des troupes ».

Pour calmer l'agitation du pays, qui était réellement alarmé, Napoléon Bonaparte publia le premier floréal (21 avril 1800) sa célèbre Proclamation aux Jeunes Français, qu'on lit dans la *Correspondance* éditée sous la direction du Prince Napoléon Jérôme (2). Voici cette page admirable :

« Paris, 1er floréal an VIII (21 avril 1800).

« Un corps de 4,000 hommes, composé de la 30e demi-brigade, du 19e de dragons, du 3e de cavalerie, est parti de Paris ce matin pour Dijon.

« Le général Berthier, commandant en chef l'armée de réserve, a eu à Bâle une conférence avec le général en chef Moreau. Dans cette décade, les opérations militaires doivent recommencer sur le Rhin.

« Le général Turreau est parti de Briançon, s'est porté sur Exilles, de là sur Suse, et, se trouvant par là sur les derrières du détachement que l'ennemi avait poussé sur le Mont Cenis, il l'a obligé non-seulement à rétrograder plus rapidement qu'il ne s'était avancé, mais a encore fait prisonnier plus de la moitié de son détachement.

« Le général en chef Masséna, spécialement autorisé par le Gouvernement, a concentré toutes ses forces sur la Rivière de Gênes. La 104e demi-brigade, qui était dans la 7e division, s'est rendue à Gênes. Le système de guerre qu'a adopté le Gouvernement est de tenir toutes les troupes en masses sur quelques points favorables à la fois à la défensive et à l'offensive. Les départements frontières ne doivent donc pas s'inquiéter si plusieurs points, qui ont pendant toute la guerre été garnis de troupes, ne le sont plus aujourd'hui. Qu'ils regardent à droite et à gauche, et ils verront de nombreuses armées, d'autant plus formidables qu'elles sont plus concentrées, non-seulement menacer l'ennemi qui vou-

(1) N. 4724 de la *Correspondance de Napoléon*. Berthier était commandant en chef l'Armée de Réserve, à Dijon. Bonaparte lui écrivait le 2 floréal an VIII (22 avril 1800) de Paris. Voir le tome VI de la *Correspondance*, pag. 225.

(2) N. 4722, *ibidem*.

drait faire quelque pointe sur le territoire français, mais encore se mettre en mouvement pour réparer, par des victoires éclatantes, l'affront que nos armes ont essuyé dans la dernière campagne.

« Que ces départements jettent un coup d'œil en arrière, et ils verront l'armée de réserve, forte de 50,000 hommes, qui se renforce tous les jours, prête à se porter à droite et à gauche, selon les chances de la guerre et les plans d'un gouvernement dont personne ne révoque en doute les talents militaires.

« L'histoire remarquera que, si le Directoire exécutif a fait la faute essentielle, il y a deux ans, de ne pas consolider par la paix de Rastadt celle de Campo-Formio, où les limites du Rhin et de l'Italie se trouvaient irrévocablement en notre pouvoir, le cabinet de Vienne a fait cette année la faute, plus grande encore, de se laisser enivrer par les succès qu'ont obtenus en Italie, la campagne dernière, les armées impériales, et de se refuser à une paix qui nécessairement eût considérablement amélioré en sa faveur les conditions du traité de Campo-Formio.

« Il est bien probable que la roue de la fortune va encore entièrement changer dans cette campagne. Les magistrats qui dirigent aujourd'hui la politique du Gouvernement français sauront profiter du moment favorable et la fixer.

« Jeunes Français, si vous êtes jaloux de participer à tant de gloire, de contribuer à des succès qui doivent à la fois confondre les malveillants intérieurs et la politique machiavélique du cabinet de Saint-James; si vous êtes jaloux d'être d'une armée destinée à finir la guerre de la révolution, en assurant l'indépendance, la liberté et la gloire de la grande nation : aux armes ! aux armes ! accourez à Dijon ».

Les projets do Bonaparte, c'est un Italien qui les devina. Voici un autre document inédit, découvert également par le capitaine de Rossi(1): c'est un passage d'une lettre du Marquis d'Oncieux au baron d'Altena.

*Addì 17 Aprile 1800.*

*Pont S. Martin.*

*I Francesi sono già a Nus, la colonna è di 3000 o 4000 uomini. Le loro vedute, da quanto si può giudicare, sono di prendere per la valle di Gressoney, per raggiungere val di Sesia e l'alto Novarese.*

*Siate ben persuaso, caro amico, che i Francesi* vanno a fare una potente diversione su Milano *e non discenderanno in Piemonte.*

---

(1) Archives do l'Etat, Turin, Liasse 33, Lettres et nouvelles différentes du Comte de Revel à la Duchesse de Chiablese.

M. d'Oncieux commandait une compagnie de troupes dans la vallée d'Aoste; il a tout de suite et admirablement pressenti le projet de Napoléon, tandis que l'Etat-Major autrichien mit tant de temps à le comprendre.

Ces documents sur la Campagne de 1800 constituent une véritable découverte; les historiens seront heureux d'en devoir la connaissance à notre érudit collaborateur.

ALBERT LUMBROSO.

# Précis
## de la Surprise du M. Cenis
## en Avril 1800
## et détails d' exécution relatifs (1)

*(Tiré des Archives de M. le Marquis de Pamparà, héritier du Comte de Roburent. 1814).*

Les Français en se retirans (sic) du Piémont vers la fin de Mai 1799 peu après l' ouverture de la campagne dont la bataille de Vérone fus (sic) le prélude pour eux sinistre, laissèrent une forte garnison à Fénestrelle, deux mille hommes sur le M. Cenis avec 14 pièces de canon, et établirent 4000 hommes à Briançon. Pour assurer leur communication entre Briançon et Fénestrelle ils occuparent (sic) la haute vallée de Pragelas et les Villages de Césanne, Fénils et Solomiac.

1) Pour l' intelligence des opérations, voir la grande carte topographique à l' échelle de 1 p. 50,000 de l' Etat-Major sarde.

La garnison de Fénestrelle tenait des postes avancés à Usseaux et au col des Fenêtres d'où elle inquiétait le flanc gauche des Austro-Russes dans la vallée de Suse, tandis que les troupes du Mont-Cenis menaçaient leur droite, et que celles de Briançon faisaient des excursions jusqu'à Chaumont, près de Suse.

Nous étions trop faibles en infanterie et nous avions trop de cavalerie, eu égard à la nature de la vallée de la Doire Susine en général si étroite et resserrée par de très hautes montagnes.

Aussi tous les jours, les Austro-Russes et quelques petits corps Piémontais, réorganisés à la hâte par le général Thaon de S. André qui avait la mission de réorganiser l'Armée et en était pressé par Souvarow, étaient attaqués, tantôt par la gauche, tantôt par la droite, d'autres fois de front et souvent des trois côtés ensemble ; ce qui nous obligeait à nous tenir resserrés, vu notre faiblesse en infanterie, que nous ne pouvions pas diviser pour occuper les bonnes positions en avant de nous, et sur nos flancs, de sorte que fréquemment les Français faisaient des attaques combinées de toutes leurs forces, et nous obligeaient de nous retirer en arrière de Suse, à Bussolino, à Saint-Antonin, et quelques fois même jusqu'à Avigliana et Rivoli.

Nous n'avions plus, pour nous couvrir, les

deux bonnes places de la Brunette et d' Exilles, démantelées par les Français après la paix de 1796, et nous étions obligés de céder le terrain contre des forces majeures, mais toujours après l'avoir disputé pied-à-pied, et souvent les Français ont payé cher leur opiniâtreté à nous harceler de trop près.

L'une de ces excursions de l'ennemi, nous avait poussés à Avigliana, d' où ils tentèrent de nous chasser.

Un détachement commandé par M. Biord, officier du Régiment de Pignerol qui avait été envoyé à la Sacra de S. Michel au dessus de S. Ambroise, descendit au signal convenu sur le village tandis que le reste de notre infanterie filait sur la gauche des Français qui s'étaient étendus et mis en bataille dans la plaine entre S. Ambroise et Avigliana, et nous arrivâmes à couvert des bois qui bordent la Doire, sur leurs flancs, dans le même temps que la cavalerie les chargeait de front ; ils furent mis en fuite ; il y en eut beaucoup de sabrés, et nous fîmes 280 prisonniers. On poursuivit les Français jusqu' à Suse qu' ils évacuèrent, et que nous occupâmes derechef.

Cela se passait en juin, mais en juillet, après les victoires des coalisés à la Trebbia et à Novi, la cavalerie Russe (les cosaques) furent rappelés et réunis aux autres corps russes, pour passer avec Souvarof en Suisse, l' es-

cadron de Dragons fut relevé par deux escadrons du 7e de Hussards Autrichiens commandés par le Major Mescho (1).

A la fin de Septembre l'on envoya à Suse, pour y prendre leurs quartiers d' hiver, deux bataillons de l'Archiduc Joseph, commandés par le colonel de Soudin et un bataillon de Croates; nos compagnies Piémontaises furent encore chargées du service pénible des avant-postes. Notre position n' était pas meilleure, mais notre force en infanterie était plus respectable.

Nous délogeames les Français du retranchement du col de la Fenêtre en passant par le col de Fatières qui domine le premier. Nos troupes occupèrent le poste, d' où elles furent chassées quelques jours après. Les Français ne l'ayant pas tenu, on y renvoya une garde de 60 hommes pour l'occuper de nouveau ; mais les Français en se retirant avaient placé sous le foyer de la cheminée du Baracon un baril de poudre avec une mêche qui heureusement ne prit pas feu le premier jour quoique on y fit cuire la soupe du détachement, et quoique l'on y tint bon feu tout le jour et toute la nuit.

---

(1) Ce nom est imprimé *Mesko* par le cap. de Cugnac. Ce major du 7e régiment de hussards commandait les avant-postes sous les ordres du chef d'état-major comte de Neipperg ; il devint plus tard feld-maréchal-lieutenant.

Heureusement les ennemis, le lendemain, vinrent attaquer le poste. Toute la troupe sortit pour border le retranchement et le Baracon sauta par l'explosion du baril de poudre caché sous le foyer ; il n'y eut qu'un vivandier et sa femme qui furent enterrés par le débris, un sergent grièvement blessé, et un officier qui guérit quelque temps après. Si les Français n'avaient pas attaqué dans ce moment, la plus grande partie du détachement aurait péri sous les débris du Baracon. Ce poste n'étant plus tenable faute de logement pour la troupe vû la saison avancée, nous fimes retrancher celui du Colletto de Meana, dans la gorge qui conduit de Suse au col des Fenêtres. Nous y construisîmes un blokhaus qui fut occupé par une garde de 60 hommes; cette garde était relevée tous les matins avant le jour, et la garde descendante ne quittait le Poste qu'après que les patrouilles n'avaient éclairé le chemin en avant, jusques près du col des Fenêtres. Ce poste très fort, et muni d'une garde doublée, au moment le plus critique, nous mettait à couvert sur notre gauche, était plus près des quartiers, et pouvait recevoir promptement les secours, en cas d'attaque.

Sur notre droite nous fîmes retrancher en pierres sèches les hauteurs de la Brunette, nous fimes faire en avant quelque coupûres au Pont de Venaus et sur la hauteur de Jaillon,

et nos avant-postes qui étaient à la Novalaise surveillaient la descente du Mont-Cenis. D'autres gardes étaient placées aux granges d'Arcangel; tous ces postes devaient en cas d'attaque se reployer lentement sur la Brunette, qui devait être occupée par un bataillon de l'Archiduc Joseph.

Le bataillon de Croates occupa Chaumont avec deux compagnies Piémontaises. On fit une redoute en avant de ce village au-dessus du chemin qui conduit à Exilles, là où il présente une forte descente. Quoique cette position fût bonne pour couvrir notre front, nous y fûmes attaqués peu de jours après. Nous y courûmes, M. le Major Mescho, M. Bazin et moi, avec deux pièces d' artillerie volante, et quatre compagnies de l'Archiduc Joseph, mais nous trouvâmes les Croates débandés, et la redoute occupée par les Français. Heureusement que les deux compagnies Piémontaises s' étaient retirées dans les bois qui dominent le chemin qui s'étend de Chaumont à cette redoute, d'où il fusillaient vivement l'ennemi; ce qui retarda sa marche, et nous donna le temps de rallier les Croates avec lesquels, et au moyen de quelques volées de canon, nous déterminâmes l'ennemi à la retraite sur Exilles, jusqu' où on ne jugea pas à propos de le poursuivre, attendu qu'il était au moins fort de 3000 hommes.

Les compagnies de l' Archiduc Joseph n'arrivèrent que quand tout fut rétabli. M. de Bazin nous fut très utile dans cette circonstance.

Messieurs les officiers de l'Etat-Major Autrichien, Neipperg et Reuck, (le premier est à présent lieutenant général), vinrent après cette affaire reconnaître notre position.

Ils convinrent qu'il était nécessaire, pour la rendre tenable, avec si peu de troupes, de fortifier le pas de Suse aux Barricades, en arrière du ravin de Jalasse, entre Gravière et Suse. Cette gorge étroite est dominée par différentes Buttes, et des rochers d'un abord difficile ; cependant, avec quelques Bataillons et une douzaine de pièces d'artillerie bien placées, on pourrait défendre ce passage sur la rive droite de la Doire, et détruire une armée qui tenterait d'entrer en Piémont par cette gorge qui fut, il est vrai, forcée par les Français le 6 mai 1629, mais sans doute elle n' était retranchée que par des Barricades, et n'était pas munie d'artillerie, et fut attaquée avec du canon que les Français purent tirer à l'aise du fort d' Exilles qui leur appartenait alors.

Je fus chargé de faire faire ces retranchements, et l'on me promit 12 pièces de canon pour les y placer.

Je fis mettre la main à l'œuvre aussitôt, et dans peu de jours les retranchements, proportionnés au peu de forces que nous avions à y

placer, furent construits; les batteries étaient prêtes à recevoir les canons; elles étaient disposées pour battre d'enfilade par le feu le plus rasant possible toutes les directions par lesquelles l'ennemi pouvait nous aborder, et elles étaient retranchées de manière à ne pas craindre une surprise.

Cependant les canons que l'on m'avait promis n'arrivaient point, et enfin l'on me dit que l'on ne pouvait m'envoyer que deux pièces de huit livres de balles, pour placer sur la butte élevée, dite de S. François, au-dessus de l'église de Gravières. J'observai que ces pièces placées dans un lieu si élevé, n'auraient qu'un tir plongeant dans tout le pas de Suse, ce qui les rendrait à peu près inutiles ; que l'on ne pourrait de là s'en servir avec avantage que pour défendre le passage du ravin de Jalasse, et que, avec si peu d'artillerie, notre ligne serait trop faible, et que nous ne pourrions la défendre. Tout fut inutile ; on me dit que l'on ne hasarderait dans cette position que ces deux pièces.

Je proposai aussitôt d'armer une de ces batteries aux dépens de l'ennemi, et de prendre pour cela les canons qu' il avait au M. Cenis, où j'avais appris par un espion qu'il ne restait que trois à quatre cents hommes, à cause de la rigueur de la saison, le reste de la troupe ayant pris ses quartiers à Lanslebourg.

Mon dessein fut communiqué à M. le Géné-

ral Keim (sic) commandant la Division, qui le goûta, et envoya aussitôt deux dispositions pour l'exécution, rédigées par les officiers de l'Etat Major Général, pour l'attaque du M. Cenis et au fin que M. de Mescho les examinât avec moi, et que nous lui en disions notre avis.

La première de ces dispositions portait, que puisque il n'y avait que 400 hommes sur le Mont-Cenis, il n'y avait rien d'aussi simple que d'attaquer de front la Grande Croix, par le plaine dite de S. Nicolas et le grand chemin, tandis que des troupes légères grimperaient les rochers à droite et à gauche de la Grande Croix pour s'emparer des pièces d'artillerie qui croisaient leurs feux en avant de la position, et en rendaient l'accès si difficile. Que de cette manière l'ennemi serait forcé et contraint de se sauver avec perte de ses pièces, puisqu' il n'avait pas de chevaux pour les emmener.

La seconde portait de marcher par la vallée de Bardonnèche, franchir le col de la Roue avec un corps suffisant et en remontant ensuite la Maurienne par Bramant et Thermignon, prendre à revers tous les postes français de Lanslebourg et du Mont-Cenis; de cette façon tous les hommes et le matériel, artillerie, munitions, et bagages, serait pris.

J'observai à l'égard de la première disposition d'attaque, que l'officier qui l'avait faite ne connaissait pas sans doute le Mont-Cenis et

la position de la Grande Croix que par quelque carte bien fautive qu'il aurait eue sous les yeux; que les rochers de droite et de gauche près des retranchements et batteries de la Grande Croix étaient inaccessibles même aux chamois, et qu'en attaquant de front en suivant la route et par la plaine de Saint Nicolas, on se trouvait toujours sous le feu de 12 ou 14 pièces de canon qui détruirait la plus grande partie de la troupe chargée de cette attaque, et rebuterait le reste sans espoir de succès, mais bien avec la certitude de perdre beaucoup de monde inutilement.

Quant à la seconde disposition, je représentai que la marche du corps qui devrait pénétrer en Maurienne par le col de la Roue, avait l'inconvénient de prêter le flanc aux troupes françaises occupant en forces Briançon. Qu'au moindre avis, une colonne pourrait être envoyée sur ses traces, la suivre en Maurienne, tandis que d'autre part l'alarme serait donnée au Mont-Cenis et à Lanslebourg, les troupes y seraient sur leur garde et le corps se trouverait enveloppé - sans qu'il pût obtenir de secours et sans pouvoir se retirer.

Je proposai alors de faire passer la colonne d'opération par la petite vallée de Ciavri (1) et de Clarée, le col du Clapier, le long

(1) Ce nom est écrit ailleurs *Charrie*. Il s'agit de la commune *Chiavrie* (2196 habitants, mandement de Condove, sous-préfecture de de Suse, province de Turin).

du Lac Noir, et le petit Mont-Cenis, et de la faire arriver par le grand Mont-Cenis et par les derrières de toutes les positions et des quartiers de l'ennemi sur cette montagne, sans qu'il pût s'en douter, tandis qu'une portion du même corps aurait continué sa marche vers Bramant et Aussois pour couper la retraite aux troupes qui, étant à Lanslebourg, seraient attaquées [tout] de suite après que celles qui se trouvent sur le Mont-Cenis auraient été surprises et enlevées.

Ce plan parut plus simple et d'un succès plus probable à M. le Général Keim. Il chargea le Major Mescho de me prier de rédiger les détails de l'ordre d'exécution en prescrivant que les troupes Piémontaises et les bataillons de Croates demeureraient comme réserve à la défense du pas de Suse, pour empêcher la garnison de Briançon de rien tenter sur la ville de Suse, pendant cette expédition.

Voici la disposition que j'ai proposée, qui fut agréée, au commencement d'Avril 1800 :

Exécuté. 1°. On fera faire 14 traînaux forts, pour porter des canons et leurs affûts et l'on fera courir le bruit qu'il sont destinés pour mon-

ter dans les batteries de Gravières, de Jalasse, et du fort Saint François le canon que l'on attend de Turin ; ces traînaux seront prêts pour le 6 au soir.

Exécuté.

2°. Quarante paysans de la paroisse de Jaillon (1) qui vont presque tous aux pâturages et faire le bois au petit Mont-Cenis pendant l'été seront commandés sous prétexte d' aider à conduire ces traînaux. Ils devront avoir tous une pioche ou une hâche destinées à couper la glace et la neige dure, pour faciliter la marche de la troupe à travers les sentiers si roides du vallon de Savine ou lac Noir ; ces paysans seront réunis le 6 au soir dans un local fer-

(1) *Giaglione* (1477 habitants, mandement de Suse).

mé, où l'on placera une garde pour qu'aucun ne s'échappe.

Exécuté. 3°. On fera mettre dans 20 peaux de boucs (outres) 100 pintes (sic) d'eau de vie, que l'on distribuera par 5 dans chacune, pour les faire porter par les paysans sus-désignés, et à fin de s'en servir au rafraîchissement de la troupe.

Exécuté. 4°. Le 6 matin, on fera redoubler toute la ligne des gardes des postes avancés de Novalaise et de l'Arcangel, en renouvelant de plus fort la consigne de ne laisser passer personne du côté de la Ferrière, pour empêcher que l'ennemi ne puisse avoir, par les espions, des nouvelles du mouvement qui se va opérer.

Exécuté. 5°. Le 6 au soir,

toutes les troupes piémontaises et les bataillons de Croates occuperont les nouveaux retranchements du pas de Suse et de Jalasse sous prétexte d'une attaque dont on est menacé.

Exécuté. 6°. Les 1200 hommes destinés à l'expédition seront rassemblés sur la place de Savoie le 6 au soir, à la tombée de la nuit, et après la retraite battue, il leur sera distribué le pain pour deux jours, ainsi que pour les officiers.

Exécuté. 7°. A neuf heures précises on fera distribuer les guides, soit les paysans chargés, les uns d'outils, les autres d'eau de vie, et l'on se mettra en marche, précédés d'une avant-garde de 100 hommes, commandée par un capitaine.

On suivra la route de Jaillon, de la vallée de Chavrie et de Savine. On marchera lentement et serrés pour que personne ne s'écarte de la colonne.

Exécuté.

8°. Arrivée au bas de la petite vallée de Chavrie, au pied des zig-zag qui montent au vallon de Savine, la troupe fera halte, jusqu'au jour. (Six heures de marche).

Exécuté.

Le Ch. Costa officier de l'État Major, s'est chargé de conduire l'avant-garde. Le chemin était si rapide, la neige si dure, que les guides n'ont pas été inutiles pour le rendre praticable. Il a attendu sur les hauteurs de Savine le reste de la troupe qui n'est arrivée que à trois heures de l'après-midi. Aussitôt que

9°. A cinq heures du matin du 7, l'avant-garde continuera sa route pour monter dans le vallon de Savine. Les guides (les paysans) se joindront à l'avant-garde, pour piquer la neige trop dure, dans les parties des rampes les plus roides, pour en rendre le parcours plus facile à la troupe.

Lorsque cette avant-garde aura atteint

la troupe a été toute arrivée sur l' hauteur, il est reparti avec l'avant-garde, et il a pris position dans la redoute des Espagnols, à cinq heures du soir.

le haut du vallon de Savine, elle fera halte, pour attendre l'arrivée de la colonne, et aussitôt qu'elle paraîtra, elle suivra le vallon, en tâchant de prendre de l' avance, longera le lac Noir, et elle ne s'arrêtera plus, qu'elle n'ait atteint la redoute dite des Espagnols, et occupée pendant la dernière guerre par les Français; cette redoute est à une demie heure du petit Mont-Cenis, et ferme l'entrée du vallon de Savine. L' officier commandant l' avant-garde s' établira dans cette redoute; il tiendra sa troupe rassemblée, sans permettre que personne ne s'écarte. Dans le même temps, la colonne qui aura pu se réunir, et prendre quelque repos au débouché du vallon de Savine,

suivra l'avant-garde, et ira occuper deux chalais, soit granges, qui se trouvent au-dessous et à un quart d'heure en deçà de la redoute ci-dessus désignée, où se trouve l'avant-garde. Là on fera halte, les soldats mangeront et se reposeront.

Le reste de la troupe est arrivé dans ces granges à 7 heures du soir.

10°. A onze heures du soir (du jour 7) la troupe se remettra en marche, et rejoindra l'avant-garde à la redoute Espagnole. Là on formera les deux colonnes qui doivent agir séparément l'une pour l'attaque des divers postes de l'ennemi au Mont-Cenis, et l'autre pour descendre, en suivant le vallon de S. Pierre, sur Bramant en Maurienne; on donnera à chaque colonne des guides, et une portion d'eau de vie.

A onze heures et $^1/_2$ toute la troupe a été réunie à la redoute des Espagnols.

*La 1^e colonne* (b) forte de 400 hommes, commandée par un Major se séparera aussitôt du reste de la troupe, et se dirigeant à gauche, descendra au dessous du petit Mont-Cenis, aux granges du Planey et de la Villette, où il n'y a actuellement aucun habitant. Il y reposera une heure, ensuite il marchera au village de Bramant, qu'il occupera ainsi que le mamelon élevé qui domine le village.

Il enverra aussitôt un capitaine et 150 hommes de l'autre côté de la rivière d'Arc, pour occuper le village d'Aussois, ainsi que les hauteurs qui dominent le chemin qui y aboutit en avant de Thermignon; ces deux officiers seront prévenus

(b) Quoique la disposition entière eût été approuvée par le Général, les officiers commandants ce détachement n'exécutèrent pas en entier cette partie. Et la colonne destinée pour Bramant, s'étant aussi dirigée sur le Mont-Cenis, la route demeura ouverte à l'ennemi, et deux Généraux, 30 officiers, un payeur, 20 gendarmes avec leurs chevaux, et environs 150 soldats, qui avaient été mis en fuite à Lanslebourg, purent passer outre, et continuer leur chemin vers Modane.

que leur destination est de couper la retraite à ce qui pourrait s'échapper de Français de Lanslebourg, lorsque le village sera attaqué de front, par le chemin venant du Mont-Cenis, dit de la Ramasse.

Cette 2e colonne, devenue la première pour le Major Mescho, est arrivée avant la pointe du jour à la Grande Croix. Elle a surpris le quartier dont il n'y a eu que la sentinelle tuée par trois coups de feu ; tout le reste se rendit, de même que la garde des batteries, et celle de la route à la plaine de S. Nicolas, qui se voyant prises à dos et coupées, mirent bas les armes. M. le Ch. de Basin était de cette colonne. On trouva dans les batteries 10 pièces

11°. *La 2e colonne* forte de 400 hommes franchira le petit Mont-Cenis, passera aux granges Chevalin d'en bas et suivant le rivage méridional du lac, elle se dirigera vers le hameau ou granges dites de la Grande Croix, qu'il investira au point du jour.

Le 8, il enverra un capitaine et 100 hommes pour s'emparer des batteries et de 30 hommes qui y sont de garde, et qui sont au-dessous et au levant de la Grande Croix.

Le commandant

de canon.

fera sommer l'ennemi de se rendre, ce qu' il ne manquera pas de faire, les maisons n'offrant aucune commodité pour se défendre.

Aussitôt qu'il aura ce poste, et pris possession des batteries, il enverra 100 hommes et un capitaine prendre au bout de la plaine de S. Nicolas, à l'entrée de la voûte (1), une garde de 6 hommes et un caporal qui y sont placés en avant-garde, et il enverra prévenir à la Ferrière (c) le commandant de notre détachement qui escorte les mulets et les traînaux, de s'avancer sans perte de temps, et de se porter au Mont-Cenis.

(c) On envoya aussitôt quérir à la Ferrière le détachement, et le convoi des mulets et des traînaux, qui arrivèrent à la Grande Croix en moins d'une heure.

12°. Pendant que cette petite colonne au-

(1) Galerie pour se garer des avalanches.

ra été détachée de celle principale, aux Granges Chevalines d'en bas, le reste de cette troupe marchera au Nord Ouest du Lac, pour se porter à la grange dite la Coupe d'or, sur le chemin qui de la Poste tend à la Ramasse. Là elle se subdivisera encore en deux parties de 200 hommes chacune.

13°. L'un de ces détachements marchera sur la maison de Poste, où elle se saisira d'une garde de 12 hommes, commandée par un sergent, et marchera sur le bâtiment dit l'Hospice du Mont-Cenis, où est le quartier du commandant, et de 100 hommes qu' il a près de lui. On le fera encore sommer de se rendre, et il n'est pas à croire qu'étant sur-

La 3ᵉ colonne commandée par le capitaine Neipperg, devenue la 2ᵉ, marcha à la Poste. L'avant-garde conduite par M. Costa, surprit la garde de 12 hommes et un sergent, qui furent faits prisonniers. On marcha de suite sur l'Hospice et on rencontra en route un sergent et un magasinier que le commandant en-

voyait à Lanslebourg pour demander du secours ayant entendu les trois coups de fusil tirés à la Grande Croix.

Le Ch. Costa les renvoya à l'Hospice avec un officier et un tambour, pour prévenir le commandant qu'il était tourné, et le sommer de se rendre, ce qu'il fit sans balancer. On fit 150 prisonniers et on prit deux pièces de canon.

(d) Aussitôt les prisonniers furent envoyés à la Grande Croix, réunis à ceux de la Poste, et envoyés sous bonne escorte à Suse. On fit rafraîchir la troupe, et la garde plapris et pris à dos, il tente de se défendre.

L'autre détachement de 200 hommes comme dessus, se portera aussitôt à la Ramasse, où il prendra position pour en surveiller le chemin venant de Lanslesburg, et y attendre les autres colonnes, après le bon succès de la marche vers l'Hospice.

Après que les postes de l'Hospice et de la Grande Croix auront été surpris, et leur garde faite prisonnière, on la dirigera sous l'escorte de 200 hommes, à Suse.

(d) Les 2$^{e}$ e 3$^{e}$ colonnes rejoindront le plus vite possible le détachement resté à la Ramasse, et ensemble [avec] cette troupe descendra vers Lanslebourg, pour attaquer

cée aux batteries. Les deux colonnes réunies, on marcha aussitôt à la Ramasse, où l'on rejoignit la 3ᵉ colonne, qui nous attendait.

(e) On descendit aussitôt sur Lanslebourg, et l'on rencontra au dessus de la Chapelle sous le bois, un détachement de 300 hommes qui allait relever ceux du Mont-Cenis. On les attaqua aussitôt; ils furent mis en déroute et nous entrâmes pêle-mêle avec eux à Lanslebourg. On fit encore 120 prisonniers, on prit deux pièces de canon, qu'ils n'eurent que le temps de tirer une seule fois chacun sur nous, mais qu'ils encloüèrent en se sauvant. Les généraux s'enfuirent sans avoir le temps de prendre des bas à leur jambes. On les trois à 400 hommes qui s'y trouvent, y compris deux généraux et beaucoup d'autres officiers (e).

On longera à cet effet la forêt qui couvre la pente de la montagne Thurra, en se mettant à couvert parmi les arbres qui bordent en général la route à gauche. On attaquera avec 300 hommes, et avec impétuosité, la garde avancée dans la chapelle, à la tête du pont sur l'Arc, à l'entrée du village, pendant que le reste de la troupe, filant sur sa gauche, se formera en bataille pour soutenir l'attaque, et passer le pont; aussitôt que la chose sera possible, on enverra quelques tirailleurs le long de la rivière, et en face des

prit la femme et les équipages du général Davin, qu'on lui renvoya dans la journée. On poursuivit les fuyards jusqu'à Bramant. Si notre première colonne s'y était trouvée comme portait la disposition, il ne se serait pas échappé un seul homme.

Le Commandant l'escorte des mulets et des ouvriers fut rendu à la Grande Croix à 6 heures du matin (8 Avril).

Il fit de suite démonter les pièces, elle furent placées sur les traînaux. On chargea

maisons qui y aboutissent, pour empêcher par leur feu que les troupes qui sortiront en confusion de leurs quartiers puissent se former. Si les Français se disposeront à une longue résistance ils donneront mieux le temps à la colonne de Bramant de les tourner, mais il est plus probable qu'ils s'enfuiront, et alors on les poursuivra vivement jusqu'à Bramant où il seront arrêtés par la première colonne précitée et forcés de se rendre.

14°. En partant de Suse on y commandera un Major et 200 hommes, qui recevront l'ordre de rassembler, dans la journée du 7, 30 mulets à bât, que M. Mestrallet pourra fournir; il commandera 40 paysans, tous les

les affûts sur des mulets. Les autres furent chargés de munitions et toute l'artillerie prise à la Grande Croix et à l'Hôpital fut rendue sur la place de Savoie à Suse, à 3 heures après midi. Les deux pièces et les munitions prises à Lanslebourg ne purent arriver à Suse que le soir. On fit évacuer dans la journée du 9 le reste des munitions de guerre et de bouche, et on laissa pour couvrir cette opération 400 hommes à Lanslebourg et au Mont-Cenis, avec ordre de se retirer à Suse aussitôt que cette évacuation serait finie, ce qui fut fait le soir du 9. Le reste des troupes, et les 4 officiers Majors, furent rendus à Suse le 9 au soir. On craignait que les troupes françaises

maréchaux et serruriers de la ville ; il réunira tous les ouvriers sur les 8 heures du soir; le 7 il fera charger les traînaux sur les mulets, et partira avec tout cela à 11 heures du soir de Suse, pour arriver à 4 heures du matin à la Ferrière, où il attendra de nouveaux ordres.

Dès qu'il aura reçu celui de se rendre sur le Mont-Cenis, il se hâtera d'y arriver, et aussitôt qu'il y sera, il fera démonter par les maréchaux et les serruriers tous les canons; les fera placer sur les traînaux et les fera conduire à Suse par les paysans et par les habitans de la Grande Croix. Il fera charger les affûts par parties sur les mulets qui seront aussi employés à

qui occupaient la haute vallée d'Ouls, le Mont Genèvre et Briançon, instruites de notre expédition, ne vinssent en forces attaquer le pas de Suse, le forcer, se rendre maîtres de la ville, et nous couper la retraite, c'est pourquoi le Mont-Cenis fut entièrement évacué le 9.

Le succès de cette expédition fit plaisir au général Keim qui voulut bien, dans le rapport qu'il en fit au Roi, dire quelque chose d'avantageux du Ch. Costa, du Ch. Bazin de Chavey. S. M. voulut bien accorder à l'un et à l'autre la croix de S. Maurice, qu'on avait déjà donnée au Ch. Costa, après l'affaire de la Côche (1).

Mais il ne put obtenir aucun avancement, et au lieu de lui laisser les pièces de canon et les obusiers pris au Mont-Cenis pour armer les batteries du retranchement du pas de Suse, on les fit conduire à Turin pour en emporter les munitions de guerre qui auraient été prises dans les Magasins des Français.

(1) « Sorpresa della Guardia di quel colle, limitrofo al Monginevra, compiuta dai Piemontesi il 30 Luglio 1795 ». Voir pour plus de détails dans la « Rivista Militare Italiana, 1889 » l'étude sur « La guerra in Valle di Dora Riparia » par le capitaine E. de Rossi.

faire ostentation. On les retira à l'Arsenal, où elles étaient encore après la bataille de Marengo, et où les Français les ont reprises avec celles du Roi ; tandis que si on les avait laissées placer aux retranchements de Gravière, l'on aurait pu s'en servir, lorsque nous y fûmes attaqués, quelque temps après, à la fin d'Août, par une division de l'armée des Alpes ; nous aurions abimé la division du général Thureau, à laquelle, ce non obstant [sic], nous tuâmes ou mîmes hors de combat 800 hommes, et quoique foudroyés par sa nombreuse artillerie, nous tînmes dans les retranchements depuis 5 heures du matin, jusqu'à 6 heures du soir ; et ce ne fut que faute de munitions dont on nous laissa manquer à la fin, que nous nous vîmes forcés d'abandonner ces retranchements après un combat de plus de 12 heures.

Ce fut en cette circonstance que Henry de Faverges fut blessé au village de Gravière près la redoute de S. François.

(Note). Dans un journal militaire imprimé en allemand à Vienne, année 1809-1810, on lit une relation de la surprise du Mont-Cenis, faite et signée par le Gén. Neipperg, dans laquelle il s'étend avec détails sur la part que

Télémaque Costa à prise au plan et à l'exécution de cette affaire (1).

*Turin, 1814.*

---

(1) C'est la « Relation de l'attaque et de la prise du Mont-Cenis, le 8 Avril 1800 » par le feld-maréchal-lieutenant comte DE NEIPPERG, parue dans l'*Oesterreichische Militärische Zeitschrift*, t. II, 1812, p. 698-710. Cfr. *La Campagne de l'Armée de Réserve en 1800* par le capitaine DE CUGNAC, 1ère partie, Paris, Chapelot, 1900, in-8, p. 130-135. Les lecteurs trouveront ci-après cette *Relation* de Neipperg.

# LA SURPRISE DU MONT-CENIS

## D'APRÈS LES DOCUMENTS

RECUEILLIS

## PAR LE CAPITAINE DE CUGNAC.

RAPPORTS DU GÉNÉRAL VALETTE

DU COMTE DE NEIPPERG

ET DES GÉNÉRAUX VICTOR ET ALEX. BERTHIER

(AVRIL 1800)

Pour bien comprendre le document que nous venons de publier, il faut le placer à côté de ceux que le capitaine de Cugnac nous fit naguère connaître sur le même épisode.

Rappelons qu'au commencement du mois de mars 1800, la situation intérieure du pays s'était améliorée par la pacification de la Vendée, qui rendait, en outre, des troupes disponibles pour les opérations militaires.

Quant à la situation extérieure, elle s'était précisée.

La Russie et la Sicile n'avaient plus de troupes en ligne.

La Turquie ne pouvait agir qu'en Égypte.

L'Espagne était alliée à la France ; le Portugal était inféodé à la coalition ; mais l'action militaire continentale de l'un et de l'autre de ces pays devait être considérée comme nulle.

La République helvétique et la Batavie étaient occupées par les troupes françaises. Les autres nations de l'Europe étaient neutres.

L'Angleterre et l'Autriche, entraînant les petits États de l'Empire, restaient donc effectivement les deux seuls adversaires de la France (1).

L'Angleterre donnait son or pour entretenir la guerre et payer les contingents auxiliaires de l'électeur de Bavière, du duc de Wurtemberg et de l'électeur de Mayence : elle apportait, en outre, un appui matériel par sa flotte, maîtresse de la Méditerranée.

L'Autriche avait deux armées : l'une en Souabe, sous le général de Kray ; l'autre en Italie, sous le feld-maréchal de Mélas (2). La pre-

(1) Comte Boulay de la Meurthe. — *Correspondance de Talleyrand avec le Premier Consul pendant la campagne de 1800.*

(2) L'*Œstreichische militärische Zeitschrift*, organe officieux du grand état-major autrichien, tome 25 (1822), p. 21, porte à 97,063 hommes l'armée de Mélas en automne 1799, après la prise de Coni, en comptant toutes les garnisons. D'après cette même publication (tome 26, p. 105), l'effectif de cette armée était, au milieu de mai 1800, de 100,491 hommes dont 13,741 cavaliers.

L'effectif officiel de l'armée de Kray, n'a pas été trouvé, et les chiffres donnés par les divers auteurs sont trop différents pour qu'on puisse y ajouter foi. Il est probable qu'elle était au moins aussi forte que l'armée de Mélas.

mière était maîtresse de la rive droite du Rhin ; la seconde, de toute l'Italie, sauf la rivière de Gênes.

En face des troupes autrichiennes, contre lesquelles la lutte allait s'engager, la France avait aussi deux armées : l'armée d'Italie, forte de 31,000 hommes (1), sous le commandement de Masséna, et l'armée du Rhin, qui allait atteindre 120,000 hommes (2), sous les ordres de Moreau.

Il était essentiel de créer une autre masse, qui permettrait de produire un effet décisif sur un point de l'immense théâtre d'opérations, s'étendant de la vallée du Mein au littoral de la Méditerranée. Le 8 mars 1800 un arrêté de Bonaparte fixa les bases de la formation de l'Armée de Réserve (Armée de Dijon).

Les mouvements de l'armée de réserve de Dijon étaient subordonnés aux opérations de l'armée du Rhin ; ils ne dépendaient pas moins de la situation de l'armée d'Italie, contre laquelle les Autrichiens prononçaient une vigoureuse offensive dans les premiers jours d'avril.

Les opérations de Mélas contre Masséna dans la rivière de Gênes n'étaient connues en France qu'à la fin du mois ; mais on apprenait bientôt, à Dijon et à Paris, l'attaque dirigée par les Autrichiens sur le Mont-Cenis, attaque dont Télémaque Costa vient de nous faire le récit. Voici les documents recueillis par l'éminent historien de la Campagne de l'Armée de Réserve.

A. L.

---

(1) D'après la situation du 11 mars, l'armée d'Italie comprenait 33,156 combattants, dont 7,885 sous Turreau formaient l'aile gauche, c'est-à-dire les troupes gardant la frontière française dans les hautes vallées de la Durance et de l'Isère.

Il restait donc 31,271 hommes dans la rivière de Gênes, sous les ordres directs de Masséna.

(2) Elle avait 109,000 hommes le 29 janvier, 118,000 le 21 mars ; son effectif exact le 25 avril, jour du passage du Rhin, était de 120,719 combattants, dont 100,078 d'infanterie, 15,185 de cavalerie, et 5,456 d'artillerie.

La situation de l'aile gauche de l'armée d'Italie était la suivante, le 20 ventôse an 8 (11 mars 1800) (1) :

Turreau, général commandant.

Le Cat, chef de l'état-major général, adjudant général.

Bardenet, général de brigade, commandant l'artillerie.

Viriville, commissaire ordonnateur.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 9. *division* (3,553 hommes). Quartier général : St-Jean-de-Maurienne (2). | Général divisionnaire . . . | | |
| | Généraux de brigade . . . | Valette. Brenier. Davin. | |
| | Adjudants généraux . . . | Flavigny. Blamont. | |
| | 104 de ligne . . . . . | | 2,300 hommes. |
| | 21 — . . . . . | | 200 — |
| | 12 — . . . . . | | 540 — |
| | 15 légère . . . . . | | 350 — |
| | Sapeurs . . . . . | | 19 — |
| | Artillerie légère . . . . | | 144 — |

(1) Extrait du « Tableau de la nouvelle organisation de l'armée d'Italie aux ordres du général en chef Masséna », en date du 20 ventôse an 8.

(2) D'après les situations des 1 et 15 février.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 8e *division* (4,332 hommes). Quartier général : Embrun (1). | Général divisionnaire . . . | | |
| | Généraux de brigade . . . | | KISTER. LIEBAULT. RAOUL. |
| | Adjudant général . . . . | | PAULET. |
| | 26 de ligne . . . . . | 1,200 | hommes. |
| | 80 — . . . . . | 612 | — |
| | 88 — . . . . . | 548 | — |
| | 107 — . . . . . | 400 | — |
| | 28 légère . . . . . | 1,150 | — |
| | Sapeurs . . . . . | 167 | — |
| | Artillerie à pied. . . . . | 212. | — |
| | — légère . . . . | 43 | — |

Dès le 4 avril, le préfet du Mont-Blanc (2) réclamait des renforts :

« .... J'apprends aujourd' hui que les postes « du petit Mont-Cenis, de Bessan et du col de « la Roue ne sont pas gardés : l'ennemi peut « tourner nos postes par ces passages et faire « prisonnier tout ce qui s'y trouve....

« ... Il importe non seulement de remplacer « la 104e demi-brigade, mais encore de porter le « nombre des troupes qui doivent défendre les « vallées de Maurienne et Tarentaise à 4,000 « hommes (3).... »

Le 7 avril, il exposait de nouveau ses craintes de voir l'ennemi « porter, par des incursions, la mort et la désolation dans un département (4). »

---

(1) D'après les situations des 1 et 15 février.

(2) Le département du Mont-Blanc, chef-lieu Chambéry, correspondait à peu près au département actuel de la Savoie, mais comprenait Annecy.

Le département du Léman englobait le territoire actuel de la Haute-Savoie avec Annecy en moins, Genève et Gex en plus ; son chef-lieu était Genève.

(3) Cette lettre arrive au Ministre de la guerre le 9 avril.

(4) Cette lettre arrive au Ministre le 12 avril.

Le lendemain, les événements lui donnaient raison.

**Rapport des mouvements opérés dans le courant du mois de germinal par les 8e et 9e divisions formant l'aile gauche de l'armée d'Italie sous les ordres du général Turreau.**

Embrun, le 1er floréal an 8 (21 avril 1800).

*9e division (1682 hommes).*

Le 11 germinal (1) le général de brigade Valette arriva à Saint-Jean-de-Maurienne, pour prendre le commandement de la 9e division, que commandait le général Kister. La 104e demi-brigade de ligne, qui formait la force majeure en Maurienne, avait reçu ordre de partir pour Gênes ; elle passa le Galibier le 11 germinal, excepté deux compagnies détachées à Sallanches, qui n'étaient pas encore rejointes, lesquelles ont passé le 13, sans avoir perdu du monde ; la première colonne y a laissé 7 hommes et 1 officier, qui ont péri dans les neiges, d'après les rapports particuliers.

Cette demi-brigade, forte de 2,500 hommes, a été remplacée par le bataillon de guerre de la 15e légère, fort de 145 hommes, officiers compris.

Le 14 germinal, le général Valette reçut

(1) 1er avril.

l'ordre de faire partir pour Embrun une compagnie de sapeurs, seule troupe qui restait, avec la 15e légère, pour la garde du Mont-Cenis et des vallées, avec 60 canonniers sans armes.

Le 16 au matin, le général Valette reçut l'ordre impératif de faire partir la 15e légère sans aucun retard, la faisant passer par le Galibier, pour se rendre à Briançon; le général partit de suite pour se rendre à Lanslebourg, afin d'activer ce mouvement, lever les difficultés qui pourraient s'y présenter et prendre les mesures nécessaires pour mettre la garde nationale en activité, afin qu'elle fît le service jusqu'à l'arrivée des nouvelles troupes; il fit partir un officier en poste pour faire arriver de la Tarentaise, à marche forcée, la 21e demi-brigade de ligne et 150 hommes de la 12e.

Le 18 (1), jour fixé pour le départ de la 15e, le Mont-Cenis fut attaqué. L'ennemi arriva sur deux colonnes; sa force était de 15 à 1600 hommes. La plus forte colonne passa par le petit Mont-Cenis, tourna le lac et tomba avec impétuosité sur les derrières des postes. La deuxième colonne monta par la Novalèse. A quatre heures du matin, le Mont-Cenis fut emporté. Un détachement de 20 hommes de la 15e légère, commandé par un officier, qui avait escorté... (2) 564 prisonniers autrichiens

(1) 8 avril.
(2) Un mot illisible.

qui avaient été rendus la veille, avait reçu ordre d'aller prendre poste au Mont-Cenis et était presque monté, lorsqu' il se trouva enveloppé par la colonne qui descendait sur Lanslebourg. Cette colonne fondit ensuite sur ledit village et y arriva presque aussitôt que quelques traînards de la 15e légère qui lui étaient échappés, seul avertissement que nous eûmes de l'ennemi. Le peu d' hommes qui restaient à Lanslebourg n'eurent pas même le temps de se réunir et furent forçés de se retirer. L'ennemi nous poursuivait jusqu'à Termignon. Le soir, ne connaissant ni la force ni les intentions de l'ennemi, le général Davin prit position en avant du village de Saint-André; il ne restait plus qu'une soixantaine de combattants.

Le 19, on poussa une reconnaissance sur Lanslebourg ; on ne put y entrer, étant occupé par des forces supérieures. Le 20, il arriva la 21e demi-brigade de ligne, forte de 140 hommes. Le 21, on reprit Lanslebourg. Le 23, arriva à Saint-Michel un détachement de la 12e de ligne, venant également de la Tarentaise ; le 23, on monta vers le Mont-Cenis, on plaça un poste près la Ramasse.

Ledit jour, on reçut un détachement d'artillerie légère, une compagnie de sapeurs, avec un dépôt de la 25e légère, formant en tout 150 hommes, qui furent dirigés sur Lanslebourg :

la 25e légère, composée d'hommes dont une partie attendait sa retraite, restèrent à Modane, pour fournir au poste du Charmet avec 15 préposés aux douanes.

Le 23, le Petit-Bernard fut attaqué à huit heures du soir. L'ennemi fut repoussé (1).

Le 25, arriva de Lyon à Saint-Michel un détachement de la 15e légère, fort de 180 hommes, qui fut de suite dirigé sur Lanslebourg.

Le 26, on s'empara du Mont-Cenis ; l'ennemi se présenta au poste de la Grande-Croix et fut repoussé et poursuivi jusqu'à la plaine de Saint-Nicolas ; l'ennemi eut 3 hommes blessés et l'officier commandant le détachement l'a été mortellement. Le général Valette s'était transporté à Lanslebourg ce jour-là et en repartit pour transporter son quartier général à Modane.

Les avant-postes de l'ennemi sont, dans ce moment, en avant de Venaus, village situé à une lieue au-dessus de Suze, où leurs principales forces sont concentrées. D'après plusieurs rapports, elles peuvent être d'environ 3,500 hommes. Leurs avant-postes, du côté de la vallée d'Oulx, sont à Gravère, où ils ont plusieurs pièces de canon.

---

(1) Le même fait est signalé dans une lettre du 22 avril de Dupont au Ministre. — On n'a trouvé aucun détail sur cette affaire.

*8e division (4,694 hommes).*

Le 20 germinal, les troupes composant l'avant-garde, au nombre de 1200 hommes, se sont rassemblées à Fénil et en sont parties à huit heures du soir, pour aller attaquer l'ennemi, qui avait des postes en avant d'Exilles. Arrivées à Oulx, elles se sont partagées en deux colonnes ; la première, forte de 400 hommes, en est partie deux heures avant la seconde pour gagner les hauteurs jusqu'à Ramasse et, de là, tomber sur Exilles pour s'en emparer.

La deuxième, forte de 800 hommes, a continué sa route deux heures après le départ de la première et est arrivée aux avant-postes de l'ennemi à cinq heures du matin. Il a été attaqué, et, après s'être battu pendant environ deux heures, les troupes se sont emparées d' Exilles ; l'ennemi a perdu, dans cette affaire, environ 45 hommes tués ou blessés et 30 prisonniers ; il n'y a eu, de notre côté, que 3 blessés.

Le soir, sur les cinq heures, l'ennemi, fort d'environ 2,400 hommes, est venu attaquer nos troupes dans les positions qu'elles avaient prises à Exilles et les a contraintes de les abandonner pour un instant ; mais il a été de nouveau attaqué et obligé, après trois heures de combat, de se retirer ; il a perdu, dans cette seconde affaire, 50 à 60 tués ou blessés et 90

prisonniers ; nous n'avons eu que 7 blessés et 2 prisonniers pris en poursuivant l'ennemi.

Le 22, nous nous sommes retirés d'Exilles, n'ayant point assez de force pour soutenir ce poste, et avons pris position à Oulx, où nous avons *(sic)* resté jusqu'au 24 et, de là, sur les anciennes positions, à Fénil.

Dans le nombre de nos blessés, se trouve l'adjudant général Blamont, qui commandait l'avant-garde, et s'est comporté avec la plus grande bravoure et a été blessé à la tête de la colonne, au pont d'Exilles, lorsque l'ennemi lui en disputait le passage.

Le citoyen Pracfke, chef de bataillon de la 28e demi-brigade légère, a été également blessé au même passage, et s'est, de même, parfaitement distingué. Le citoyen Capue, capitaine au même corps, a montré le plus grand courage.

La 28e légère, qui commandait cette avant-garde, s'est battue avec la plus grande intrépidité, et on ne saurait lui donner trop d'éloges de la conduite qu'elle a tenue dans cette affaire.

Le 26, l'ennemi a attaqué à dix heures du matin, avec 2 pièces de canon, les avant-postes de Fenestrelles, placés entre le Villaret et Mentoulles; les tirailleurs républicains ont repoussé ceux de l'ennemi et, par ce moyen, les

2 pièces se sont repliées sur Villaret; la force de l'ennemi était de 400 hommes.

Le soir, entre cinq et six heures, l'ennemi, renforcé de 600 hommes du régiment de Rohan et de 60 hussards, a fait une seconde attaque, encore avec ses 2 pièces de canon. Nos postes, obligés de céder à la force supérieure, se sont repliés sur la place; encouragés par le feu des forts, 150 républicains, au plus, de la 26e de bataille, ont repoussé l'ennemi jusqu'à Villaret. Nous n'avons eu, dans cette affaire, que 3 hommes blessés ; l'ennemi a perdu 12 morts, plus de 60 blessés et 4 prisonniers.

Le 27, les avant-postes ont détaché des patrouilles qui se sont fusillées respectivement et l'ennemi est toujours retourné à ses anciennes positions.

**Valette (1), général de brigade, au Ministre de la guerre.**

Modane, le 10 floréal an 8 (30 avril 1800).

Citoyen Ministre,

Je reçois aujourd'hui, 9 floréal, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à

(1) Valette (Antoine-Joseph-Marie), né le 26 janvier 1748, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais le 19 août 1766, lieutenant le 1 août 1770, sous-aide-major le 19 juin 1771, capitaine en 2d le 17 mai 1783, capitaine commandant le 8 juin 1789, adjudant général chef de bri-

la date du 27 germinal dernier ; je m'empresse de vous faire le rapport que vous me demandez, en le faisant remonter à l'époque de mon arrivée au quartier général de la 9e division de l'armée.

Le 11 germinal, j'arrivai à Saint-Jean-de-Maurienne pour prendre le commandement de la 9e division active. La 104e demi-brigade de ligne, qui occupait la Maurienne, forte d'environ 2,500 hommes, avait reçu l'ordre d'en partir sans le moindre retard, pour se rendre à marche forcée à l'aile droite de l'armée, en passant par le Galibier, Briançon, etc. Ce mouvement s'opéra le 11 et le 13, malgré les difficultés du passage, qui étaient telles, qu'il y périt 2 officiers et 11 soldats.

Il n'est pas inutile d'observer ici que le général Kister, que je remplaçais, avait conçu les plus vives inquiétudes au départ de la 104e demi-brigade, et qu'il avait témoigné, en présence de quelques personnes, son impatience de me voir arriver, en disant : « Si le Mont-Cenis doit être pris, je ne veux pas que ce soit pendant que je commande la division. »

Il ne restait plus, pour garder le Mont-Cenis et les différents cols aboutissant du Pié-

---

gade en 1793, général de brigade le 23 septembre 1793, confirmé dans ce grade le 6 novembre 1794.

Il commanda des divisions territoriales sous l'empire, fut retraité le 21 décembre 1814 et mourut le 21 juillet 1823.

mont dans la Maurienne, que 223 hommes de la 15e demi-brigade d'infanterie légère ; 152 étaient placés sur le Mont-Cenis avec 53 canonniers sans armes (1).

Effrayé de ce dénuement, j'en écrivis de suite au général Turreau, en lui observant que l'ennemi n'attaquerait probablement pas le Mont-Cenis de front ; mais que, surmontant les difficultés de la saison, il pouvait le tourner, enlever les hommes, piller les magasins, détruire les ouvrages, emmener notre artillerie et se retirer de suite ; car je prévoyais bien qu'il ne s'y établirait pas. Malheureusement, mes prévisions se sont verifiées, et, avec elles, celles du général Kister, et de tous ceux qui connaissaient notre dénuement et qui savaient combien l'ennemi était exactement servi par ses espions.

J'ordonnai sur-le-champ à la 21e demi-brigade, placée en Tarentaise, forte de 123 hommes, de se rendre, en doublant les marches, à Saint-Jean-de-Maurienne ; elle ne put y arriver que le 18.

J'avais reçu le 16, à neuf heures du matin, un ordre du chef de l'état-major de l'aile gauche, pour faire partir, sans le moindre dé-

(1) Ces chiffres diffèrent peu de l'effectif indiqué par le chef de bataillon Caffe, commandant au Mont-Cenis, dans une lettre du 2 avril, publiée par M. Auriol (*La défense du Var et le passage des Alpes* — Paris, Plon, 1890).

lai, la 15ᵉ demi-brigade ; j'en joins ici la copie certifiée conforme. Ce départ devenait pour moi un nouveau sujet d'inquiétudes; mais présumant que ce mouvement tenait à quelques opérations du général Turreau, que j' imaginais vouloir fixer sur lui l'attention de l'ennemi, et mettant tout mon devoir à obéir, je donnai au général Brenier, commandant en Tarentaise, l'ordre de m'envoyer 150 hommes de la 12ᵉ demi-brigade de ligne.

J'écrivis en même temps à l'adjudant général Boyer, commandant à Chambéry, qu' il me fît passer au moins 100 hommes ; je me bornais à ce nombre, parce que je savais qu' il n'y avait que très peu de troupes dans cette place, et je fis, d'autre part, une circulaire très pressante à toutes les administrations de la Maurienne, pour qu'elles eussent à mettre sur pied la garde nationale, en leur disant, pour ne point semer l'épouvante, que des opérations militaires exigeaient le déplacement momentané de la majeure partie des troupes de la vallée, en ajoutant qu'on allait m'envoyer de nouvelles troupes, et que, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées, j'avais besoin du secours des gardes nationales respectives; telles étaient les expressions de ma circulaire.

Ne consultant que mon zèle pour la chose publique, je monte à cheval sur les deux heures de l'après-midi et j'arrive à dix heures du

soir à Lanslebourg. Je voulais par ma présence tranquilliser le général Davin sur le mouvement de la troupe, prévenir toutes les difficultés qui auraient pu s'opposer à son exécution et activer la mise en activité de la garde nationale.

Le 17 germinal, 500 prisonniers autrichiens, arrivés la veille à Lanslebourg, devaient être rendus ce même jour aux avant-postes de l'ennemi, d'après un ordre formel de la commission d'échange. J'aurais pu faire descendre ce jour même les 152 hommes qui gardaient le Mont-Cenis ; je crus qu'il était prudent de les y retenir pour ne pas faire connaître notre faiblesse sur ce point important, et je recommandai à l'officier chargé de l'échange de mettre à profit le séjour de quelques instants qu'il ferait à la Novalèse, pour examiner, s'il lui était possible, les positions de l'ennemi, connaître sa force et prendre, auprès des habitants du pays, tous les renseignements qu'il pourrait recueillir, et me faire part du résultat de cette mission secrète à son retour.

Je fis descendre le même jour du Mont-Cenis le citoyen Caffe, qui y faisait fonction de commandant temporaire. Je donne à ce commandant connaissance de l'ordre de départ de la 15$^{e}$ demi-brigade légère, et je lui fais part des mesures provisoires que je venais de prendre pour l'aider à garder ce poste, en cas

de surprise. Je lui recommande d'employer la plus grande surveillance pour doubler nos forces, et de faire usage de tous les moyens possibles pour dérober à l'ennemi la connaissance de notre faiblesse sur ce point, et surtout de multiplier les petits postes d'observation.

Il remonte le soir même au Mont-Cenis en me donnant l'assurance qu'il allait s'occuper des dispositions que je lui avais prescrites; mais il est à remarquer qu'ayant rencontré dans sa route le détachement de 25 hommes qui avait escorté les prisonniers autrichiens, et que je lui avais ordonné de retenir sur le Mont-Cenis, il garda le plus profond silence et le laissa passer outre.

Ce détachement étant descendu à Lanslebourg et ne pouvant remonter de suite au Mont-Cenis, en raison de la fatigue excessive qu'il venait d'éprouver, je renvoyai l'exécution de ce mouvement rétrograde au lendemain, à la pointe du jour. L'ordre fut ponctuellement exécuté, et c'est à quelques hommes de ce détachement échappés à la poursuite de l'ennemi, qui vinrent nous avertir de son arrivée, que nous avons dû de n'avoir pas été enveloppés dans Lanslebourg.

Depuis trois jours, l'ennemi était en marche pour cette opération, sur laquelle on m'a assuré que le commandant du Mont-Cenis avait des notions certaines, mais dont il ne m'a point

parlé dans notre entrevue. Une colonne de 1200 hommes était partie de Suze et s'était placée, le 17 au soir, au pied du petit Mont-Cenis, poste qu'il nous était impossible de garder à cause de la grande quantité des neiges, mais où l'on allait faire des reconnaissances lorsque le temps le permettait, c'est-à-dire quand les neiges pouvaient porter.

Le 18, l'ennemi arrive au grand Mont-Cenis sur les quatre heures du matin ; il se divise en trois colonnes quand il est parvenu à hauteur du lac. Tous les postes sont enveloppés dans le même instant ; le commandant est fait prisonnier en sortant du lit. Il n'avait point prévenu les canonniers du mouvement de la 15ᵉ demi-brigade, la seule troupe qui gardait les postes. Un seul coup de fusil fut tiré par la sentinelle ; elle fut égorgée de suite.

Après cette première opération de l'ennemi, une colonne reste sur le Mont-Cenis, pour y occuper les postes, pendant qu'une autre colonne descendait à Lanslebourg ; la troisième colonne devait déboucher sur Bramans et par le petit Mont-Cenis, à l'effet de couper notre retraite ; mais la difficulté des neiges empêche cette colonne d'exécuter son mouvement.

Comme je ne comptais pas beaucoup sur le zèle de la garde nationale, malgré les promesses qui m'avaient été faites, le 17 au soir,

par l'administration du canton de Lanslebourg, je me lève de bonheur [*sic*] le 18 et j'envoie chercher l'agent municipal du canton, pour connaître le résultat des ordres que je lui avais donnés. Il me donne l'assurance que, des 200 gardes nationaux mis en réquisition, 50 sont en marche pour le Mont-Cenis et que les 150 autres ne tarderaient pas de s'y rendre. J'ai appris que pas un seul garde national ne s'était rendu à son poste.

Au même instant, on crie que l'on est attaqué; j'envoie mon aide de camp au dehors, il est assailli par une grêle de balles : l'ennemi entre à Lanslebourg. Je monte à cheval, mais tout le monde fuyait; je me porte sur la principale place, où devait se trouver la troupe; je la vois cédant aux forces supérieures de l'ennemi, qui faisait un feu soutenu; elle s'échappe, et je ne puis rallier qu'une trentaine d' hommes, que je place sur les hauteurs de Lanslebourg. Le général Davin n'a pas le temps de faire sortir ses chevaux de l'écurie; il est obligé de se sauver à pied, l'ennemi était à quinze pas de lui.

Enfin, je rassemble les hommes qui étaient dispersés; j'ordonne la retraite, qui se fait sans désordre; et, l'ennemi nous poursuivant, je dirige ma marche sur Termignon.

Là, je donne les ordres les plus sévères pour arrêter le pillage de l' hôpital, et je ne

quitte Termignon qu'après m'être assuré qu'on avait mis en sûreté les subsistances militaires et fait évacuer tous les bœufs du parc de cette place.

Rendu à Modane, j'écris au général Turreau, au général Liebault, à Briançon; à l'adjudant général Boyer, commandant à Chambéry ; à l'adjudant général Klingler, commandant à Grenoble, pour leur donner connaissance de l' incursion de l'ennemi, dont je ne connaissais alors ni la force ni les projets, et je continue ma retraite jusque sur Saint-André, et j'ordonne de prendre position. C'était le seul point où l'on pût se maintenir avec quelque avantage et où l'on risquait le moins d'être tourné.

J'ai rendu compte chaque jour au général Turreau de tout ce qui se passait, en lui envoyant l'état de situation de mes forces : mais la correspondance par le Galibier était si difficile, que je n'ai reçu que le 22 sa première lettre, dans laquelle il me témoigne sa surprise d'avoir appris l'occupation du Mont-Cenis par le major Mesko, commandant des troupes ennemies, avant que je lui en eusse donné la nouvelle. Il m'annonce, dans cette lettre, qu'il doit attaquer l'ennemi le 21, dans la vallée d'Oulx ; je n'avais alors que 200 et quelques hommes, qui avaient été continuellement en mouvement.

J'apprends, en effet, que, le 21, l'ennemi avait été poussé dans la vallée d'Oulx jusqu'à Gravère, mais qu'ayant reçu des renforts, nous avons été obligés de nous replier sur Exilles et Salbertrand; et qu'ayant attaqué à son tour le général Turreau, celui-ci avait été obligé de retirer d' Exilles ses postes avancés.

Le passage du Galibier étant toujours extrêmement difficile, la correspondance entre le général Turreau et moi se faisait mal ; il se plaignait de mon silence, était inquiet sur mon compte, pendant que je l'étais encore plus moi-même, quand je me voyais dans un dénuement pareil à celui où l'on me laissait.

Enfin, le 25, étant parvenu à réunir 300 et quelques hommes, je donne l'ordre de monter au Mont-Cenis, le 26 au matin, et d'y attaquer l'ennemi, et de tenter tous les moyens pour s'emparer de ce poste.

Je m'étais rendu à Lanslebourg ce jour même. J'apprends bientôt que nos troupes n'avaient rencontré qu'un poste ennemi à la Grande-Croix et qu' il s'était retiré à leur approche. Je fis occuper tous les postes et je laissai au Mont-Cenis l'adjudant Flavigny pour y commander.

Je me suis renforcé, depuis cette époque, de divers morcellements de troupes. Ma force est aujourd' hui d'environ 600 hommes, ce qui est bien insuffisant pour garder le Mont-Cenis

et tous les défilés aboutissant dans la Maurienne, surtout depuis que les troupes de la 8e division ont été obligées de se retirer dans la vallée de Cézanne.

Je puis donc être tourné de plusieurs points. La Tarentaise est également ouverte à l'ennemi de toutes parts et plus faiblement gardée encore que la Maurienne; le Faucigny est aussi dégarni de troupes et sans moyens de défense. On m'annonce des troupes depuis quelques jours ; je n'en vois point arriver. Cependant, l'ennemi se renforce sur tous les points de ma ligne.

Je ne puis accuser de la prise du Mont-Cenis les troupes que je commandais, puisque, ayant été retirées des postes et se trouvant dispersées dans des maisons isolées, elles se disposaient à partir au moment où elles ont été enveloppées. Mais la faute en est seule à l'ineptie du commandant Caffe, qui n'a pas l'ombre de son métier [*sic*] et dont la réputation n'est pas bonne.

Voilà, citoyen Ministre, l'exposé des faits tels qu'ils se sont passés. L'officier parlementaire chargé de l'échange des prisonniers, le seul individu duquel j'espérais obtenir des renseignements sur la position de l'ennemi, ayant été retenu contre le droit de la guerre et des gens, il a été fait tout ce qu'il était possible de faire ; je joins ici copie de son rapport et

de la réponse que fit à ma lettre le commandant ennemi.

J'ai l' honneur de vous observer que le citoyen Depoltre, chef de brigade, commandant l'artillerie de la division, m'a constamment suivi, et qu' il a apporté autant de zèle que d'activité dans toutes les opérations dont je l'ai chargé; il avait fourni au commandant Caffe les moyens nécessaires pour l'enclouement des pièces; mais la manière dont il s'est laissé surprendre ne lui a permis ni de les enclouer ni de les précipiter dans les ravins formés par la cascade de la Cenisia.

Notez que l' ennemi était si certain de la pleine exécution, que la colonne qui est montée de la Novalèse avait à sa suite environ 300 mulets, destinés à transporter des effets des magasins et de l'artillerie. Il n'a couché qu'une nuit à Lanslebourg, laissé un poste au Mont-Cenis et est redescendu à Suze.

Valette.

## Attaque et prise du Mont-Cenis, le 8 avril 1800.

RELATION DU FELD-MARÉCHAL-LIEUTENANT,
COMTE DE NEIPPERG (1).

. . . . . .

Le 8 avril 1800, le Mont-Cenis fut attaqué par un détachement du corps de Kheim et pris avec tous ses retranchements, ses forts et ses 18 canons de position, après que les troupes françaises qui l'occupaient eurent été surprises et obligées de se rendre à discrétion. Les troupes qui exécutèrent cette attaque se trouvaient sous le commandement du major (plus tard feld-maréchal-lieutenant) Mesko, du 7e régiment de hussards; du côté de l'état-major, l'auteur de ce travail, en sa qualité de major et de chef d'état-major du corps du feld-maréchal-lieutenant baron de Kheim, commandait une colonne. Le capitaine Costa, de l'état major général piémontais, et principalement un chasseur de ces montagnes, se sont, en cette circonstance, particulièrement distingués par leurs connaissances précises des lieux, sans laquelle toute bravoure et toute bonne volonté seraient restées sans fruits. Ces deux hommes dirigèrent véritablement les colonnes, dont, par notre rang, nous avions la conduite nominale. Voici quelles furent les dispositions d'attaque:

1) *Œstreichische Militärische Zeitschrift*, tome II (1812), p. 698-710.

**Projet d'attaque du Mont-Cenis pour les 7 et 8 avril 1800** (1).

La force du détachement destiné à attaquer le Mont-Cenis et à pousser jusqu'à Bramans en Savoie, sera de 1200 hommes.

Le 3e bataillon du régiment d' infanterie Archiduc-Antoine fournira 2 compagnies de 100 hommes chacune, sous le commandement du capitaine Orosz. 2 bataillons du régiment Archiduc-Joseph fourniront 5 compagnies de 100 hommes chacune, commandées par le major de Pest, avec les capitaines comte Fuchs et Barsch. Le second bataillon du Banat allemand (Deutsch-Bannater) fournira une compagnie de 100 hommes, commandée par le capitaine Joschich. Il est nécessaire que les hommes choisis pour cette entreprise soient fortement constitués, aient le pied solide et puissent supporter toutes les fatigues; de plus, une bravoure et une endurance éprouvées sont nécessaires.

Cette troupe prendra, le 7 au soir, à Suze, du pain pour trois jours. On distribuera de l'eau-de-vie, qui sera répartie dans les compa-

(1) Ce n'est pas la première fois que l'on songeait à surprendre le poste français du Mont-Cenis. En 1795 le général piémontais Thaon de Revel avait préparé un projet d'attaque en 5 colonnes pour le 7 septembre, projet qui n'avait pas été mis à exécution (*Mémoires sur la guerre des Alpes tirés des Papiers du comte Ignace Thaon de Revel*, p. 259-261.)

gnies. Le détachement au complet se rassemblera à huit heures du soir, devant la caserne du régiment Archiduc-Joseph, pour se mettre en marche à minuit, dans l'ordre suivant:

Les hommes du Banat en tête;

5 compagnies du régiment Archiduc-Joseph;

5 compagnies du régiment Archiduc-Antoine.

Un capitaine de ce dernier régiment constituera l'arrière-garde et s'assurera qu'aucun homme ne sort de la colonne et qu'aucun des paysans qui suivent avec de l'eau-de-vie, des pioches, des pelles et des crampons à glace, ne reste en arrière. Ce capitaine aura sous ses ordres 1 sergent-major et 20 hommes, qui devront empêcher qu'aucun des paysans ne prenne la fuite pendant la marche.

Pendant la marche, les officiers resteront avec leur fraction de troupe; celle-ci observera le silence le plus complet, afin que le tapage et le bruit ne révèlent pas notre marche aux habitants des pays traversés. Le premier qui fera du bruit sera puni d'une façon exemplaire.

La colonne marchera en ordre compact et avec toutes les précautions à travers le village de Jaillon, dans la vallée de la Dora, et, de là, à travers la vallée de Chiavri (1), sur le

(1) Et non *Chiuori* ainsi que ce nom est imprimé par M. de Cugnac [A. L.]

sommet du petit Mont-Cenis; ensuite, elle se dirigera vers les granges de Levine et le lac Blanc. Aux Chalets, elle se reposera pendant quelques heures, après quoi elle reprendra sa marche jusqu'aux granges de Bas-Savalin, ou jusqu'à la chapelle de Saint-Bartholomée, où elle se partagera en quatre colonnes se dirigeant vers quatre points différents.

La première colonne, forte de 300 hommes, sous les ordres du capitaine Reinisch, de l'état-major, se dirigera, par la Coupe-d'Or et le Crusat, vers la Ramasse. Un officier avec 50 hommes resteront à la Coupe-d'Or. Lorsque cette colonne parviendra à Bouffat, elle occupera avec 100 hommes les hauteurs dominantes sur la droite de la Ramasse, et avec 100 hommes celles qui commandent le Villaret. Cette colonne a pour mission principale de contenir un ennemi qui, de Lanslebourg ou de Villaret, viendrait au secours du Mont-Cenis.

La deuxième et la troisième colonne, composées chacune d'un capitaine et de 100 hommes, se dirigeront vers les granges de Bas-Savalin et marcheront à une petite distance l'une de l'autre, afin de ne se point perdre de vue.

La seconde colonne passera à gauche du grand lac du Mont-Cenis, qui est fortement gelé, et, par conséquent, forme une grande surface de glace, et attaquera le hameau de la Poste, les Tavernettes. Aussitôt qu'elle aura

cerné ce point et fait prisonniers tous les ennemis qui s'y trouveront, la moitié de cette colonne avec un officier prendra position sur la grande route du Mont-Cenis, et l'autre moitié sur la hauteur dite la Butte-du-Trouvet.

La troisième colonne (avec laquelle se trouvait en personne l'auteur de ce travail), composée également de 100 hommes, traversera le lac gelé, qui est entièrement recouvert de neige, et marchera directement vers l' Hôpital, où se trouve le quartier du chef de brigade Caffre [*sic*],commandant du Mont-Cenis. Elle cernera son logement, s'emparera de tout ce qu'elle trouvera et se placera ensuite sur les hauteurs de l' Hôpital, derrière les retranchements de la Grande-Croix, afin de couper la retraite à tous ceux qui voudraient fuir.

La quatrième et principale colonne, sous les ordres du major Mesko, du 7e régiment de hussards, prendra le chemin qui passe à droite du lac et suivra le sentier qui se trouve immédiatement derrière les retranchements élevés près de l' hôtellerie de la Grande-Croix. Un capitaine avec 100 hommes attaquera, sans perdre de temps, baïonnette au canon et sans tirer, la redoute élevée devant l'hôtellerie, s'en emparera et occupera les parapets, afin de couper la retraite à tous les soldats ennemis se trouvant dans les autres retranchements et les forcer à mettre bas les armes.

Aussitôt que les colonnes auront rempli leurs missions et surpris l'ennemi, elles enverront tous les prisonniers, qu'elles auront fait, à la Grande-Croix, se mettront en ordre de bataille et attendront des ordres ultérieurs.

D'après nos renseignements, nous sommes plus forts que l'ennemi. — Nous l'attaquons partout par derrière. Il n'est nullement informé de notre marche. Nous sommes, pour ainsi dire, certains que, sans perdre un homme, nous le forcerons à mettre bas les armes. — Nous nous emparerons de toute son artillerie et de ses munitions avant qu' il ait pu en faire usage. — Tout le butin, que nous lui prendrons, appartiendra aux soldats. Que l'endurance, la bravoure, le courage de nos troupes mènent à bien cette expédition, qui nous fera certainement honneur.

Une cinquième colonne, non comprise dans celles énumérées précédemment, commandée par le major comte Rosalès, du régiment Archiduc-Antoine, et composée de :

50 hommes et 1 officier de ce régiment ;

50 hommes et 1 officier du régiment Archiduc-Joseph ;

20 canonniers et servants d'artillerie ;

100 ouvriers du pays ;

plus 50 mulets et leurs bâts, avec quelques centaines de pioches et de pelles, se rassemblera ce soir devant l'hôtel de ville de Suze

et recevra la destination suivante : A la tête de cette colonne marchera 1 officier avec 60 hommes ; l'arrière-garde sera formée d'un officier et de 30 hommes. Le major comte Rosalès se mettra en marche de Suze, le 8, à deux heures du matin, et s'avancera sur la grande route de Venaux, la Novalèse, la Ferrière, à travers la vallée de Saint-Niklas, toujours sur la principale route du Mont-Cenis, et se dirigera vers la Grande-Croix, où l'ennemi aura probablement déjà été défait. Si cela n'était point, le major Rosalès attaquerait aussitôt avec son avant-garde, mais prudemment.

Son Excellence le feld-maréchal-lieutenant baron de Kheim donne les ordres les plus sévères pour que, ni sur le Mont-Cenis, ni plus avant en Savoie, où cette colonne doit se rendre, afin de faire une diversion en faveur de la grande armée qui est occupée à chasser l'ennemi de ses positions de la rivière de Gênes, il ne soit rien pillé et qu'aucun acte de violence ne soit commis contre les habitants de cette région, sous peine de l'application de la loi martiale.

Les commandants des colonnes et des diverses unités seront responsables de l'exécution scrupulense de cet ordre. On prendra toutes les mesures pour que le soldat reçoive de la viande, du vin et de l'eau-de-vie. Ce qu'il prendra à l'ennemi lui appartiendra.

Afin d'empêcher tout désordre, on devra laisser des postes de sûreté à la Grande-Croix, à l' Hôpital et à la Poste.

Suze, le 6 avril 1800.

Par ordre de M. le feld-maréchal-lieutenant baron de Kheim :

Le Major Mesko, *commandant les avant-postes.* Comte Neipperg, *major et chef d'état-major.*

Ces instructions furent exécutées avec la plus grande ponctualité et le plus grand secret. Nous avons réussi à souhait l'opération, marché pendant dix à onze heures à travers la neige profonde qui cédait sous nos pieds, et nous avons escaladé les rochers à pic, sur lesquels on ne pouvait tenir qu'au moyen des crampons à glace dont tous les soldats étaient pourvus, et encore, la plupart du temps, en rampant à quatre pattes.

Le major Mesko cherchait à exciter ses hommes et leur criait constamment : « Allons, mes enfants, du courage ! » Et cela, dans les dix langues que l'on devait savoir pour se faire comprendre des 1200 soldats qui composaient la colonne. Nos soldats, et, en particulier, les Wallons, qui trouvent toujours matière à rire plaisantaient ce continuel changement de langue : « Riez tant que vous voudrez, leur disait le major Mesko ; seulement : en avant ! Nous sommes sur le chemin de l' honneur, qui est aussi précieux que celui du paradis, et qui présente au moins autant de difficultés. »

Le froid était très grand et paralysait nos membres et nos forces. Nous avançant ainsi en masse, nous détachions la neige dont les montagnes étaient couvertes et, deux fois, les avalanches menacèrent de nous engloutir ou de nous précipiter des hauteurs que nous avions atteintes dans les profondeurs de l'abîme. Il n'est certainement pas exagéré de comparer cette marche avec celle d'Annibal, avec cette différence seulement, que nous n'avions pas besoin de faire éclater les rochers avec du vinaigre, et qu'avec au moins autant de difficultés, nous avons eu moins de gloire.

Après cette ascension si pénible, pendant laquelle nous perdîmes plusieurs des nôtres, qui, par maladresse, perdirent l'équilibre et furent précipités dans l'abîme, nous atteignîmes enfin les granges de Levine, sur le sommet du petit Mont-Cenis, où nous trouvâmes encore les vestiges des retranchements de la dernière guerre. Après deux heures de halte et après une distribution d'eau-de-vie à nos hommes (chose qui, ainsi que nous l'apprit l'expérience, est très dangereuse par un froid aussi grand; car plusieurs soldats, qui en avaient trop bu d'un seul coup, se laissèrent tomber sur la route, furent saisis par le froid et périrent dans la neige, ou bien furent retrouvés gelés après l'expédition), les diverses colonnes se remirent en marche et gagnèrent, dans le plus

grand silence, sans que l'ennemi, malgré le clair de lune, se fût aperçu de rien, les positions indiquées dans l'ordre, et les cernèrent presque simultanément, sans avoir tiré un coup de fusil. La plus grande partie de nos fusils, qui étaient complètement mouillés par la neige, auraient été tout à fait incapables de fonctionner, et si l'ennemi avait été prévenu de notre arrivée, ou s' il eût été assez fort, il nous eût donné fort à faire, malgré notre supériorité numérique, d'autant plus que le froid paralysait presque toutes les forces physiques du soldat. Il ne serait plus resté d'autre parti que de vaincre, de mourir ou de se rendre; car il ne fallait plus songer à battre en retraite par les rochers que nous avions escaladés.

Avant le lever du jour, tout le sommet du Mont-Cenis, les quartiers de la Poste et de l' Hôpital, dont le commandant, le chef de brigade Caffre (autrefois au service du Piémont et ensuite commandant de la légion Allobroge au service de la République française), un chef de bataillon, 38 canonniers, 1306 hommes du 15ᵉ régiment d' infanterie légère, 18 canons de position, tombèrent entre nos mains et furent les fruits d'un travail aussi pénible.

Le major Mesko, après qu' il eut enlevé une sentinelle complètement transie de froid, trouva tous les retranchements abandonnés et sans aucune garde. Il les occupa immédiate-

ment avec ses hommes et cerna l'auberge de la Croix-d'Or, dans laquelle l'ennemi, surpris et étonné de notre arrivée, et nous voyant supérieurs en nombre et maîtres de ses retranchements, capitula sur-le-champ et se rendit à discrétion. Un seul petit poste, qui ne savait pas ce qui s'était passé à la Grande-Croix, tira sur l'avant-garde du major Rosalès, qui débouchait à la même heure de la vallée de la Ferrière sur la route principale du Mont-Cenis.

Au moment où la seconde colonne me prévint que la Poste était cernée et que 12 hommes avec 1 caporal étaient faits prisonniers, j'entendis le feu de la vallée de Niklas et je pensai que c'était le commencement du combat à la Croix-d'Or. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je fis donc avancer mes troupes au pas de course vers l' Hôpital et je trouvai environ 40 hommes avec 2 canons devant une maison, où la moitié de ces hommes dormaient autour d'un grand feu de bivouac. Mes hommes s'avancèrent vivement jusqu'à une portée de fusil et, lorsqu' ils eurent sommé les ennemis de se rendre, ces derniers jetèrent leurs armes, firent des signaux avec leurs chapeaux et se rendirent. Je fis ensuite entourer avec 20 hommes la maison du commandant Caffre, et, pour lui épargner tout désagrément, je me rendis moi-même, le sabre à la main, dans sa

chambre. A peine avais-je ouvert la porte et crié : « Commandant, vous êtes mon prisonnier ! » que je vis assis sur le lit un homme qui mettait en toute hâte ses bottes, trop étroites pour la circonstance. Il saisit immédiatement les pistolets qui se trouvaient sur la table de nuit et se mit à crier de toutes ses forces : « Au secours ! » tandis qu' il me mettait en joue. Comme j'étais seul, il ne me resta rien autre chose à faire que de gagner la porte et de la fermer derrière moi. Mes hommes, qui avaient entendu le tapage, accoururent aussitôt et je pénétrai de nouveau, accompagné de quelques soldats, dans la chambre. Le commandant, étonné d'une visite si inattendue et ennuyé de se voir surpris, me donna son épée. Il fut traité avec tous les ménagements possibles, ainsi que ses hommes, dont l'équipement fut respecté. Le bon accueil qu'il reçut du feld-maréchal-lieutenant baron de Kheim fit naître, chez les Français, le soupçon que cet officier avait trahi et qu'il nous avait vendu son poste; mais cette supposition n'est pas fondée. Nous avons pris le Mont-Cenis sans coup férir, mais au prix d'efforts considérables.

Nous continuâmes notre poursuite par Lanslebourg, Termignon, jusqu'à Bramans, dans la vallée de Maurienne, qui est arrosée par l'Isère [*sic*]. Il eût été nécessaire de porter le petit détachement da 8 à 10 hussards

du 7e régiment, que nous avions avec nous, à 30 hommes, que l'on aurait pu faire venir de Suze, afin de pousser une pointe jusqu'à Chambéry, et à la fois prélever une contribution dans cette ville et inquiéter l'armée de réserve française (1), qui commençait déjà à se concentrer entre Dijon et Genève. Mais nous reçûmes du feld-maréchal-lieutenant baron de Kheim les ordres les plus formels de ne nous aventurer plus loin en aucun cas, parce qu'il avait reçu l'ordre d'entreprendre une seconde expédition pour occuper le col de Tende et appuyer, de là, les opérations de l'armée du général Mélas dans la rivière de Gênes.

Le capitaine Reinisch, de l'état-major, en descendant avec sa colonne du Mont-Cenis et des hauteurs de la Ramasse sur Lanslebourg, s'empara d'un canon et d'une quantité de munitions et de vivres. Sans la maladresse d'un Croate, dont le fusil partit à l'entrée du village de Lanslebourg, nous aurions fait prisonniers dans leurs lits les généraux Valette (qui commanda depuis à Malte) et Davin. Instruits de notre arrivée par des gens du voisinage, ils eurent le temps de s'enfuir dans la montagne, où, malgré nos recherches, nous ne pûmes les

(1) Cette armée de réserve fut tellement effrayée de la prise du Mont-Cenis, qu'elle détacha de suite un corps de 6 à 8,000 hommes vers Chambéry et Grenoble. *(Note du texte).*

trouver. Ils laissèrent leurs chevaux, leurs bagages, et madame la générale Davin ; cette dernière fut reconduite par un parlementaire à Chambéry.

Nous occupâmes le Mont-Cenis, mais très faiblement, jusqu'au 18 avril, jour où les Français arrivèrent en force pour le reprendre; mais ils perdirent pour toujours l'envie de porter leur artillerie sur ce point.

On fut obligé d'envoyer les troupes sur notre flanc gauche, afin d'activer l'expédition contre le col de Tende, qui, bientôt après, fut enlevé de la même façon aux Français. C'est ce qui nous empêcha de garder plus longtemps la position du Mont-Cenis, qui, d'ailleurs, nous était inutile, puisque nous ne voulions pas continuer à opérer par la Savoie.

La prise du Mont-Cenis mérite, en tout cas, une place parmi les plus mémorables opérations en pays de montagne de cette guerre.

[Neipperg].

*
* *

L'heureux coup de main des Autrichiens au Mont-Cenis provoquait une certaine émotion dans la région voisine et amenait à faire exécuter des mouvements à quelques corps de l'armée de réserve.

Dès le 9 avril, le général Sauret envoyait

de Genève à Chambéry « 2 pièces de canon et environ 180 hommes de garde nationale ou employés aux douanes (1) ».

L'adjudant général Klingler, commandant par intérim la 7e division à Grenoble, dirigeait sur Aiguebelle, « à marches forcées, environ 300 hommes disponibles (2) ».

Le général Gilly, commandant provisoirement la 19e division à Lyon, expédiait à Chambéry, dans la nuit du 9 au 10 avril, « une colonne de 300 hommes d'infanterie et 100 hommes de cavalerie (3) », à peu près le tiers de la garnison de Lyon.

Il avisait en même temps le général Chabran, dont la division, s'organisant à Chalon-sur-Saône et Mâcon, représentait le premier échelon de forces importantes disponibles.

Le général Chabran fit partir, dès le 10

---

(1) Sauret au Ministre de la guerre, 9 avril. - Il semble donc que la garde nationale de Genève a marché. On pourrait croire le contraire, si l'on s'en rapportait au récit d'un habitant de Genève.

« Les Autrichiens passèrent le Mont-Cenis et descendirent dans la Savoie.... Les Français qui étaient dans nos murs s'y rendirent avec quelques pièces de campagne. L'on battit la générale dans Plainpalais et dans toute cette banlieue; tous s'empressèrent de se rendre en armes dans ce quartier; mais lorsqu'on proposa à ce bataillon de fournir des volontaires pour repousser l'ennemi, personne ne se présenta, aucun ne sortit du rang, et l'on n'eut d'autre (chose) à faire que de les renvoyer chez eux.... (*Journal manuscrit de Bourdillon*, 9 avril, Bibliothèque de Genève.)

(2) Klingler au Ministre de la guerre, 9 avril.

(3) Gilly à Gaultier, inspecteur aux revues, 9 avril.

avril, « pour Lyon, 2 bataillons, dont la force réunie est de 900 hommes (1). »

En même temps, une demi-brigade était envoyée de Saulieu par le général Victor (2), commandant l'armée de réserve par intérim, qui écrivait au Ministre :

Dijon, le 21 germinal an 8 (11 avril 1800).

Le département du Mont-Blanc et celui de l' Isère sont menacés par les ennemis, comme vous pouvez le voir par les lettres dont j'ai l' honneur de vous adresser copie (3).

J'ai cru devoir prévenir les intentions du Gouvernement en faisant partir sur-le-champ un corps de l'armée de réserve, pour aller au secours de cette partie de nos frontières ; la 6e demi-brigade légère se mettra en marche

---

(1) Chabran au Premier Consul, 10 avril. — Ces troupes, partant le 10, arrivent à Lyon le 13 ou le 14 avril. Elles sont renvoyées à Chalon un peu plus tard.

(2) Le général Victor avait pris le commandement le 5 avril.

Victor Perrin (Claude), né le 6 décembre 1765, entré au service dans le 4e régiment d'artillerie le 16 octobre 1781, sorti de ce corps par congé le 1er mars 1791, volontaire dans le 3e bataillon de la Drôme le 12 octobre 1791, adjudant sous-officier le 15 février 1792, adjudant-major au 5e bataillon des Bouches-du-Rhône le 4 août 1792, 2e chef de ce bataillon le 15 septembre 1792, chef de brigade adjudant général provisoire le 2 octobre 1793, général de brigade provisoire le 20 décembre 1793, confirmé dans ce grade le 13 juin 1795, général de division le 10 mars 1797.

Il devint maréchal de l' Empire le 13 juillet 1807, duc de Bellune en juillet 1808, major général de la garde royale le 8 septembre 1815, ministre de la guerre le 14 décembre 1821 et mourut le 1er mars 1841.

(3) Lettres du général Turreau et du préfet du Mont-Blanc.

de main, pour se rendre à Chambéry (1), où elle recevra les ordres du général Turreau, commandant la gauche de l'armée d' Italie.

Salut et respect.

VICTOR.

Parti de Paris le 11 avril, avec son chef d'état-major, le général Dupont, pour se rendre à Bâle, Berthier apprend l'offensive ennemie le 14 avril, à Langres.

**Le général en chef de l'armée de réserve au Premier Consul.**

Langres, le 24 germinal an 8 (14 avril 1800).

Les mauvais chemins et ma voiture brisée plusieurs fois ne m'ont fait arriver ici qu'aujourd' hui, où j'apprends, par une voie indirecte, que le Mont-Cenis a été pris.

J'expédie, en conséquence, un ordre au général Vignolle de faire filer 2 demi-brigades sur Genève, dont une sera à la disposition du général commandant l'aile gauche de l'armée d' Italie, si, avec ses propres forces, il n'avait pas déjà repris le Mont-Cenis, dans le cas où il serait certain que l'ennemi s'en est emparé.

---

(1) Les étapes fixées à la 6e légère étaient : 12 avril, Arnay-sur-Arroux ; 13, Chagny ; 14, Tournus ; 15, Mâcon ; 16, Villefranche ; 17, Lyon ; 18, Bourgoin ; 19, Pont-de-Beau-voisin ; 20, Les Échelles ; 21, Chambéry.

Je monte en voiture pour me rendre à Bâle, où je serai demain matin.

Après m'être concerté avec le général Moreau, je me rendrai en toute diligence à Dijon, et si, ce qui n'est pas probable, l'ennemi avait pénétré en forces dans le Mont-Blanc, je marcherais avec une division pour l'écraser.

Il paraît que le général Saint-Rémy est à la mort ; il est bien sûr qu' il ne peut pas faire la campagne. Envoyez-moi le plus tôt possible un général d'artillerie, soit le général Marmont, soit le général Andréossy.

Respect et attachement.

Alex. Berthier.

Ordonnez au Ministre d'activer l'envoi des fusils et des habits ; un grand nombre de conscrits manque des deux objets.

*
* *

Ces documents, publiés par M. de Cugnac en 1900, ont donc fait comprendre à nos lecteurs de quelle façon le détachement autrichien de 1200 hommes, sous les ordres du major Mesko, partit de Suze dans la nuit du 7 au 8 avril, surprit au petit jour le poste du Mont-Cenis, fit prisonniers presque tous ses défenseurs, et poursuivit les autres dans la vallée

de la Maurienne, jusqu'à Lanslebourg et Termignon (1).

Une petite brochure anonyme publiée par M. le capitaine de Cugnac, en 1900 également, mais après son gros et important ouvrage sur l'*Armée de Réserve*, est intitulée *A propos de l'Armée de Réserve de 1800 ;* le deuxième fascicule de cette brochure contient un chapire sur *Un incident de couverture.*

La surprise du Mont-Cenis sert de point de départ à M. de Cugnac pour mettre en lumière l'affolement produit toujours par un envahissement de frontière sur des esprits peu préparés aux idées stratégiques.

*C'est humain — ce serait donc l'histoire de demain comme ce fut celle d'hier*, m'écrit M. de Cugnac, de Châlons-sur-Marne où se trouve son régiment, le 15e Chasseurs à cheval (2).

Citons donc ici cette belle et profonde page historique sur les conséquences de l'expédition austro-piémontaise contre le poste français du Mont-Cenis en mars 1800.

« Ce brillant fait d'armes ne pouvait pas être le prélude d'une offensive importante des

---

(1) Cugnac, *Camp. de l'Armée de Réserve en 1800*, 1ère partie, p. 123-129 pour les rapports français et p. 130-135 pour le récit autrichien.

(2) Lettre du 1er novembre 1902. M. de Cugnac n'est plus à la Section historique du Ministère de la Guerre ; il fait actuellement son temps de régiment.

Autrichiens, tant qu' ils resteraient immobiles en face du mont Genèvre. En effet, le général Turreau, maître de ce col et de la haute vallée de la Dora jusqu'à Oulx, était à une étape de Suze, point capital de la ligne de communication pour toute opération dirigée d' Italie vers la Maurienne (1).

« L'expédition du major Mesko est fort intéressante à étudier dans sa préparation et son exécution. Des détails curieux sont rapportés dans la relation autrichienne, publiée en 1812, et dont la section historique vient de donner la traduction (2). C' est, pour nos alpins, un enseignement vécu de tout premier ordre.

« Pour la majorité des lecteurs, cet incident est surtout suggestif par ses conséquences.

« La nouvelle de l'offensive autrichienne se répandait rapidement dans toute la région en y causant une émotion considérable et hors de proportion avec le peu d' importance à laquelle se réduisait, en réalité, la prise d'un poste français.

« Le commissaire des guerres Clapiers pensait, dès le 9 avril, à « évacuer sur Grenoble le peu d'effets militaires qui restent dans « le magasin de Chambéry.... (3) ».

---

(1) *Campagne de l'armée de Réserve en* 1800, 1ère partie, p. 124, et carte de la vallée de la Suze à la fin du même volume.

(2) Reproduite plus haut, page 59.

(3) *Archives historiques de la Guerre*, armée d'Italie, avril 1800.

« Le commissaire ordonnateur Pascalis écrivait de Grenoble au Ministre, le même jour:

« .... Comme l'aile gauche de l'armée d' I-
« talie n'a pas de forces suffisantes à leur oppo-
« ser [aux Autrichiens] et qu'il est impossible
« de les augmenter, si on ne s' occupe pas des
« approvisionnements, il est peut-être à crain-
« dre que notre situation ne leur inspire de l'au-
« dace et qu' il ne commettent des dégâts dans
« les cantons exposés à leurs incursions.... Nous
« avons eu les mêmes alarmes l'année dernière
« et elles excitèrent une inquiétude générale et
« des mouvements extraordinaires dans tous les
« départements frontières. Je ne remarque pas,
« en cette occasion, les mêmes signes de terreur,
« ni une agitation aussi tumultueuse.... (1) ».

« Sauzay, préfet du Mont-Blanc, écrivait de Chambéry, le 9 avril, au général Vignolle, chef d'état-major provisoire de l'armée de Réserve :

« .... Des forces aussi faibles ne sauraient
« arrêter un ennemi bien supérieur en nombre
« encouragé par des premiers succès et le désir
« du pillage.... Ne perdez pas un instant, je vous
« prie, pour me faire passer de prompts secours,
« heureux s'ils arrivent à temps pour conserver
« à l'aile gauche de l'armée d'Italie l'avantage
« de quelques positions assez importantes qui

(1) *Ibidem*.

« forment la seconde ligne défensive des Alpes !

« Vous jugerez sans doute nécessaire l'en-
« voi d'une demi-brigade bien armée et équi-
« pée. Il s'agit d'opposer une barrière à l'enne-
« mi dans les points les plus importants pour
« la défense de l'État ! (1) ».

« Le même jour, le général de division Sauret envoyait de Genève les troupes qui y étaient disponibles et écrivait au Ministre :

« .... J'ai pris les mesures les plus urgen-
« tes pour courir au secours d'un département
« dont la perte exposerait le midi de la Répu-
« blique et le flanc de l'armée d'Helvétie; mais
« j'attends du gouvernement des ordres qui me
« mettent à même d'agir avantageusement pour
« sauver de ce côté les frontières de la Répu-
« blique (2) ».

« Le 11 avril, le préfet du Mont-Blanc écrivait au Ministre de la guerre :

« ....Ces premiers secours... sont bien éloi-
« gnés de suffire pour reprendre l'avantage des
« positions ; ce dernier point cependant est de
« la plus haute importance et peut influer de
« beau coup sur le sort de la campagne... (3) ».

« De Genève, de Grenoble, de Lyon même,

---

(1) *Archives historiques de la Guerre*, armée d'Italie, avril 1800
(2) *Ibidem*.
(3) *Ibidem*.

les troupes disponibles se dirigeaient, dès le 9 avril, vers la Maurienne (1).

« Le général Gilly, commandant à Lyon, demandait, par compensation, à la division Chabran qui s'organisait à Chalon-sur-Saône et Macon, l'envoi de renforts. Deux bataillons de cette division partaient, le 10 avril, pour Lyon (2).

« Le général Victor, commandant par intérim l'armée de Réserve à Dijon, cédait à la demande du préfet du Mont-Blanc et envoyait le 12 avril la 6e légère de Saulieu à Chambéry ; elle ne pouvait atteindre cette ville qu'en dix étapes (3).

« Le général Berthier apprenait la prise du Mont-Cenis le 14 avril, en se rendant de Paris à Bâle. Il écrivait de Langres au Premier Consul :

« .... J'expédie, en conséquence, un ordre « au général Vignolle de faire filer deux demi- « brigades sur Genève, dont une sera à la dis- « position du général commandant l'aile gauche « de l'armée d' Italie, si, avec ses propres for- « ces, il n'avait pas déjà repris le Mont-Cenis, « dans le cas où il serait certain que l'ennemi « s'en est emparé.... Si, ce qui n'est pas probable,

(1) *Campagne de l'armée de Réserve en* 1800, 1ère partie, p. 135.
(2) *Ibidem*, p. 134.
(3) *Ibidem*, p. 134.

« l'ennemi avait pénétré en forces dans le Mont-
« Blanc, je marcherais avec une division pour
« l'écraser.... (1) ».

« Le Ministre de la guerre approuvait, le 13 avril, les dispositions prises à Lyon et à Dijon, et ordonnait, le 14, au général Chabran, de partir de suite de Chalon-sur-Saône avec 1500 hommes d' infanterie et 100 hommes de troupes à cheval pour se porter à Chambéry par Genève (2). Pour réunir cet effectif, Chabran devait prendre les hommes disponibles de quatre bataillons de sa division (3), et avait 300 déserteurs avant d'atteindre Genève (4). Quant aux 100 cavaliers, il ne pouvait les trouver dans les troupes à ses ordres et recevait seulement 50 chasseurs venus du 7e régiment, en formation à Bourg (5).

« Ainsi, l' incident du Mont-Cenis, répété d'écho en écho de Modane à Chambéry, de Chambéry à Lyon, de Lyon à Dijon et à Paris, prenait une importance exagérée et amenait les mesures les plus fâcheuses.

« La formation de la division Chabran sur la Saône était complètement troublée. L'armée de Réserve, se réunissant autour de Dijon,

---

(1) *Campagne de l'armée de Réserve en* 1800. 1ère partie, p. 137.
(2) *Ibidem*, p. 138.
(3) *Ibidem*, p. 139.
(4) *Ibidem*, p. 140.
(5) *Ibidem*, p. 138 et 140.

à plus de 300 kilomètres du Mont-Cenis, voyait son organisation compromise, puisqu'elle faisait partir de suite une de ses demi-brigades et deux autres quelques jours après, alors que ces corps n'avaient pas encore reçu leurs fusils et devaient en emprunter aux troupes voisines (1).

« Les autorités civile et militaires perdaient le calme si nécessaire au moment de l'ouverture d'une campagne, parlaient à l'envi de « conserver les positions », d' « opposer une barrière à l'ennemi », de « sauver les frontières de la République ». Le général en chef d'une armée, composée de quatre divisions, en formation sur la Saône et destinée en ce moment à se porter en Suisse pour appuyer les opérations de l'armée du Rhin (2), songeait à « marcher avec une division » vers Chambéry pour « écraser » l'envahisseur.

« Pendant ce temps, le major Mesko, satisfait de la réussite de son coup de main, n'était resté que deux jours dans la Maurienne et était revenu à Suze, emportant les canons français du Mont-Cenis et faisant seulement occuper ce poste par un faible détachement (3).

---

(1) *Ibidem*, p. 157, note 1, et p. 162, lettre de Lauriston.

(2) *A propos de l'armée de Réserve de* 1800. II. Projets d'opérations successifs.

(3) *Campagne de l'armée de Réserve en* 1800, 1ère partie, p. 124 et 130.

« Le 11 avril, le général Valette rentra dans Lanslebourg, et, le 16, il reprit possession du Mont-Cenis avec quelques centaines d' hommes, réunis dans la Maurienne et la Tarentaise (3), rendant ainsi inutiles les renforts envoyés avec une si grande hâte de tant de points différents.

« En présence de la sorte d' affolement qu'avait produit à tous les degrés de la hiérarchie la nouvelle de l' incursion d'un détachement de 1000 Autrichiens sur la frontière, le Premier Consul crut devoir remettre du calme dans les esprits en faisant insérer dans le *Moniteur* du 22 avril une note, qui est une des plus belles théories stratégiques qu' il nous ait léguées :

« .... Le système de guerre qu'a adopté le « gouvernement est de tenir toutes les troupes « en masses sur quelques points favorables à la « fois à la défensive et à l'offensive.

« Les départements frontières ne doivent « donc pas s' inquiéter si plusieurs points, qui « ont, pendant toute la guerre, été garnis de « troupes, ne le sont plus aujourd' hui. Qu' ils « regardent à droite et à gauche, et ils verront « de nombreuses armées, d'autant plus formidables qu'elles sont plus concentrées, non seulement menacer l' ennemi qui voudrait faire

(3) *Ibidem*, p. 124, 129 et 135.

« quelque pointe sur le territoire français, mais « encore se mettre en mouvement pour réparer, « par des victoires éclatantes, l'affront que nos « armées ont essuyé dans la dernière campagne.

« Que ces départements jettent un coup « d'œil en arrière, et ils verront l'armée de Ré- « serve, forte de 50,000 hommes, qui se renforce « tous les jours, prête à se porter à droite ou « à gauche, selon lesc hances de la guerre et « les plans d'un gouvernement dont personne « ne révoque en doute les talents militaires (1).».

« Il écrivait en même temps à Berthier :

« Dans tous les cas, tenez votre armée « réunie et ne prêtez pas l'oreille aux comman- « dants de Lyon et autres villes qui vous de- « manderont des troupes (2)..... ».

Ces deux citations n'ont pas vieilli d'un jour. On pourrait, sans y rien changer, les imprimer au lendemain d'une déclaration de guerre, en remplaçant dans la dernière phrase le nom de Lyon par celui de telle autre ville que chacun devine aisément.

« Le grand élève de Napoléon, le maréchal de Moltke, s'est conformé à la doctrine du Premier Consul quand, le 3 août 1870, en réponse à la nouvelle que ses troupes de cou-

---

(1) *Campagne de l'armée de Réserve en* 1800, 1ère partie, p. 141.
(2) *Ibidem*, p. 118.

verture ont été refoulées la veille, il envoya au général de Gœben cet ordre laconique :

« La possession de Sarrebruck n'a en ce « moment aucune importance pour nous. La « 1ère armée a l'ordre de se rassembler près de « Tholey. Diriger le VIIIe corps en consé- « quence (1) ».

---

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 99, 1er volume, (traduction française p. 239).

# RELATION DU SIÈGE DE BARD (1800)

PAR

LE GÉNÉRAL COMTE A. OLIVERO

## PRÉAMBULE (1).

Cette publication vient heureusement combler une lacune importante dans l' histoire de notre pays. Nous avons des relations, quoique rares, des faits d'armes accomplis en 1800 par Napoléon Bonaparte et ses lieutenants dans la Vallée ; mais elles sont incomplètes et loin d'offrir ces caractères d'exactitude, de précision et d'autorité qui font l' histoire. L'obligeance de M. le comm. Vincent Promis nous a gratifié d'une copie d'un Mémoire manuscrit du siège de Bard, conservé à la Bibliothèque du Roi à Turin, que nous pouvons appeler authentique. Il mérite assurément de voir le jour.

Ce mémoire est l'œuvre du comte A. Olivero, Général du Génie et Directeur des travaux de reconstruction du fort de Bard en 1838. L'auteur, par sa position et ses connaissances techniques, était en mesure de nous

(1) Lu en 1888 à la *Société académique religieuse et scientifique du Duché d'Aoste* par M. A. D. E. — Voir le *XIV Bulletin*, Aoste, Mensio, 1888.

donner un récit détaillé et véridique de ce célèbre siège. Il l'a fait, ce nous semble, avec succès ; l' histoire, des documents officiels et inédits, les rapports de témoins autorisés, la tradition locale, lui ont fourni leurs lumières précieuses. Il a mis en œuvre tous ces matériaux et n'a rien oublié de tout ce qui pouvait imprimer le cachet de l'authenticité à son mémoire. Le lecteur y observera des incorrections de style ; mais il se les expliquera facilement, sachant que le comte Olivero n'a pas écrit dans sa langue maternelle. S' il ne peut en admirer la forme, tout valdôtain ami de l' histoire, sera heureux de posséder un récit, riche de faits et exact pour le fond, d'un événement mémorable dans nos annales. Il remarquera surtout avec plaisir que la trahison n'a eu aucune part à la reddition du fort de Bard, et que le commandant autrichien a fait vaillamment son devoir, pendant quatorze jours de défense (1).

A. D. E.

---

(1) Cette légende d'une trahison de la part du commandant, qui aurait *vendu* le fort qui lui était confié, est assez répandue.

Je me rappelle avoir entendu en 1902 un colonel d'artillerie, le sénateur Siacci, professeur à l'Université de Naples, dire que « le fort de Bard a été vendu à Bonaparte ».

# RELATION DU SIÈGE DE BARD

## EN 1800.

Buonaparte premier consul de la République Française. — Position de l'armée républicaine sur les Alpes. — Armée de réserve. — Entrée de cette armée dans la Vallée d'Aoste par le Grand-Saint-Bernard. — Arrivée de l'avant-garde à la vue de Bard. — Description du rocher et des environs de Bard. — Fortification du rocher, de la ville et des postes extérieurs. — Première batterie des assiégeants. — L'entrée de la ville de Bard forcée. — Passage de l'artillerie et de l'infanterie française dans la ville. — Passage ouvert par la cavalerie à travers les hauteurs de l'Albaréde. — Deuxième batterie des assiégeants. — Instruction du premier consul pour tourner la position de Bard. — Buonaparte à Verrès. — Il monte le col de Joux; danger auquel il y est exposé. — Le premier consul monte sur les hauteurs d'Albaréde par le passage de la Bioula. — Descente et halte à Rovarey. — Attaque de vive force contre le fort. — Belle défense. — Troisième batterie des assiégeants contre le pont-levis de la place. — Capitulation. — Observations. — Explosion d'un magasin à poudre. — Démolition du fort et ses défenses extérieures sur la route de la vallée. — Construction de la nouvelle forteresse.

Les revers essuyés par les armées françaises sur le Rhin, les combats malheureux qui décidèrent leur expulsion du Piémont et de l'Italie, où elles n'avaient plus, à la fin de la campagne de 1799, que Gênes pour refuge, avaient porté un coup funeste au moral du soldat; et d'un autre côté les rênes du gouvernement républicain flottaient incertaines dans

les mains des partis qui se succédaient (1), et, enfin, la guerre de la Vendée augmentait encore les embarras ; tout annonçait une crise prochaine, lorsque le général Buonaparte partit de l' Egypte pour la France et débarqua à Fréjus dans les premiers jours d'octobre de l'année 1799 ; les événements, bien connus, du 9 novembre de la même année, le placèrent bientôt à la tête des affaires du gouvernement avec le titre de Premier Consul.

Il importait, avant tout, au chef de l' Etat de rehausser la gloire des armes et de reconquérir tout le terrain qu'elles avaient perdu pendant son séjour en Egypte. C'est à cet objet qu' il donna tous ses soins ; il réunit à Dijon une armée, dite de réserve, et forte de trente-cinq mille combattants sous les ordres du général Berthier ; le chef de l' Etat Major était le général Dupont (2). La destination de l'armée de réserve était de se porter sur le Rhin ou en Italie selon les circonstances; comme elles se présentèrent favorables pour le dernier de ces projets on s'occupa de le mettre à exécution.

Le plus grand secret avait été apporté sur le but de la formation de cette armée, pour

---

(1) Dumas — Jomini. — [Toutes les notes non signées sont de l'auteur].

(2) Jomini — Dumas — Allix.

donner le change aux Autrichiens commandés par le maréchal Mélas, et occupés au siège de Gênes, ainsi qu'à la poursuite des Français sur le Var ; pendant ce temps (1), une reconnaissance exacte des sommets des Alpes venait d'être exécutée par ordre du Premier Consul, afin de fixer le choix de la route la plus propre à tenir pour pénétrer en Italie ; depuis quelque temps, le général Thureau gardait le mont Genèvre et le mont Cenis avec cinq mille hommes ; le Petit-Saint-Bernard était occupé par le général Chabran avec des forces à peu près égales ; un détachement du corps du général Mainoni était établi au Grand Saint-Bernard, et le général Moncey conservait le Simplon et le Saint-Gothard avec une force de quinze à seize mille hommes, dont une partie, sous les ordres immédiats du général Béthencourt, était postée au Simplon. En même temps que cette disposition des troupes sur les débouchés des hautes Alpes devait concourir à la réussite de [ce] plan imaginé par Buonaparte, lorsqu' il serait pénétré dans la plaine avec ces armées de réserve, elle servait aussi à laisser dans le doute le maréchal Mélas sur le point définitif par lequel l'armée de Dijon percerait la chaîne des Alpes, dans le cas même où le

(1) Allix.

maréchal parviendrait à être éclairé sur le véritable but de toutes ces démonstrations.

Le Premier Consul s'était enfin décidé, d'après les rapports du général du Génie Marescot, à faire suivre à l'armée de réserve la route du Grand-Saint-Bernard pour arriver en Piémont par la Vallée d'Aoste (1) où il n'y avait, à cette époque, que mille cinq cents hommes du régiment autrichien Kinski et quatre compagnies de Croates ; la garnison de Bard consistait en cent hommes, du même régiment, et cinquante invalides piémontais, commandés par le capitaine Bernkopf qui appartenait aussi au dit régiment. Le général Buonaparte connaissait assez les obstacles que lui présenterait le fort de Bard, mais ils ne lui parurent pas assez formidables pour l'arrêter dans ses résolutions.

Le mouvement de l'armée de réserve ayant été ordonné, les premières colonnes, sous les ordres du général Lannes, partirent de Martigny et arrivèrent au couvent du Saint-Bernard le 14 mai (2) ; les autres suivaient de près ; aucune entrave ne s'opposa à la traversée de la montagne, si ce n' est la difficulté matérielle des localités qu'il fallut surmonter avec des peines infinies, surtout dans une saison peu pro-

(1) Jomini — Dumas — Allix.
(2) Carte de Dupont.

pre au passage des hautes Alpes; les circonstances de ce passage mémorable sont assez connues pour que l'on ne s'y arrête pas.

Le lendemain, 15 mai (1), la division Watrin, appartenant à l'avant-garde, descendit sur Saint-Rhémy et ensuite sur Etroubles d'où elle débusqua, à la suite d'un léger engagement, quelques soldats autrichiens qui s'y trouvaient en éclaireurs et qui se replièrent sur la cité d'Aoste, en laissant un détachement pour la garde du passage au pont de l'Ecluse. Les Français après avoir passé la nuit à Etroubles, continuèrent leur marche (2), forcèrent le pont et descendirent dans le bassin de la ville d'Aoste dépourvue de défense ; les Autrichiens, trop peu nombreux pour opposer une résistance efficace, l'avaient abandonnée et s'étaient repliés à Châtillon, où ils occupèrent militairement le château, ainsi que les hauteurs voisines qui dominent le pont sur lequel passe la grande route de la vallée ; toutefois, afin de se procurer le temps nécessaire pour aviser à cette défense, les Autrichiens avaient garni d'un petit nombre de soldats les anciens retranchements de Quart ; mais la poursuite des républicains fut sans relâche, et, le jour même de leur entrée à Aoste, les Impériaux

(1) Carte par Dupont.
(2) Jomini — Dumas — Allix.

furent forcés d'évacuer le faible abri de Quart.

Le 18 mai (1), le général Lannes arriva devant Châtillon où il eut une action sérieuse ; le général français, voyant l'impossibilité de forcer le passage sur le pont (2), malgré sa force numérique, fit tourner par la droite la position des Autrichiens, qui, ne pouvant à cause de leur petit nombre, faire face de deux côtés à la fois, se firent jour avec la bayonnette à travers l'ennemi ; ils laissèrent cependant en son pouvoir trois cents hommes, trois caissons avec trois pièces de canon et se replièrent sous le fort de Bard ; le même jour l'avant-garde française parut en vue de la place et s'arrêta pour faire les dispositions nécessaires au passage.

Dans la partie inférieure de la Vallée d'Aoste (3), entre le village de Verrès et celui de Donnas, s'élève le rocher isolé de Bard, au milieu d'une gorge étroite formée par le rapprochement soudain des pentes rapides des montagnes opposées d'Albarède et du Porcil ; à cette gorge viennent aboutir les nombreuses et importantes communications qui, des vallées environnantes, rejoignent celle de la Doire

---

(1) Carte par Dupont.
(2) Jomini — Allix — Dumas.
(3) Renseignements recueillis.

Baltée, supérieurement au détroit ; l'ennemi ne saurait donc éviter cet obstacle, s'il veut pénétrer par la vallée de la Doire Baltée dans les plaines du Piémont, avec l' intention bien arrêtée de s' y maintenir.

Pour fixer les idées sur la description du rocher de Bard (1), il convient de le considérer comme formé de deux parties distinctes ; l' une d' elles a la forme d' un cône oblique à base elliptique dont le grand axe est placé dans la direction même de la vallée, le sommet correspondant verticalement à l'extrémité de ce grand axe tournée du côté de Donnas ; l'autre partie du rocher est adossée au cône, du côté du village susdit, à dix mètres environ au dessus de son sommet ; elle consiste en une assez longue crête, surmontée de plusieurs petits mamelons, laquelle se dirige vers le bas de la vallée suivant à peu près le prolongement du grand axe de l'ellipse, en diminuant graduellement, depuis son origine, soit en largeur, soit en élévation.

La surface du cône la plus étendue et en même temps la moins inclinée (2) est tournée vers le haut de la vallée ; sur elle, aussi bien que sur le sommet du cône, existaient les ouvrages les plus essentiels du rocher, lesquels

(1) Renseignements.
(2) Renseignements.

formaient plusieurs étages, comme un amphithéâtre ; le restant du pourtour du rocher en général est composé d' escarpements presque verticaux d' une hauteur considérable sur le fond de la vallée, ne présentant que des aspérités, ou des rochers nus, glissants, sans accidents remarquables.

Cependant les parois du cône tournées du côté d'Albarède (1) sont sillonnées de haut en bas par trois ravins ; le premier commence au pied du sommet du cône, là où naît la seconde partie du rocher ; le deuxième ravin a son origine à quelque distance du dit sommet, mais du côté opposé où prend naissance le premier, c' est-à-dire, du côté de Verrès ; enfin le troisième ravin, d'une étendue très bornée, est éloigné du deuxième de quatre mètres à peu près. A trente-deux mètres environ plus bas que le sommet du cône, l' escarpement compris entre les deux premiers ravins forme une saillie de très peu de largeur, sensiblement horizontale, quoique légèrement ondulée ; entre le second et le troisième des ravins sus-indiqués, existe une autre saillie semblable à la précédente, inférieure à celle-ci de soixante-six mètres ; cette dernière saillie est de quelques mètres seulement plus élevée que les toits de la ville de Bard. Sur ces deux lisières de ter-

(1) Renseignements.

rain existaient aussi des ouvrages de fortification ; par chacune d'elles on avait l'entrée au fort, assurée cependant par la profondeur et les escarpements des ravins qui, comme des fossés naturels, leur étaient devant et sur lesquels étaient placés des ponts-levis. L'entrée supérieure n' était que secondaire (*a*) ; on y parvenait, du dehors, par la porte de Bard, tournée du côté d' Ivrée, au moyen d'un sentier formé en grande partie d'escaliers, serpentant le long du versant au nord de la seconde partie du rocher, et parcourant ensuite son arête ; cette communication était, pendant une grande partie de son développement, garnie de parapets en maçonnerie qui l' abritaient contre les coups de l' ennemi ; l' entrée inférieure était la principale de la forteresse ; on y arrivait par un chemin assez long et d'une montée pas trop rapide, qui se détachait de la grande route de la vallée, derrière et à quelques pas de l' église paroissiale de Bard.

Le rocher de Bard, placé entre la Doire et la ville (1), occupe avec sa masse presque tout l'espace de la gorge ; dans le sens longitudinal, il ne laisse, à l' un de ses côtés, que le lit resserré de la rivière bordé sur la droite

---

(*a*) Il parait cependant qu'elle était la seule lorsque, dans les temps reculés, les fortifications n' occupaient que la partie culminante du rocher.

(1) Renseignements.

de son cours par les montagnes escarpées du Porcil ; du côté opposé, se trouve la ville formée de deux seules rangées de maisons au milieu desquelles passe, comme dans un défilé, l'unique rue qui la traverse ; la rangée de maisons au sud est adossée aux escarpements d'Albarède.

Le rocher étant ainsi enclavé entre deux montagnes très rapprochées et très élevées, il en suit que le fort en est dominé à proximité ; mais, à cause même des dites circonstances, il ne peut en craindre que des offenses bien minimes, telles que celles causées par des tirailleurs cachés dans les anfractuosités des escarpements de ces mêmes hauteurs ; car supposant même que l'ennemi puisse amener du canon sur les crêtes d'Albarède, il n'y trouverait pas d'emplacement convenable pour l'établir, puisque de cette élévation le canon devrait tirer sous un angle très incliné pour atteindre les défenses du fort, ce qui causerait des coups trop plongeants, incertains, dangereux pour les affûts et d'aucun effet contre la maçonnerie ; les versants de Porcil ne sont pas plus favorables que la position d'Albarède pour l'établissement de batteries ; cependant le plateau inférieur nommé Plan-le-Ross [*sic*], qui est au pied de ces mêmes versants à l'endroit où le torrent Ayasse, venant de la vallée de Champorcher, se jette dans la Doire; pourrait servir à

l'ennemi pour placer de l'artillerie contre les parties inférieures du fort auxquelles il est presque de niveau et à la distance de six cents mètres environ ; mais le plateau étant très resserré et pouvant être battu avantageusement de ces mêmes parties basses, ainsi que plongé par les supérieures avec une artillerie plus considérable en nombre de pièces et en calibre, l'ennemi ne trouverait pas sa convenance de s'y établir, même n'ayant pas égard à la difficulté qu'il éprouverait pour parcourir, sous les feux dominants et rapprochés de la place le terrain rocailleux qui y conduit.

La ville de Bard (1) dont l'étendue correspond parallèlement à la longueur du grand axe de l'ellipse, projection horizontale de la première partie du rocher, est bâtie, comme nous l'avons remarqué, entre les pieds des escarpements d'Albarède et ceux du fort ; sa seule rue, presque en ligne droite, est la continuation de la route de la vallée : la route est surmontée en quatre endroits, plus ou moins espacés entre eux, par des voûtes soutenant des habitations lesquelles sont : la sacristie de l'église paroissiale, la salle de l'Administration communale, une habitation particulière et une bâtisse à deux étages appartenant aux appartements du palais des comtes de Bard. La ville

(1) Renseignements.

a un bourg, situé à cent mètres de distance, sur la route de la vallée du côté d'Aoste ; il s'appelle le bourg Jacquemet ; à son centre, un sentier part de la rue et descend au pont étroit, en maçonnerie, existant sur la Doire, par lequel on communique sur la droite de la rivière au village d'Hône, et de là avec la vallée de Champorcher. Les établissements militaires, sans but défensif, renfermés dans la ville, consistent en un magasin volant à poudre placé près de la porte d'Ivrée (1), et en une caserne d'infanterie où logeaient soixante hommes. L'Etat louait, en outre, le palais des comtes de Bard pour l'habitation du Gouverneur de la place duquel dépendait le commandant du fort ; la garnison de la ville et celle du fort alternaient le service dans ces deux endroits.

Depuis la plaine graveleuse d'Arnaz (2), la route de la vallée, tracée au pied des montagnes sur la gauche de la Doire, se dirige avec une montée insensible et sans détours remarquables vers le bourg Jacquemet, toujours dominée et battue d'enfilade et de revers par les différentes positions du fort (*a*);

(1) Témoignages verbaux, etc.

(2) Renseignements, etc.

(*a*) Il est à remarquer que la route de la vallée est constamment tracée, dans tout son développement, sur la gauche de la Doire ; ce n'est que pour le court trajet entre Villeneuve et Avise qu'elle se trouve sur la droite de la rivière.

dans ce trajet, la route ne rencontre qu'un seul pont, petit, en maçonnerie, construit sur le torrent assez profond des Isserts venant des hauteurs de la Coue ; un peu avant d'arriver au bourg Jacquemet, la route se raidit, puis elle le traverse et elle suit, toujours en montant, les cent mètres qui le séparent de la ville ; pendant ce dernier trajet la route fait un coude très prononcé dont la convexité appuie à la montagne ; la saillie d'un rocher dérobe la branche la plus longue de ce détour aux feux du fort, notamment à ceux de ses parties basses le plus à portée de la battre (*a*) ; la route parcourt ensuite horizontalement l'entrée de la ville ; mais au centre de ses habitations elle reprend une forte montée qui continue jusqu'à sa sortie par la porte d'Ivrée, où, après une plaine de quelques pas, elle descend avec une pente très prononcée et se cache bientôt à la vue du fort par des détours très fréquents ; il suit de là que l'on doit considérer la partie supérieure de la ville de Bard comme point culminant de la route entre Donnas et Verrès; car, depuis Arnaz jusqu'à Verrès, la route est horizontale.

La Doire suit constamment le tracé de la route dans son cours d'Arnaz à Bard (1) ; sa

(*a*) Cette saillie de rocher a été enlevée, lors de la construction de la nouvelle forteresse.

(1) Renseignements, etc.

pente est de 4 m. 50 c. pour cent ; la largeur est de cinquante mètres ; elle n'est pas guéable; un pont en maçonnerie, difficilement praticable pour les bêtes chargées, à cause de son très peu de largeur, traverse la rivière vis-à-vis du village d'Arnaz ; la rivière et la route sont si près l'une de l'autre, qu'en plusieurs endroits il n'y a pas de terrain entre les deux, ce qui se remarque surtout aux approches du bourg Jacquement jusqu'à l'entrée de la ville de Bard. La Doire vient frapper le rocher du fort où les pieds de celui-ci touchent presque les maisons de la ville ; ne pouvant s'y frayer un passage,la rivière se détourne brusquement à droite, entoure les pieds du rocher total dans les deux tiers environ de son périmètre et se replace ensuite à côté de la route ; c'est dans le cours de ce détour que la Doire reçoit les eaux de l'Ayasse sous le mamelon Plan-de-Ross. La rivière en frappant, comme nous venons de l'indiquer, contre le terrain situé entre la position du fort et la ville, s'y est creusé une anse étroite, mais assez prolongée, pour induire en erreur quelques écrivains qui ont affirmé que la Doire passe entre la ville de Bard et le fort. Nous avons remarqué que la route a une montée vers la ville, tandis que la rivière y descend ; cela fait que la route qui, près d'Arnaz, est presque au niveau des eaux de la Doire, s'en trouve graduellement plus élevée, telle-

ment qu'entre le bourg et la ville l'élévation est de vingt-quatre mètres.

La plaine de la vallée en avant de Bard est placée entièrement sur la droite de la Doire (1) ; sa largeur moyenne est de soixante mètres, mais à mesure que cette plaine s'approche du fort, elle s'élargit tellement qu'à ses pieds aux environs d'Hône, elle acquiert une étendue assez considérable ; ce terrain, étant de beaucoup inférieur de niveau au fort, ne saurait convenir à l'ennemi pour s'y établir ; car il ne pourrait y placer que des mortiers et éprouverait beaucoup de fatigue pour se couvrir des feux dominants de la position, desquels il serait écrasé; derrière le village d'Hône, sur les bords de la plaine, s'élève le monticule Pian-priot, dont le sommet est au même niveau que la position culminante du rocher de Bard ; mais sa distance à la partie susdite, la seule contre laquelle le monticule pourrait avoir quelque effet, étant de mille deux cents mètres, on n'en aurait pas à craindre pour les brèches l'action d'artillerie que l'ennemi s'efforcerait d'y faire monter avec de très grandes difficultés. Sur les derrières, le terrain, tant au fond de la vallée que sur les pentes des montagnes, n'offre aucun emplacement duquel on puisse nuire aux ouvrages de la

(1) Renseignements, etc.

place. Hors les endroits indiqués jusqu'ici, on ne rencontre dans les environs de Bard aucun point favorable pour des batteries ; les petits espaces que l'on remarque sur les bords de la route, en avant de Bard, sont très retrécis et se trouvent, par rapport aux feux de la place, dans la même circonstance malheureuse que le terrain sur la droite de la Doire; d'ailleurs, les ouvrages construits sur le rocher étant entourés d'escarpements très élevés et inaccessibles, bordés par le cours de la rivière qui les entoure dans les deux tiers de leur périmètre, l'ennemi ne pourrait pas arriver jusqu'à eux pour monter à l'assaut, en supposant la brèche ouverte ; les deux parties accessibles du rocher sont celles que nous avons déjà citées, par lesquelles on a l'accès dans l'intérieur du fort ; mais l'ennemi ne trouve aucun endroit où il puisse placer son artillerie pour battre les défenses qui protégeaient ces entrées.

Concluons donc, en résumant tous les avantages militaires réunis dans la position de Bard, tant relativement à la situation que par rapport à la structure de son rocher dominant tout à l'entour la campagne environnante, que peu de terrains dans les gorges des vallées offrent autant de convenance pour y ériger une forteresse.

Nous ne reviendrons pas sur la nomenclature et la description des communications

latérales au fort de Bard ; nous nous bornerons d'ajouter ici (1) que, depuis la grande route de la vallée, en avant et à peu de distance du bourg Jacquemet, un sentier, dit l'Echelle du paradis, conduit sur les hauteurs d'Albarède, ou de la Bioula indistinctement, en remontant la rive gauche du torrent les Isserts, entre le bourg et la ville ; un autre sentier, partant aussi de la grande route, monte les escarpements d'Albarède et arrive à la gorge formée par les hauteurs Chavéran et Chévérine; ce sentier s'appelle la Bardetta, du nom du ruisseau dont il suit le cours.

Après avoir indiqué les qualités caractéristiques dont la nature a doté la position de Bard, envisagée sous le point de vue militaire, il nous reste à exposer ce que l'art y avait ajouté pour concourir au complètement de la défense de cette partie de la frontière ; ce qui complètera en même temps les notions nécessaires pour se former une idée exacte des efforts opposés par la défense aux moyens déployés par l'ennemi pour ses attaques. A la vérité, le tracé des ouvrages et la solidité des constructions n'étaient pas en harmonie avec les progrès de l'art militaire, à l'époque dont nous parlons ; mais ce défaut d'attention était amplement dédommagé par la bonté éminem-

(1) Renseignements, etc.

ment favorable du site ; le siège de Bard en 1800 prouva à l'évidence cette assertion.

Les fortifications de la place de Bard peuvent êtres rangées en trois catégories : la première comprend les ouvrages construits sur le cône ; la deuxième se compose de ceux qui entouraient la ville, lesquels se liaient avec les premiers, de manière à ne former qu'un seul fort dont les ouvrages du rocher formaient le réduit ; la troisième enfin consiste dans les ouvrages extérieurs à portée du corps de la place. Les retranchements érigés sur les montagnes environnant Bard ne sont pas considérées ici comme faisant partie du système de fortification, que nous allons décrire dans l'ordre que nous leur avons assigné (*a*).

Fortifications du Rocher. — Sur la surface du rocher (1), deux enceintes de forme elliptique, mais excentriques, parcouraient les crêtes naturelles tracées par les escarpements et par les pentes rapides qui l'entouraient ;

---

(*a*) Il est d'autant plus utile d'entrer dans quelques détails sur les ouvrages qui composaient le système, à l'objet d'en conserver la mémoire, que le temps et la main des hommes les font disparaître de jour en jour ; la description des ouvrages du rocher, dont on n'a trouvé nulle part le plan exact correspondant à l'époque du siège de 1800, est appuyée à leur tracé découvert et soigneusement levée à mesure qu'on déblayait le terrain pour faire place à la construction de la nouvelle forteresse ; celle des fortifications de la ville et des ouvrages extérieurs est faite d'après les vestiges qui en existent encore et qui font deviner aisément ce que ces défenses étaient avant leur destruction ou leur dépérissement.

(1) Renseignements.

la moins développée de ces enceintes occupait le point le plus élevé de la surface et avait son grand axe beaucoup rapproché de la crête des escarpements tournés à Bard, vers laquelle les périmètres des deux ellipses se rapprochaient considérablement en position horizontale; l'ellipse la plus étendue avait son sol à vingt mètres inférieur au point susdit; sa surface était plane, légèrement accidentée et embrassant tout le périmètre de l'ellipse la plus petite. L'enceinte supérieure était terrassée, mais sans flanquement; dans son intérieur, existaient les principaux logements, les magasins, les casernes, la vivanderie, le four, etc. de la place entière, entassés, à plusieurs étages, sur un espace resserré fortement incliné vers le haut de la vallée; de tous ces bâtiments une seule chambre était voûtée à l'épreuve de la bombe (*a*); elle servait de logement au commandant du fort (1); une batterie à parapets en terre bordait l'escarpement le plus élevé de cette surface culminante et dirigeait sur les hauteurs d'Albarède ses feux fournis par deux canons de gros calibre tirant en barbette (2),

(*a*) Cette voûte avait été rendue à l'épreuve de la bombe, postérieurement à sa construction primitive; lors de sa démolition, en 1832, on a facilement reconnu que la voûte et ses pieds droits avaient été renforcés après coup.

(1) Renseignements, etc.

(2) Témoignages verbaux etc.

auxquelles pièces on avait ajouté plusieurs espingards.

Au pied de l'enceinte terrassée, du côté de Bard (1), on remarquait une tour ronde d'ancienne et solide construction, couverte d'une voûte sphérique ; sur le sommet, une barre de fer soutenait le drapeau de la place ; la tour avait au vide trois mètres de diamètre ; à la naissance de la voûte sphérique, existait extérieurement une autre voûte, moins épaisse que la précédente, qui partageait la hauteur de la tour en deux parties inégales ; la partie inférieure à la voûte mince avait, sous clefs, quatre mètres de hauteur ; l'autre partie, comprise entre le pavé de cette voûte et l'intrados de la calotte sphérique, en avait deux ; un escalier découvert descendait de l'enceinte terrassée, traversait une porte pratiquée dans l'épaisseur de la muraille périmétrale de la tour et parvenait sur le pavé de la voûte mince ; au centre de celle-ci, existait une ouverture carrée, limitée dans ses dimensions au passage d'un seul homme ; par cette ouverture, on communiquait dans la partie inférieure de la tour, sans aucun autre moyen que par une corde ou par une échelle de maçon ; le jour parvenait dans l'intérieur de cette partie par un soupirail de la forme d'un créneau ordi-

(1) Renseignements, etc.

naire, élevé à la hauteur de trois mètres du sol ; dans un creux de la muraille, on voyait une latrine. Nul doute que cette tour n'appartînt aux temps les plus reculés de la féodalité et ne servît de prison *(a)*. L'enceinte inférieure n'était pas terrassée ; elle consistait en une muraille percée de deux rangs de créneaux ; un balcon régnait tout à l'entour pour faire feu du rang supérieur et pour entrer dans l'intérieur de quelques guérites en maçonnerie qui, par leur saillie sur l'enceinte, procuraient, quoique imparfaitement, quelque défense de flanc ; les établissements militaires appuyaient en tout contre le mur de l'enceinte ; ils consistaient en deux grands magasins contigus, bâtis, à l'épreuve de la bombe, entre la gorge de la batterie en terre du point culminant et l'enceinte de la grande ellipse, du côté de Donnas ; ces magasins, partagés en deux étages au moyen de soupentes, renfermaient les vivres *(b)* ; en un magasin à poudre, couvert d'un simple toit ordinaire, ap-

---

*(a)* On pardonnera la longueur de la digression sur la tour, en vue de l'intérêt qu'elle semble devoir offrir ; entre tous les débris du fort, cet édifice était resté intact ; il servait, en dernier, pour un dépôt de poudre de guerre. Le rocher de la chapelle du fort actuel s'élève à l'endroit, à peu près, où était bâtie la tour.

*(b)* Pendant le siége, on avait établi un moulin à bras contre l'enceinte, en avant de la porte des magasins ; mais on ne put s'en servir parce que, étant à découvert, il était exposé aux coups de carabine que les assiégeants lançaient des hauteurs de Pontalet. *(Témoignages verbaux, etc.)*

puyé extérieurement à l'enceinte dans sa partie tournée vers les hauteurs de Pontalet; en une bâtisse composant l'entrée principale, dont les pièces consistaient en un corps de garde auquel était jointe une chambre servant de prison: l'entrée est placée du côté de Verrès; elle n'avait pas de fossé et n'était assurée que par une simple porte précédée d'une barrière; entre l'entrée principale et le pied de la petite ellipse culminante, on avait construit un grand hangard pour l'exercice et la récréation de la garnison pendant le mauvais temps. Une seule mauvaise citerne très petite existait entre les deux enceintes contre les pieds de la moins développée, vis-à-vis de l'entrée principale; la citerne consistait en un creux que l'on avait voûté sans se soucier de la rendre au moins régulière; non loin de la citerne, on voyait un réservoir découvert qui en recevait le surabondant des eaux. Pour que l'ennemi, maître de l'entrée principale, ne pût arriver aussitôt dans l'intérieur des fortifications érigées sur le point culminant, l'espace compris entre les deux enceintes était intercepté, dans le sens des petits axes des ellipses, par une muraille crénelée, percée d'une ouverture fermée par une porte, derrière laquelle un escalier montait aux fortifications supérieures et une rampe cordonnée conduisait sur le terreplein de la batterie culminante. L'enceinte, dont nous

venons de donner la description (1), était armée de deux seuls mortiers à demi bombe. Nous ajouterons que, dans la partie la plus saillante de l'enceinte, du côté de Donnas, on s'était ménagé le moyen de communiquer au dehors, en y ouvrant un petit trou pas lequel un seul homme aurait pu passer courbé; le trou était entièrement enveloppé par un très petit bastion attenant par ses deux flancs à l'enceinte. L'ensemble des ouvrages de la partie culminante et de celle inférieure de la surface du rocher portait le nom d'Ouvrage Supérieur *(a)*.

Dans la description de la structure du rocher de Bard (2), nous avons remarqué l'existence de deux saillies de terrain tournées du côté d'Albarède; la plus élevée s'étendait dans toute la longueur de l'ouvrage supérieur et soutenait les fortifications connues sous le nom de Fer-à-cheval *(b)*, qui consistaient en une enceinte élevée sur la crête longitudinale de la saillie dont elle suivait le contour. L'extrémité de cette enceinte tournée à Donnas ne

---

(1) Témoignages verbaux, etc.

*(a)* Dans la nouvelle forteresse, ces ouvrages ont été remplacés par le fort Charles-Albert.

(2) Renseignements, etc.

*(b)* D'après le tracé de cet ouvrage, l'on ne peut se rendre raison de la dénomination de Fer-à-Cheval; il parait que l'on aurait dû plutôt l'appeler Fausse-braie, d'après son emplacement par rapport à l'ouvrage supérieur.

contenait que la porte précédée du ravin qui lui servait de fossé naturel, comme nous l'avons indiqué ailleurs; par cette ouverture, l'on communiquait, de l'intérieur de l'ouvrage, non seulement à la ville de Bard de la manière déjà décrite, mais aussi l'on descendait jusqu'à la Doire au moyen d'un sentier que l'on avait taillé dans le roc, en forme d'escalier, au commencement de l'année 1800, afin d'en tirer de l'eau de la rivière, quand la petite et mauvaise citerne, ainsi que le réservoir de l'ouvrage supérieur, en manquait; par cette même porte, enfin, on avait la communication à un corps de garde et à un magasin situés, le premier sur le prolongement de la crête de la saillie vis-à-vis de la porte susdite, le second au pied de l'escarpement du dit ouvrage supérieur, tourné vers Donnas. L'extrémité opposée de l'enceinte appuyait à la tête du ravin, dont la partie inférieure servait de fossé naturel à la porte principale de la place; de cette extrémité, on pouvait défendre l'accès à la porte susdite en faisant rouler, le long du ravin, des projectiles, des quartiers de rocher, etc., qui frappaient en flanc les assaillants. La longueur de cette saillie de terrain était intérieurement partagée en deux parties presque égales au moyen d'un mur en travers, au milieu duquel on avait ouvert un passage, assuré par une barrière; l'objet de ce mur é-

tait de présenter encore quelque résistance à l'ennemi, s' il avait forcé l'entrée principale du Fer-à-cheval ; un seul petit hangard, placé derrière et à quelque distance du mur susdit, pouvait contenir les approvisionnements de l'ouvrage (1), l'armement consistait en deux mortiers à demi bombe et en un obusier *(a)*.

Sur la moitié de la surface décrite (2) du cône, on rencontrait une portion de terrain en plaine dans une direction perpendiculaire à celle du grand axe ; son niveau était de soixante-quatre mètres au dessous du sommet ; ce terrain était occupé par une batterie assez étendue, en ligne droite, faisant face vers le haut de la vallée; les parapets étaient en terre; au commencement de la campagne de 1800, on les avait renforcés avec de la terre et du gazon ; c'est ce même ouvrage que le Duc du Mont-ferrat avait fait ajouter au fort de Bard en 1792 (3) et que l'on nomma la Tepata *(b)*; la batterie était armée de trois pièces en fer du calibre de vingt-quatre et de quatre pièces en bronze du calibre de seize; les pièces é-

---

(1) Témoignages...

*(a)* Le Fer-à-cheval est aujourd' hui remplacé par l'ouvrage nommé supplémentaire, dont le tracé, quoique semblable au précédent, renferme cependant des constructions plus conséquentes.

(2) Renseignements.

(3) Témoignages verbaux...

*(b)* Un front bastionné et casematé s'élève maintenant sur le terrain de la Tepata.

taient en découvert et tiraient en barbette dans la direction de l'ouverture de la vallée ; à la gorge de l'ouvrage, on avait ménagé des petits magasins contre le rocher ; un corps de garde s'élevait au pied de la Tepata, sur son extrémité gauche.

Les fortifications (1) construites sur la partie de la surface du cône la plus basse, avaient la forme d'une tenaille, appropriée à celle du terrain qui leur servait de base ; leur ensemble portait le nom d'Ouvrage Inférieur; le sol était de nonantecinq mètres inférieur au sommet du cône ; les parapets de l'ouvrage étaient en maçonnerie (2); ils étaient percés d'embrasures garnies de cinq canons en fer, du calibre de seize, et de deux obusiers en bronze ; les coups des premiers battaient la grande route de la vallée de plus loin qu' ils pouvaient l'atteindre jusqu'à son entrée dans le bourg de Jacquemet ; de ce point à la ville de Bard, les coups devenaient tellement fichant sur la chaussée, qu' il était impossible d'y pointer les pièces *(a)*; les deux obusiers dirigeaient leur feu vers le village d' Hône et sur les prairies environnantes ; aux angles saillants de la te-

(1) Témoignages....

(2) Témoignages verbaux...

*(a)* Dans la construction de la nouvelle forteresse, on a conservé à l'ouvrage Ferdinand, érigé en place de l'ouvrage inférieur, la forme de tenaille, mais on a procuré à ses batteries un niveau beaucoup plus bas, de manière que l'on a maintenant des feux beaucoup plus rasants.

naille (1), on avait construit deux guérites rondes en maçonnerie, à l'instar de celles proposées par Vauban. Sous le terre-plein de la face gauche de la tenaille, on avait creusé, contre le revêtement, des souterrains servant de caves, dans l'intérieur desquels on arrivait par le moyen d'un escalier qui prenait origine du sol même de l'ouvrage.

La gorge de l'ouvrage inférieur était fermée par une palissade qui joignait l'extrémité de ses deux ailes ; dans l'espace ainsi renfermé de terrain, on voyait un assez vaste magasin et la chapelle du fort dédiée à Saint-Maurice (2). Quelque temps avant le siège, les batteries de l'ouvrage avaient été couvertes d'un toit en ardoises du pays, soutenu par des piliers en maçonnerie, ce qui leur donnait l'aspect d'une galerie couverte ; par cette précaution, les canonniers étaient à l'abri des coups de fusil que les tirailleurs ennemis pouvaient y diriger des hauteurs voisines.

L'aile droite de la tenaille décrite se rattachait (3), en proximité de la gorge de l'ouvrage inférieur, à une enceinte crénelée couronnant la crête de la seconde saillie de terrain, existante sur les parois du rocher du fort tournés du côté de la ville de Bard, comme nous

(1) Renseignements, etc.
(2) Témoignages verbaux... — Renseignements...
(3) Renseignements, etc.

l'avons indiqué plus haut; cette enceinte s'étendait donc depuis l'ouvrage susdit jusqu'à l'entrée principale de la forteresse ; par son relief, elle dérobait à la vue et aux coups des fusiliers ennemis la branche du chemin tracé à ses pieds; l'enceinte présentait dans son développement un redan, un demi-bastion et des lignes brisées (1); la face du redan, tournée vers le bourg Jacquemet, était armée de deux pièces anciennes, longues, mais de petit calibre aux armes de la Maison de Challand *(a)*, et d'un système de canons à fusil, de différentes dimensions, que l'on appelait l'orgue; quelques petits magasins, épars le long du chemin opposé à l'enceinte, étaient les seuls abris qui existaient dans cette partie de la forteresse (2); par le commandement et par la proximité de cette enceinte à la ville de Bard, la rue en est parfaitement battue par une grêle de petits projectiles ; les barricades, que l'on peut faire sous les voûtes qui la surmontent, et la défense que l'on peut procurer en perçant convenablement ces mêmes voûtes, rendent la traversée de la ville, sinon impossible, sans doute très meurtrière à l'ennemi. La porte principale

(1) Témoignages verbaux.

*(a)* Nous avons déjà indiqué ailleurs que le château de Verrès, appartenant jadis à la Maison de Challand, avait été démantelé en 1661 par ordre du Duc de Savoie Charles-Emmanuel II, qui en fit transporter l'artillerie au fort de Bard.

(2) Renseignements.

de la forteresse se trouvait placée à l'extrémité de l'enceinte, que nous venons de décrire, opposée à l'ouvrage inférieur; l'ouverture faisait face du côté d' Ivrée *(a)*; sur la porte existaient un corps de garde et une chambre servant de logement à un Adjudant; on arrivait dans l' intérieur de ces pièces par un escalier découvert; le ravin qui, comme nous l'avons remarqué, servait de fossé naturel à la porte, était garni, sur la crête de son bord à gauche, d'une enceinte qui liait la porte susdite avec l'une des extrémités du Fer-à-cheval; presqu'au milieu de l'enceinte on avait ménagé une ouverture par laquelle on communiquait à l'extérieur toutes les fois que l'on ne jugeait pas à propos de baisser, pour cet effet, le pont-levis de la porte principale; on arrivait à l'ouverture susdite, en grimpant à travers des rochers. Outre la défense que la porte principale tirait d'en haut du Fer-à-cheval, elle en avait aussi par le moyen des crénaux ouverts dans les murailles qui la surmontaient et par celui du flanc de demi-bastion de l'enceinte, tournée du côté de la ville *(b)*. Au delà du ravin, la

---

*(a)* Sa côte, au dessous du point culminant du rocher, était de 98 mètres.

*(b)* Les nouvelles constructions présentent, à peu de choses près, le même tracé qu'avaient ces ouvrages lors du siège; la porte actuelle ne soutient plus, cependant, aucune bâtisse; le corps de garde a été construit dans l' intérieur du demi-bastion de l'enceinte au terre plein duquel il sert même de traverse; au dessous du terre plein, on a mé-

porte principale était précédée de deux lignes de fortifications en forme de tenaille, dont les faces étaient parallèles; elles avaient les ailes appuyées, d'un côté, sur l'escarpement tourné à la ville, et, de l'autre, au pied des parois du rocher du fort; entre ces deux ouvrages extérieurs, était bâti un petit magasin; il consistait en une base en muraille surmontée de palissades. L'église paroissiale de Bard est placée au pied de la tenaille la plus avancée; à côté de la paroisse, est le cimetière; entre les deux passe une branche de chemin qui conduit au fort.

Nous avons déjà indiqué quelle était la trace du chemin conduisant au fort, depuis la naissance de la grande route de la vallée jusqu'à l'ouvrage inférieur (1); de ce point le chemin parcourait la gorge du même ouvrage, puis il se développait sur la surface du cône sur laquelle étaient construites les fortifications, dont nous avons donné la description, et communiquait avec elles; dans son cours, le chemin conduisait aussi sur une petite bande de terrain, entre la Tepata et l'ouvrage inférieur, que l'on avait entouré d'un parapet en muraille à sec *(a)*.

---

nagé une casemate. Les ouvrages défensifs de la nouvelle forteresse se terminent à la porte principale; on n'a plus rétabli les deux enceintes qui anciennement précédaient cette entrée.

(1) Renseignements.

*(a)* A cet endroit s'élève maintenant une batterie de mortiers couverte à l'épreuve de la bombe.

Au pied de l'extrémité gauche de la Tepata, le chemin était renfermé entre le corps de garde de cet ouvrage et un petit magasin; à la gorge de l'ouvrage susdit, le chemin rencontrait un autre magasin assez spacieux ; à moitié de distance de Tepata à l'ouvrage supérieur, le chemin communiquait à sa droite, en montant, à une bande de terrain en plaine et sur lequel on avait établi, en ligne droite, une batterie de mortiers, dont les feux étaient dirigés sur la hauteur du Plan-Priot, sur le village d'Hône, et vers le débouché de la vallée de Champorcher ; d'après les traces observées sur l'endroit même, lors du déblayement du terrain, on remarquait dans cette batterie l'emplacement pour cinq mortiers (1) ; mais, en réalité, elle n'était armée, au moment du siége, que de trois mortiers à demi-bombe; les deux autres, d'un calibre plus fort, ayant été transportés à Turin, un peu avant l'époque susdite. Depuis l'ouvrage inférieur jusqu'aux parties les plus élevées du supérieur (2), le chemin était très rapide et praticable seulement pour les bêtes chargées ; son sol était en cailloux et cordonné ; comme, pendant ce long trajet, le chemin était battu par l'ennemi placé sur les hauteurs voisines, on l'avait couvert

(1) Témoignages verbaux.
(2) Renseignements.

en 1800 d'un toit en ardoises (4), comme on l'avait fait pour les batteries de l'ouvrage inférieur; les murailles soutenant cette toiture étaient cependant continues, et non à piliers, percées de créneaux, dans tout leur développement (*a*). Malgré les escarpements qui entourent le rocher de Bard, on avait poussé la précaution jusqu' à construire une muraille assez étendue formant une diagonale avec la partie extérieure du terrain sur lequel appuyait l'enceinte de l' ouvrage supérieur tournée vers la Doire, afin d'ôter à l'ennemi toute possibilité de s'en approcher; dans ce même but, on avait aussi barré par un mur le petit ravin très-étroit, qui descend à la rivière susdite, entre la Tepata et l'ouvrage inférieur.

FORTIFICATIONS DE LA VILLE (1). Du côté tourné vers Ivrée, l'entrée de la ville de Bard est protégée par deux enceintes, espacées entr'elles de dix mètres, précédées d'un parapet de muraille, en crémaillère; l'enceinte la plus avancée a la forme d'un petit front dont les faces des bastions se prolongent sur les escarpements latéraux; les bastions seuls sont terrassés; au milieu de la courtine, était

---

(4) Témoignages verbaux.

*(a)* Une route carrossable remplace maintenant le chemin cordonné. Une autre communication couverte lie entre eux les ouvrages de la nouvelle forteresse et concourt à sa défense rapprochée.

(1) Renseignements.

ouverte la porte par laquelle passait la route de la vallée; la porte avait devant elle un petit fossé surmonté d'un pont-levis; l'enceinte, établie derrière le petit front bastionné, est en ligne droite et parallèle à la courtine du dit front; elle s'étend aussi à ses deux extrémités sur les escarpements latéraux; cette enceinte est formée d'une muraille assez élevée dont l' intérieur est renforcé par des voûtes en décharge, sur l'extrados desquelles se plaçaient les défenseurs; tout près de l'endroit où la route de la vallée perçait cette enceinte, on avait construit un corps de garde extérieurement et contre la même. Le parapet en crémaillère servait, pour ainsi dire, comme chemin couvert; l'une de ses branches remontait la crête du rocher provenant du sommet du cône et couvrait par là le sentier qui liait, comme nous avons dit ailleurs, la ville de Bard avec le Fer-à-cheval; sur l'arête de cette crête on voit, au pied de la branche de la crémaillère, deux petites places d'armes basses auxquelles on arrive par des passages voûtés, ménagés sous le sentier susdit; l'autre branche appuyait au pied de la place du bastion de gauche de l'enceinte avancée *(a)*.

---

*(a)* Sur les bords de la route, les enceintes ont été détruites après le siége de 1800, de manière à élargir le passage; le fossé de la première enceinte fut comblé. Ensuite de la construction de la nouvelle forteresse, on a bâti contre l'intérieur du mur l'enceinte susdite, à

A quelques pas en avant du palais des comtes de Bard (1), sur le bord à droite de la route, l'entrée, du côté d'Aoste, de la ville de Bard était assurée par un corps de garde dont une des voûtes surmontait la route même; le passage était ici intercepté par une barrière; une ligne de retranchements en pierres et chaux s'étend depuis le corps de garde sur les rochers qui entourent le palais susdit et se termine au sentier la Bardetta, qu'il ferme en une petite tour ronde, ouverte à la gorge; quelques autres portions du retranchement en pierres à sec précèdent, vers Jacquemet, sur ses mêmes hauteurs, la ligne décrite. Le bord de la route, du côté de la Doire (2), était bordé depuis le corps de garde d'un parapet très solide, élevé de deux mètres, percé de créneaux et d'embrasures; ce parapet s'étendait jusqu'à l'endroit où la route était, dans un petit trajet, couverte aux feux et à la vue même du fort; là se trouvait une simple barrière qui fermait la route. Afin d'ôter à l'ennemi la possibilité

---

droite de la route, un magasin qui contenait l'approvisionnement de la chaux; derrière la deuxième enceinte, en correspondance du magasin à chaux, on a élevé un autre magasin plus grand et plus solide que le précédent, destiné à mettre à l'abri les charpentes et les objets en fer destinés à la construction. Vis-à-vis de ce dernier magasin, du côté opposé à la route, à l'endroit où existait jadis le magasin volant à poudre, on a bâti le pavillon du Génie.

(1) Renseignements.

(2) Renseignements.

de pénétrer dans l'intérieur de la ville par l'anse que la Doire s'est creusée au pied des rochers qui soutiennent la portion de la route dont nous parlons, et ceux qui forment un des escarpements de l'ouvrage inférieur, on a élevé, dans ce bas fond, un mur crénelé, d'un relief convenable qui, appuyant ses deux extrémités aux rochers susdits, barre entièrement cette gorge, en présentant la forme d'une tenaille dont l'angle rentrant est très ouvert *(a)*.

OUVRAGES EXTÉRIEURS. — Le premier obstacle que l'ennemi, venant du côté d'Aoste, rencontrait sur la route de la vallée, en vue et à la portée du canon du fort de Bard, était le corps de garde nommé le Cornaley (1); il est construit sur le bord même de la route, au pied d'un escarpement de la montagne dont la crête et les versants, du côté de l'ennemi, sont couronnés, à plusieurs étages, de retranchements en pierres à sec, qui étendent leur droite jusqu'à des aspérités inaccessibles ; de cette position élevée, l'on découvre et l'on bat un trait assez considérable de la chaussée (2);

---

*(a)* La voûte du corps de garde qui surmontait la route a été détruite après le siége de 1800. Les parapets de la même route ont été ruinés par le choc des quartiers de rochers que détachaient et lançaient les mines faites pour enlever l'obstacle qui cachait une portion de la route susdite à la vue et au tir des parties basses de la muraille forteresse, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

(1) Renseignements.

(2) Témoignages verbaux, etc.

ces fortifications, dont l'ensemble portait aussi le nom de citadelle, avaient encore pour objet d' intercepter le sentier, qui de la grande route monte aux granges des Isserts, et, par là, sur les hauteurs d'Albarède, évitant le passage de la Bioula. Le corps de garde avait une arche qui surmontait la route et servait de sentier au pont-levis existant sur un fossé que l'on avait expressément creusé en travers de la route même dans toute sa largeur ; une barrière précédait de quelques pas le fossé. Le corps de garde consistait en une chambre au rez-de-chaussée, au-dessus de laquelle était une pièce semblable ; un escalier creusé dans le roc partait de cette chambre supérieure pour monter aux lignes de fortification auxquelles on arrivait aussi par un chemin ouvert sur le dos de la montagne, en arrière des lignes susdites, avec un développement et des pentes assez commodes pour pouvoir transporter de l'artillerie légère *(a)*.

Derrière le corps de garde du Cornaley, sur la gauche du torrent les Isserts (1), l'ennemi rencontrait sur la route un autre corps de garde, situé comme le précédent, avec fos-

---

(*a*) La seule arche surmontant la voûte a été détruite après le siège de 1800, époque à laquelle on a aussi comblé le fossé. Le restant des constructions est encore en assez bon état.

(1) Renseignements, etc....

sé et pont-levis qui interceptaient à volonté la communication ; le lit même du torrent aurait pu servir d'avant-fossé en faisant sauter le petit pont en maçonnerie qui le traverse ; le but de ce corps de garde était aussi de couvrir le passage par l'escalier du Paradis lequel conduit, comme nous l'avons vu, sur le plateau d'Albarède par les gragnes les Isserts ; la bâtisse ne consistait qu'en une seule chambre *(a)*.

L'ennemi était enfin arrêté à son passage sur la route de la vallée (1), par un troisième obstacle à l'entrée même du bourg Jacquemet où la chaussée est bordée, du côté de la montagne, par des escarpements inaccessibles et, du côté de la Doire, par des précipices. Il existe ici un vaste bâtiment, de forme quadrilatère, placé à l' intersection des avenues de la route et du pont sur la rivière, vers chacune desquelles l'édifice présente de front des murailles percées de créneaux ; la différence de niveau entre les deux pavés de la route et celui du pont est de six mètres. La base de l'édifice embrasse la largeur de la route, et au pied de son escarpement, la même base renferme un espace de terrain sur lequel pose la partie de l'édifice tournée du côté de la Doire ;

---

*(a)* Le fossé fut comblé après le siége de 1800.

(1) Renseignements.

cette portion, composée de trois chambres superposées, s'élève en hauteur jusqu'au couronnement de la bâtisse supérieure formée elle-même d'une voûte qui surmonte le passage de la route et qui soutient en même temps une chambre. Ce bâtiment qui, par sa situation, fermait absolument la communication principale de la vallée, servait de corps de garde défensif ; il n'était cependant précédé ni de fossé ni de barrière.

Depuis le corps de garde Cornaley jusqu'à l'entrée de la ville de Bard, la route était bordée, du côté de la Doire, d'un parapet en maçonnerie, assez élevé et très solide, percé de créneaux en plusieurs endroits et notamment aux environs des corps de garde décrits (1) ; tout près et en avant de celui de Jacquemet, on avait même profité d'une saillie de rocher contre l'escarpement de la route vers la rivière pour le ceindre d'une autre portion de parapet terminé en forme de cercle. L'objet de ces défenses était d' empêcher à l'ennemi le passage de la Doire comme aussi de le battre sur les prairies à la droite de la rivière ; cette précaution avait été encore prise pour la petite portion de parapet qui borde le chemin du bourg Jacquemet au pont sur la Doire ; entre l'extrémité inférieure du parapet et le pied du

(1) Renseignements.

corps de garde, on avait de plus établi une forte porte, au moyen de laquelle toute communication du pont au bourg était interdite(1); le pont même était traversé par une barrière placée sous le toit qui couvre la petite chapelle que l'on y voit ; une barrière semblable fermait de même la route de Bard sous la voûte qui soutient la salle de l' Administration communale.

Tels étaient les obstacles que l'ennemi devait surmonter pour forcer le passage de Bard au fond de la vallée, sans compter ceux qu' il aurait rencontrés sur les hauteurs environnantes, par lesquelles on évite le fort; elles avaient été hérissées de fortifications dans les guerres précédentes, rétablies judicieusement, augmentées même en 1792 par les soins éclairés de S. A. R. le Duc du Montferrat. Mais le maréchal Mélas était loin de soupçonner la présence de l'armée de réserve en val d'Aoste, tellement que, au lieu de fournir aux ouvrages de la position de Bard les moyens indispensables pour la défense, il avait ordonné, quelque temps avant le siège, d' extraire du fort et même de la place d' Ivrée de l' artillerie et des approvisionnements qu' il fit diriger sur Turin (2). Les cent cinquante hommes

(1) Renseignements, etc.

(2) Témoignages verbaux....

du capitaine Bernkopf durent donc suffire eux seuls à la garde du fort et de la ville ; car les troupes Autrichiennes, repoussées à Châtillon par Lannes, ne s'arrêtèrent qu'à Ivrée. Cette petite garnison, dans l' impossibilité de fournir des détachements aux passages sur les flancs de la place, restés par là à découvert, se vit forcée de borner la défense extérieure au corps de garde le Curletto, près du palais des comtes de Bard, ayant même fait évacuer les postes les plus avancés, à l'approche des troupes de l'avant-garde française (1). Le capitaine Bernkopf suppléa à l'exiguité de ces moyens, par une fermeté, une vigilance et un courage à toute épreuve, déjouant avec une poignée de braves, les efforts multipliés d'une armée aguerrie, conduite par des chefs habiles et commandée par le premier guerrier de l'époque ; car il est notoire que le général Berthier ne faisait qu'exécuter ponctuellement les ordres de Buonaparte dans cette entreprise.

Le général Lannes avait employé les journées du 18, du 19 et du 20 mai pour tâter la place ; il fit enfin placer une batterie de deux pièces de canons sur le terrain bordant la route aux environs de la chapelle du Féron, dont le feu était dirigé contre l'ouvrage inférieur du fort ; mais l'artillerie ennemie, frappant de bas

(1) Témoignages verbaux.

en haut, n'eut aucun succès ; elle fut même bientôt démontée et réduite au silence par celle de l'ouvrage susdit, le seul de la place qui battit avec avantage la route et le terrain qui la renferme (1). Le danger et la perte de temps auxquels l'avant-garde française aurait été exposée, si elle avait voulu s'opiniâtrer à éteindre le feu des parties basses du fort, pour effectuer ensuite le passage avec moins de danger, décidèrent le général Lannes à faire attaquer de vive force l'entrée de la ville de Bard, dépourvue de fossé, comme nous l'avons fait observer ; en conséquence, le 21 (2) à la chute du jour, les sapeurs, suivis de quelques fantassins, s'en approchent, abrités par la hauteur des parapets de la route, contre lesquels ils marchaient un peu courbés, en silence (3), et un à un, pour n'être pas découverts et atteints par les coups des assiégés, qui d'ailleurs ne pouvaient être bien dangereux, car le parapet de la route était assez épais pour résister aux balles de fusil (4), et le canon de la forteresse ne pouvait assez plonger pour l'abattre et découvrir ainsi le sol de la chaussée ; au reste, nous avons remarqué ailleurs qu'une portion de la route en avant de la por-

(1) Carte par Dupont.
(2) Témoignages verbaux ... — Renseignements ...
(3) Jomini — Allix — Dumas.
(4) Carte par Dupont.

te de Curletto était à l'abri des feux du fort par la saillie d'un rocher (1). Cette porte fut donc abattue à coups de hâche par les sapeurs, et les Français entrèrent dans la ville poursuivant les Autrichiens, qui eurent encore le temps de se retirer dans le fort, après une défense vigoureuse le long de la rue.

L'ennemi jugea bientôt du peu de ressources qu'offrait ce moyen long et pénible pour le passage de l'armée à travers la ville de Bard, tant que le fort résisterait (2) ; il prit le parti de sommer le commandant de se rendre ; la réponse fut négative et digne d'un militaire de cœur qui connaît son devoir et ses ressources. Cependant les soldats français, imitant l'exemple de leurs camarades, passèrent en grand nombre avec précaution pendant les nuits suivantes, en saisissant les moments favorables ; ils se trouvèrent bientôt assez en force au delà de Bard pour marcher sur Ivrée.

Mais si l' infanterie avait pu effectuer la traversée sans beaucoup de danger, on ne pouvait espérer le même bonheur pour la cavalerie et l'artillerie ; cependant, sans ces armes, le général Lannes ne pouvait tenir tête aux Autrichiens, s' il les rencontrait en nombre dans la plaine ; la garnison du fort, instruite

---

(1) Renseignements.
(2) Allix — Jomini — Dumas.

des mouvements qui s' effectuaient, se tenait d'ailleurs sur ses gardes, et un seul cheval ennemi, de trait, tué ou blessé, aurait produit sur la route un encombrement très dangereux et aurait exposé la colonne d'artillerie à une destruction complète. Ces considérations n' échappèrent pas au général Marmont, commandant de l'artillerie ; il éluda les dangers en faisant envelopper avec de la paille les ferrailles des affûts et des caissons (1) ; par son ordre, le pavé de la rue fut couvert de fumier, afin de diminuer le bruit ; ces dispositions prises, cinquante soldats attelés à chaque pièce, au lieu de chevaux, les traînaient à la prolonge dans le plus grand silence et dans les instants qu'une profonde obscurité semblait rendre cette opération plus favorable (2) ; elle s' exécuta ainsi pendant plusieurs nuits, non toutefois sans de très grandes pertes, car il partait à chaque instant de l'intérieur du fort, notamment de l'enceinte la plus proche de la ville, une grêle de balles, de grenades, de pots-à-feu et d' obus sur la rue, qui rendirent le passage très meurtier à l' ennemi ; plus d' un caisson éclata et plusiers de ces soldats furent tués ou estropiés. Quarante pièces avec leurs caissons purent néanmoins rejoindre, à quel-

(1) Allix — Dumas.
(2) Jomini.

ques jours de distance, les troupes du général Lannes avec lesquelles il put s'emparer d'Ivrée.

Tandis que le général Marmont avait trouvé le moyen de faire passer les canons sur la grande route, le général Marescot, commandant l'arme du génie, s'était occupé de chercher dans les environs une trouée pour les chevaux que l'on ne pouvait dérober aux coups de la place, si on leur faisait suivre la chaussée ; ce général s'occupait en même temps de reconnaître le terrain pour l'emplacement de batteries propres à réduire le fort qui, de son aveu, ne pouvait être enlevé de vive force, si le commandant voulait se défendre (1). L'ingénieur reconnaissait cependant l' urgence de s'emparer par d'autres moyens assez prompts, pour éviter des dangers incalculables et pour épargner de la fatigue et du temps. Pour remplir ce double but, le général du génie ordonna une reconnaissance sur les hauteurs de la Coue d'où l' on découvre tout le plateau d'Albarède et les mamelons qui l'environnent ; le général jugeait que, si les hauteurs de la Coue pouvaient être emportées, les positions inférieures tomberaient d' elles-mêmes et que dès lors il serait facile d'ouvrir par ces hauteurs un chemin pour la cavalerie et pour y traîner de l' artillerie et la placer ensuite dans

(1) Jomini — Dumas — Allix.

des positions convenables. Les recherches du général Marescot eurent un résultat auquel il était sans doute loin de s'attendre (1) ; car il apprit que ni le col de la Coue ni la position d'Albarède n'étaient occupées, et que le détachement envoyé en reconnaissance avait été quitte par la perte de quelques chevaux dans la descente du sentier très rapide et rocailleux de la Coue à Donnas. D' après cette découverte, il ne restait plus au général Marescot que de choisir, parmi les sentiers, qui de la grande route en avant de Bard mènent sur Albarède, celui qui aurait réuni le plus de facilité à être promptement disposé pour le passage désiré, et qui serait, en même temps, le moins exposé aux feux de la place (*a*).

Le sentier qui du Féron conduit à la Bioula, remplissant les conditions susdites, fut choisi pour être mis en état (2) ; en conséquence, mille cinq cents soldats, aidés par des paysans, travaillèrent dans les journées du 22 et du 23 mai, à combler les ravins qu'il traverse, avec les pierres mêmes des anciens retranchements dont le sentier est intercepté ; quelques-unes de ses branches furent élargies

---

(1) Témoignes verbaux ....

(*a*) Les sentiers, dont il est parlé, avaient été déjà parcourus par les Français en septembre 1799, lorsqu' ils bloquèrent Bard, après avoir chassé les troupes Autrichiennes du général Haddik.

(2) Carte par Dupont.

et rendues moins rapides; des parapets en pierres à sec le bordèrent du côté des escarpements, afin d'éviter tout danger. Le point de départ de ce sentier sur la route de la vallée étant en butte aux coups du fort (1), les Français en ouvrirent une branche dans un détour de la même route, à couvert de ces feux, à l'endroit où est construite une petite chapelle (Pilon) dédiée à N.-D. aux Sept-Douleurs; cette branche se rattachait au sentier principal à la région dite Rond François *(a)*.

Tandis que l'armée française filait dans une entière sûreté par cette nouvelle communication et se réunissait dans la plaine de Donnas, le général Marescot avait fait garnir de tirailleurs les hauteurs d'Albarède et de Pontalet, pour qu'ils ne cessassent d'inquiéter avec de fréquents coups de fusils les assiégés, mal abrités sous les couverts en ardoises, afin de se donner le temps d'établir deux canons sur une petite surface plane du versant de la butte Chévérine tourné du côté de Verrès; mais les boulets n'atteignaient que l'ouvrage de Tepata, auquel la surface susdite est à peu près de niveau, et venaient s'enfouir dans les terres de

---

(1) Témoignages verbaux .... — Renseignements ...

(*a*) La portion de ce sentier tracée sur des terrains cultivés est, de nos jours, presqu'entièrement effacée; cependant on en distingue encore assez bien la direction, indiquée par quelques indices de tracé, et par des portions de parapets élevés sur les bords des précipices.

son parapet, sans obtenir aucun résultat favorable (*a*).

La réussite de toutes ces entreprises fit espérer au général Français qu'il n'aurait plus qu'à sommer de nouveau le commandant du fort pour se rendre maître de la place (1); mais telle n'était pas l'idée de l'avisé Bernkopf sur les résultats obtenus jusqu'à présent par l'ennemi ; il refusa donc d'écouter les propositions des assiégeants et se disposa même à redoubler d'efforts pour la conservation du poste confié à son honneur.

Pendant ces événements, le Premier Consul, parti de Paris, était arrivé, le 21 mai, à Aoste, par le Grand-Saint-Bernard (2) ; il y acquit la certitude de la résistance inattendue de Bard, sur laquelle il avait trop peu compté ; la vallée était encombrée d'artillerie, de caissons, de chariots et d'autres attirails que l'on ne pouvait transporter au-delà de la ville de Bard par les moyens qui avaient servi à la troupe et aux canons ; celle-ci, de son côté, commençait à manquer de vivres, dont le transport du Valais et de la Tarentaise était trop long et trop pénible. Impatient de ces

---

(*a*) En démolissant cet ouvrage pour construire l'ouvrage Victor qui le remplace, on a trouvé dans la terre du parapet et dans celle de son terre-plein beaucoup de boulets du calibre de quatre livres.

(1) Jomini — Allix — Dumas.

(2) Carte par Dupont.

retards, Buonaparte prévoyant que les Autrichiens. enfin instruits de sa marche, pourraient se réunir encore à temps au débouché de la vallée pour le combattre, lorsqu'il arrivait (1), ou bien même simplement inquiéter ses flancs, écrivit sur-le-champ au général Berthier, lui indiquant minutieusement tous les passages plus praticables autour de Bard, et le chargeant d'observer s'il n'y en avait point dont on pût se servir aussitôt pour le transport de l'artillerie et des gros chariots; le Premier Consul ordonna en même temps à la Légion Italienne, sous les ordres du général Lechi, d'éclairer la gauche des troupes de la vallée d'Aoste et de se porter dans la haute vallée de la Sesia, en traversant les contreforts sur la gauche de la Doire Baltée; cette légion se mit en marche (2) le 24 mai, et quitta la grande route à Chatillon, se dirigeant vers le col de la Ranzola, et de là vers sa destination par le col de la Valdobbia, où la Sesia prend sa source; le 27, cette légion s'était emparée de Varallo. Un autre détachement reçut en même temps l'ordre de franchir le col de Cogne (3) sur la droite de la Doire, pour observer les passages qui y aboutissent depuis la vallée de l'Orco.

---

(1) Dumas.
(2) Carte par Dupont.
(3) Dumas.

Les instructions, qui venaient d'être envoyées au général Berthier pour tourner Bard, et à la rédaction desquelles servirent beaucoup les lumières et la connaissance du pays de plusieurs officiers et de plusieurs employés Piémontais au service de la république (1) ne suffirent pas à l'impatience du Premier Consul; il partit d'Aoste pour reconnaître lui-même ce terrible écueil; arrivé à Saint-Vincent le 25, il monta au col de Jou (2), d'où il put observer distinctement le col même de la Ranzola, le plus praticable de tous ceux qui se trouvent sur la droite de Bard; mais il jugea ce détour encore trop long pour le transport du gros canon et des chariots; il fallut y renoncer.

On rapporte (3) que, dans cette circonstance, le Premier Consul faillit être fait prisonnier par un détachement d'Autrichiens qui gardait le col de Jou; aucun historien ne fait mention de cet événement; il paraît, d'ailleurs, peu probable qu'après la retraite de Chatillon, les Autrichiens n'aient pas fait concentrer les différents détachements; la présence de celui qu'on prétend être resté au col de Jou ne pourrait alors être attribuée qu'à un oubli; car

(1) Dumas — Jomini.
(2) Carte par Dupont.
(3) Témoignages verbaux.

il n'y a pas de doute qu' il aurait été plus avantageux de lui faire garnir les hauteurs de Bard plutôt que de le laisser tout seul isolé au col de Jou. Quoiqu' il en soit, les habitants de la vallée d'Aoste, et ceux de Saint-Vincent en particulier, affirment que le Premier Consul étant monté au col de Jou, suivi de quelques officiers, l'officier Autrichien nommé Leclerc, Brabançon d'origine,qui y commandait un détachement du régiment Kinski, les ayant reconnus comme ennemis, leur ordonna de remettre leurs épées, sans soupçonner cependant qu' il se trouvait parmi eux le général Buonaparte ; le Premier Consul ne perdit pas contenance à cette intimation, et, causant tranquillement avec l'officier Autrichien, il donna le temps de monter à sa garde consulaire qui suivait à quelques pas de distance ; alors la scène changea, et le détachement Autrichien, avec l'officier commandant, fut lui-même entouré et fait prisonnier.

Le Premier Consul, revenu à Verrès le même jour 25 (1), se porta immédiatement en vue du fort de Bard, et par le sentier préparé par la troupe, il monta, avec le général Marescot, sur les hauteurs d' Albarède pour mieux juger par lui-même de l' état de la place ; s'étant convaincu de la nécessité abso-

(1) Dumas.

lue de s'emparer du fort et de l' impossibilité d'y réussir par les moyens ordinaires, à moins d'employer un temps considérable, il ordonna de l'emporter de vive force par escalade (1), malgré les observations contraires du commandant du génie, qui ne partageait pas, sur cette entreprise, l'opinion du Premier Consul. Le général Buonaparte, traversant le plateau d' Albarède, rejoignit la grande route de la vallée près de Donnas (2) ; il s' arrêta toutefois un instant au pied de la descente, au canton de Rovarey, chez M. Nicco, riche propriétaire de l'endroit, et y fit reposer sa garde ; on lui distribua du vin et des vivres que le Premier Consul paya lui-même. Si l'on croit ce que M. Nicco rapporte de la contenance du général Buonaparte pendant le séjour qu' il fit dans la maison, l' affaire du col de Jou, que nous venons de citer, ne serait pas dépourvue de ressemblance ; car Buonaparte, à la halte de Rovarey, avait l'air inquiet et tournait souvent autour de lui des regards soupçonneux, comme une personne qui craint quelque danger imminent ; cette circonstance rendrait aussi, pour le moins, bien douteuse l'assertion de quelques écrivains qui prétendent que le Premier Consul, fatigué de la montée d'Albarède, s'était endor-

(1) Dumas.
(2) Témoignages verbaux.

mi sur ce plateau, couché sur le gazon, et que les soldats, en passant à côté de lui, prenaient les plus grandes précautions pour ne pas l'éveiller.

Cependant, avant d'exécuter l'attaque ordonnée (1), le commandant du fort fut sommé pour la troisième fois ; on le menaça même d' emporter la place d'assaut ; mais, pour la troisième fois aussi, le commandant répondit avec fermeté qu' il était préparé à le soutenir. En conséquence, le général Berthier donna les dispositions nécessaires au général Loison (2) pour l'assaut fixé pour la nuit du 25 au 26 mai : trois colonnes de trois cents grenadiers, soutenues chacune par des réserves, s'apprêtèrent à cette opération qui devait avoir lieu simultanément à trois endroits différents (3); les deux premières, conduites par le général Gobert et le chef de brigade Dufour, étaient destinées à agir, l'une contre l'ouvrage supérieur du côté de Donnas, et l'autre contre les deux enceintes palissadées qui couvraient la porte principale de la forteresse ; la troisième attaque n'était qu' une bruyante démonstration pour passer la Doire, sous l'ouvrage inférieur, dans le but de diviser l'atten-

(1) Dumas — Jomini.
(2) Carte par Dupont.
(3) Dumas.

tion des assiégés (1); c'est pourquoi un radeau avait été préparé à l'abri des habitations voisines de la Doire au pied du fort (2). A minuit, heure convenue, les colonnes s'ébranlent en silence; celle du général Gobert arrive au pied de l'enceinte de l'ouvrage supérieur, tandis que le chef de brigade Dufour conduit l'autre contre les retranchements palissadés de la porte principale. Le vigilant Bernkopf ne se laisse ni surprendre ni intimider; au moment où les assaillants s'apprêtent à appuyer les échelles contre la magistrale de l'ouvrage supérieur, une grêle de balles partit des créneaux de l'enceinte dans toutes les directions, tellement nourrie et si bien dirigée, que l'attaque manqua complètement; l'ennemi fut forcé à la retraite, laissant le terrain jonché de morts et de blessés; parmi ces derniers, se trouva le général Loison. L'action confiée à la deuxième colonne contre les enceintes palissadées ne réussit pas mieux que celle confiée à la première (3), car, quoique les assaillants eussent réussi à abattre les palissades des enceintes et à s'approcher de la porte de la forteresse, pour en baisser le pont-levis, ils furent accueillis, dans cet instant, par une vive fusillade de front, fournie soit

(1) Dumas.
(2) Témoignages verbaux...
(3) Dumas.

par le flanc du demi-bastion établi sur l'enceinte tournée vers Bard, soit par les feux du corps de garde construit sur la porte susdite. Tandis que ces décharges commencèrent à mettre du désordre et de l'hésitation dans les rangs républicains, des grenades, des obus, des bombes chargées et des quartiers de rocher roulés du haut du Fer-à-cheval, le long du ravin qui sert de fossé naturel à la porte attaquée, ainsi que le long des pentes au pied desquelles appuyent les enceintes palissadées, tombent à l'improviste et en grande quantité sur le flanc gauche des assaillants ; ceux-ci ne pouvant résister à cette pluie de projectiles, qui frappent et éclatent en même temps de flanc et de front, ne pensent plus qu'à quitter précipitamment ce lieu de désolation et à se retirer dans la ville, emportant le chef de brigade Dufour grièvement blessé (*a*). La démonstration pour le passage de la Doire eut un résultat semblable aux précédents ; une bombe chargée, que l'on fit rouler de l'ouvrage inférieur le long des pentes rapides du rocher, tomba heureusement sur le radeau et le coula à fond avec les troupes qui le montaient. En comparant l'audace de ces trois attaques à la fermeté avec laquelle

(*a*) En déblayant le ravin et le terrain en avant de la porte du fort occupé par les deux enceintes palissadées, pour construire la nouvelle place, on trouva une très grande quantité de bombes, de grenades, d'obus, etc. qui attestent la résistance vigoureuse des assiégés.

elles furent soutenues et déjouées, on ne peut s'empêcher de conclure que le capitaine Bernkopf s'y acquit une gloire immortelle, en démontrant ce que peut un brave à la tête d'une poignée de soldats déterminés ; la prévision du général du génie Marescot fut ainsi avérée. Les historiens Français (1) avouent eux-mêmes que cette affaire coûta aux assaillants deux cents hommes, tant tués que blessés, c'est-à-dire que le nombre d'ennemis hors de combat dépassa de beaucoup celui de la garnison du fort.

Après cette tentative infructueuse et meurtrière, le commandant Autrichien fut sommé pour la quatrième fois (2); il répondit encore que ses instructions et le soin de son honneur lui prescrivaient de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Français ne songèrent donc plus qu'à resserrer davantage le fort et à pousser avec vigueur le siège, dont la conduite fut laissée aux troupes du général Chabran (3); elles étaient descendues du Petit-Saint-Bernard et avaient remplacé celles du général Lannes, le 24 mai.

Les assiégeants désespéraient désormais de trouver des emplacements propres à ruiner le fort ; car ceux qui se trouvaient dans les envi-

(1) Jomini, Dumas.
(2) Jomini, Dumas.
(3) Carte par Dupont.

rons, et dont on s'était déjà servi pour placer de l'artillerie, avaient été reconnus ou trop bas ou trop élevés, par rapport aux ouvrages de la place, pour en espérer de l'effet ; on s'avisa enfin de braquer une pièce vis-à-vis de la porte principale de la forteresse pour en abattre le pont-levis et par là entrer dans le fort ; on choisit, dans ce but, l'église paroissiale, dont la situation parut favorable (1). On voulut d'abord se servir comme embrasure d'une de ses croisées, de laquelle on apercevait l'objet à abattre ; mais cette croisée étant trop élevée au-dessus du pavé, les Français ne jugèrent pas prudent de travailler ni à la construction d'une plateforme convenable, ni à l'embrassement du parapet pour pouvoir mettre la pièce en batterie, de crainte que la perte de temps et surtout le bruit causé par l'une de ces expéditions ne donnât l'éveil aux assiégés ; en suite de ces considérations, on détermina de placer la bouche à feu sur le vestibule de l'église susdite, au pied du clocher qui la couvrait de flanc du côté du fort ; mais de cet emplacement inférieur de quatre mètres au niveau de la porte de la place, on ne voyait pas le pont-levis, et la direction du tir était interceptée par la saillie d'un angle de l'habitation de M. le curé ; cependant le canon tonna et fit écrouler un

(1) Jomini, Dumas.

pan du faible mur de l'enceinte qui joignait la porte principale au Fer-à-cheval (*a*); le pont-levis resta intact, l'ennemi ne chercha pas à aborder la brèche, parce qu'il ne pouvait avoir oublié si tôt l'issue funeste d'une opération semblable tentée dans la nuit du 25 au 26 mai (*b*). Le placement du canon au pied du clocher a induit en erreur beaucoup d'historiens, qui ont donné pour certain que la pièce avait été mise en batterie sur le clocher même. Il est de fait que cet édifice n'a ni la solidité, ni la capacité requise pour recevoir dans son intérieur une pièce d'artillerie, même du plus petit calibre, pour résister à la secousse produite par l'explosion, comme aussi pour permettre la manœuvre et le recul de la pièce (1).

Malgré l'héroïque résistance du fort de Bard, malgré même les entraves et les longueurs

---

(*a*) On distinguait encore parfaitement la brèche à côté de la porte contre l'escarpement du rocher, lorsqu'on a démoli l'enceinte pour remplacer celle qui existe à présent.

(*b*) En cherchant le motif qui a pu donner lieu à l'opinion générale sur le placement du canon dans le clocher, nous pensons l'avoir trouvé au moyen du raisonnement suivant. Depuis la rue de Bard pour arriver au péristyle de l'église, il faut monter un escalier découvert, assez long, étroit et tortueux, semblable à peu près aux escaliers ordinaires des clochers de village; la base du clocher appuye sur le sol du péristyle même, dont il ferme l'un des côtés. Or, le canon ayant été traîné par cet escalier pour être placé contre la base du clocher, il est très probable que toutes ces circonstances réunies aient causé l'erreur que nous avons signalée.

(1) Renseignements.

qu'occasionnait le passage de l'armée française par le sentier d' Albarède, celle-ci se trouva peu à peu dans tous ses éléments à Ivrée le 27 mai (1), à l'exception de la division Chabran, laissée, comme nous venons de le dire, au siège de la place susdite. Par le combat de la Chiusella livrée le 26, dont le champ de bataille resta aux républicains, la communication entre Turin et Bard se trouva interceptée, et le maréchal Mélas put enfin reconnaître le véritable but du Premier Consul ; la résistance du fort ne pouvait plus favoriser les nouvelles combinaisons militaires qui devaient naturellement découler de cet état de choses. Ainsi le capitaine Bernkopf reçut l'ordre, qu'on lui fit parvenir par un espion (*a*), de capituler (2). Ce fut le premier juin que la capitulation eut lieu dans les termes suivants :

## CONDITIONS

### DE LA CAPITULATION DU FORT DE BARD (*b*).

I. Demain à sept heures du matin, treize prairial, les troupes de la République Fran-

---

(1) Carte par Dupont.

(*a*) Joseph Cornaglia aujourd'hui vivant (1838), émissaire du capitaine Bernkopf pendant la durée du siège.

(2) Témoignages verbaux.

(*b*) Cette pièce nous a été procurée par un officier général Autrichien.

çaise, commandées par le général de division Chabran, prendront possession du château de Bard et de toutes ses fortifications.

II. La garnison entière sera prisonnière de guerre, officiers et soldats.

III. Tous les effets en tout genre dépendants de la forteresse tels qu'ils s'y trouvent actuellement, soit qu'ils appartiennent à Sa Majesté l'Empereur ou au Roi de Sardaigne, seront remis entre les mains d'un officier nommé à cet effet par le général Chabran.

IV. Les officiers conserveront leurs armes, effets et bagages à eux appartenants. Les soldats conserveront aussi leurs effets personnels.

V. La garnison posera les armes entre Bard et Verrès.

VI. Ce soir, les troupes impériales évacueront la galerie inférieure, qui sera occupée de suite par les troupes françaises.

VII. Le capitaine Bousier sera donné en ôtage au commandant du fort qui, de son côté, enverra au général Chabran Monsieur Mitscherling, capitaine, pour garantie réciproque de la présente capitulation.

Fait en double à Bard, le douze prairial, l'an huit de la république française.

Acceptés tous les articles ci-devant.

Joseph Stockard Bernkopf
Capitaine dans l'armée de Sa Majesté I. R. A. et commandant du fort de Bard.

Chabran
Général de division et commandant de la province d'Aoste et du siège du fort de Bard.

Ainsi se termina cette lutte ; la résistance de Bard dura quatorze jours et le courage des défenseurs aurait pu la prolonger, si les circonstances l' eussent exigé. Il n' y a d'ailleurs aucun doute, d' après ce que nous avons rapporté sur la description des positions environnantes et sur les opérations de l'armée Française pendant le siège, que deux cents hommes seulement, retranchés et répartis entre la Coue et la Bioula, aux endroits désignés en 1792 par le duc de Montferrat en personne, eussent suffi, sinon pour barrer absolument le passage par Albarède, au moins pour en retarder l'exécution, et pour permettre au maréchal Mélas de bien connaître la véritable intention du Premier Consul, de manière qu' il pût le prévenir au débouché de la vallée et déjouer ainsi ses combinaisons, ce qui aurait eu pour résultat certain et immédiat d'éviter la bataille de Marengo, dont les suites, plus que la bataille même, furent si funestes au Cabinet Impérial.

La relation impartiale du siège de Bard, que nous venons d'exposer, dépouillée du merveilleux que quelques auteurs [lui] attribuent, en décrivant le passage de l' artillerie à travers la ville, le chemin ouvert pour monter à Albarède, le canon hissé sur le clocher, etc., démontre en substance que le fort n' a pas été forcé de se rendre à la suite de ces travaux,

mais qu'au contraire, il s'est constamment défendu et n'a cédé finalement, que par ordre du commandant en chef des troupes impériales en Piémont, lorsque la résistance n'avait plus aucun but important pour la campagne; le capitaine Bernkopf et la brave garnison ont loyalement, courageusement, rempli leur devoir.

Aussitôt après avoir pris possession du fort, les Français le démantelèrent, emportant l'artillerie et les munitions qui restaient (1); par l'inadvertance et la maladresse d'un soldat, en déchargeant une bombe près du magasin volant à poudre, placé, comme nous l'avons indiqué, derrière la deuxième enceinte de la ville à la porte d'Ivrée, ce bâtiment prit feu et sauta avec tous les approvisionnements qu'on y déposait, à mesure qu'on les descendait du fort; plusieurs soldats et même des habitants périrent ou furent plus ou moins grièvement blessés par suite de cette explosion.

Dans la même année de 1800, le fort fut démoli de fond en comble (2); le commandant Français Belleville présida à cette œuvre de destruction; quatre ans plus tard, une commission composée de MM. Lapisse, chef de bataillon du génie, Mariès, ingénieur des ponts

(1) Témoignages verbaux.
(2) Témoignages verbaux.

et chaussées, et Jacquemet adjoint, pour le maire de Bard, arrêta la démolition et la vente des matériaux provenants des défenses en maçonnerie qui obstruaient la traversée de Bard; elle fixa aussi le comblement des fossés en avant des corps-de-garde sur la route et l'élargissement de celle-ci, partout où il était praticable. En 1806, une autre commission dont faisaient partie MM. Dallou François, délégué du Sous-préfet d'Aoste, Chiodo, lieutenant du génie militaire (*a*), et Jean-Mathieu Pastor, syndic de Bard, procéda à la remise à la Commune, de différentes bâtisses et portions de terrain que le gouvernement français lui cédait, sous certaines conditions, en compensation des dégâts et des ruines causées au pays et à la ville par les opérations du siège (*b*).

Ainsi disparut tout-à-fait le nom même d'une forteresse dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Le Roi Charles-Félix ordonna en 1827 la construction d'un nouveau fort sur le même rocher de Bard; les travaux commencèrent dans l'été de 1830, et furent terminés en 1838, sous le règne du Roi Charles-Albert.

---

(*a*) Il est maintenant colonel directeur du génie maritime.

(*b*) Ce sont les seules deux pièces qui restent aux archives du génie de tout ce qui regarde la place de Bard en 1800.

*
* *

Après cette description *technique* écrite par le général Olivero, les lecteurs seront heureux de connaître la description *littéraire* que Stendhal nous laissa du passage du Saint-Bernard et de la prise du fort de Bard. C'est le chapitre XXXII de la *Vie de Henri Brulard* (Henri Brulard, c'est Henri Beyle c'est-à-dire Stendhal lui-même); nous le tirons du volume édité chez Charpentier en 1890 par M. Casimir Stryienski (pages 277-296).

« Il ne me reste pas le moindre souvenir de mon départ pour Dijon et l'armée de réserve, l'excès de la joie a tout absorbé. MM. Daru (le comte), alors inspecteur aux Revues, et Martial, sous-inspecteur étaient partis avant moi.

« Cardon ne vint point si tôt, son adroite mère lui voulait faire faire un autre pas. Il arriva bientôt à Milan, aide-de-camp du ministre de la guerre, Carnot. Napoléon avait employé ce grand citoyen pour l'*user*, *id est* : rendre impopulaire et ridicule, s'il se pouvait. Bientôt Carnot retomba dans une pauvreté noble dont Napoléon n'eut honte que vers 1810, quand il n'eut plus peur de lui.

« Je n'ai nulle idée de mon arrivée à Dijon, non plus que de mon arrivée à Genève. L'image de ces deux villes a été effacée

par les images plus complètes que m'ont laissées les voyages postérieurs. Sans doute, j'étais fou de joie.

« En arrivant à Genève, ma première course fut pour la vieille maison où est né J. J. Rousseau, en 1712, que j'ai trouvée, en 1833, changée en superbe maison, image de l'utilité et du commerce.

« A Genève, les diligences manquaient, je trouvais un commencement du désordre qui apparemment régnait à l'armée. J'étais recommandé à un commissaire de guerres français, laissé pour les passages et les transports. Le comte Daru avait laissé un cheval malade, j'attendis sa guérison.

« Là enfin recommencent mes souvenirs. Après plusieurs délais, un matin, vers les huit heures on attache sur ce jeune cheval suisse et bai clair, mon énorme portemanteau, et un peu en dehors de la porte de Lausanne, je monte à cheval.

« C'était pour la seconde ou troisième fois de ma vie, Séraphie et mon père s'étaient constamment opposés à me voir monter à cheval, faire des armes, etc.

« Ce cheval, qui n'était pas sorti de l'écurie depuis un mois, au bout de vingt pas, s'emporte, quitte la route et se jette vers le lac, dans un champ planté de saules ; je crois que le porte-manteau le blessait.

« Je mourais de crainte, mais le sacrifice était fait ; les plus grands dangers n'étaient pas faits pour m'arrêter. Je regardais les épaules de mon cheval, et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond. Pour comble de ridicule, je crois que j'avais des éperons.

« Mon jeune cheval fringant, galopait donc au hasard, au milieu de ces saules, quand je m'entendis appeler : c'était le domestique, sage et prudent, du capitaine Burelviller (1) qui, enfin, en me criant de retirer la bride et s'approchant, parvint à arrêter le cheval, après une galopade d'un quart d'heure, au moins, dans tous les sens. Il me semble qu'au milieu de mes peurs sans nombre, j'avais celle d'être entraîné dans le lac.

« — Que me voulez-vous ? dis-je à ce domestique, quand enfin il eut pu calmer mon cheval.

« — Mon maître désire vous parler.

« Aussitôt je pensai à mes pistolets ; c'est sans doute quelqu'un qui me veut arrêter. La route était couverte de passants, mais toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité (comme un *cheval ombrageux,* me disait, dix-sept ans plus tard, M. le comte de Tracy).

---

(1) C'est *Burelvillers* qu'il faut écrire. « Sa démission de capitaine fut acceptée le 14 octobre 1801 », écrit M. Chuquet, *Stendhal-Beyle*. Paris, Plon, 1902, p. 45 [A. L.].

« Je revins fièrement au capitaine, que je trouvais obligeamment arrêté sur la grande route.

« — Que me voulez-vous, monsieur ? lui dis-je, m'attendant à faire le coup de pistolet.

« Le capitaine, un grand homme blond, entre deux âges, maigre, et d'un aspect narquois et fripon, — rien d'engageant, au contraire.

« Il m'expliqua qu'en passant à la porte (1), M.... lui avait dit :

« — Il y a là un jeune homme qui s'en va à l'armée, sur ce cheval, et qui n'a jamais vu l'armée, ayez la charité de le prendre avec vous pour les premières journées.

« M'attendant toujours à me fâcher et pensant à mes pistolets, je considérais le sabre droit et immensément long du capitaine Burelviller qui, ce me semble, appartenait à l'arme de la grosse cavalerie ; habit bleu, boutons et épaulettes d'argent.

« Je crois que, pour comble de ridicule, j'avais aussi un sabre ; même en y pensant, j'en suis sûr. Autant que je puis en juger, je plus à ce M. Burelviller, qui peut-être avait été chassé d'un régiment et cherchait à se raccrocher à un autre.

---

(1) Sans doute la porte Cornavin.

« M. Burelviller répondait à mes questions et m'apprenait à monter à cheval ; nous faisions l'étape ensemble, allions prendre notre billet de logement, et cela dura jusqu'à la Casa d'Adda, Porta Nova, à Milan (1).

« J'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie. Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait. Ma joie, mon ravissement ne diminuèrent un peu que lorsque je devins dragon au 6e régiment, et encore ce ne fut qu'une éclipse.

« Je ne croyais pas être alors au comble de bonheur qu'un être humain puisse trouver ici bas.

« Mais telle était la vérité pourtant. Et cela quatre mois après avoir été si malheureux à Paris !

« Comment dirais-je le ravissement de Rolle ?

« Il faudra peut-être relire, et corriger ces passages, contre mon dessein, de peur de mentir avec artifice comme Jean-Jacques Rousseau.

« Comme le sacrifice de ma vie à ma fortune était fait et parfait, j'étais excessivement hardi à cheval, mais hardi en demandant tou-

---

(1) « Le nom de la Casa d'Adda lui resta sacré, et Milan fut pour lui le plus beau lieu de la terre et sa patrie d'adoption, la ville... où il eut ses plus grands plaisirs et ses plus grandes peines » (Chuquet, Op. cit., 1902, p. 47) [A. L.].

jours au capitaine Burèlviller : Est-ce que je vais me tuer ?

« Heureusement, mon cheval était suisse et pacifique, et raisonnable comme un Suisse ; s' il eût été romain et traître, il m' eût tué cent fois.

« Apparemment que je plus à M. Burelviller, et il s'appliqua à me former en tout ; et il fut pour moi, de Genève à Milan, pendant un voyage de quatre à cinq lieues par jour, ce qu'un excellent gouverneur doit être pour un jeune prince. Notre vie était une conversation agréable, mêlée d'événements singuliers et non sans quelques petits périls ; par conséquent impossibilité de l'apparence la plus éloignée de l'ennui. Je n' osais dire mes chimères et parler *littérature* à ce roué de vingt-huit à trente ans, qui paraissait le contraire de l'émotion.

« Dès que nous arrivions à l'étape, je le quittais, je donnais bien l'étrenne à son domestique pour soigner mon cheval ; je pouvais donc aller rêver en paix (1).

« A Rolle, ce me semble, arrivé de bonne heure, ivre de l' idée d'aller passer à Vevey (2), prenant peut-être Rolle pour Vevey,

---

(1) Colomb a arrangé tout cet épisode du cheval ; voir sa *Notice* p. *XXII*, *XXIII*, *XXIV* de *la Chartreuse de Parme* (2e édition, Hetzel, Paris).

(2) Souvenir de la *Nouvelle Héloïse*.

j'entendis tout à coup sonner en grande volée la cloche majestueuse d'une église située dans la colline, à un quart de lieue au-dessus de Rolle ou de Nyon ; j'y montai. Je voyais ce beau lac s'étendre sous mes yeux, le son de la cloche était une ravissante musique qui accompagnait mes idées, en leur donnant une physionomie sublime.

« Là a été mon approche la plus voisine du *bonheur parfait.*

« Pour un tel moment, il vaut la peine d'avoir vécu.

« A Rolle ou Nyon, je ne sais lequel, commença le temps heureux de ma vie ; ce pouvait être alors le 8 ou 10 de mai 1800.

« Le cœur me bat encore en écrivant ceci, trente-six ans après. Je quitte mon papier, j'erre dans ma chambre et je reviens à écrire. J'aime mieux manquer quelque trait vrai que de tomber dans l'exécrable défaut de faire de la déclamation, comme c'est l'usage.

« A Lausanne, un capitaine suisse, retiré, jeune encore, était municipal, — c'était quelque ultra échappé d'Espagne.

« En s'acquittant de la besogne désagréable de distribuer des billets de logements à ces sacripants de Français, il se prit de bec avec nous et alla jusqu'à dire, en parlant de l'*honneur* que nous avions de servir notre patrie : S'il y a de l'honneur !

« Mon souvenir sans doute exagère le mot.

« Je mis la main à mon sabre et voulus le tirer, ce qui me prouve que j'avais un sabre.

« M. Burelviller me retint.

« — Il est tard, la ville est encombrée, il s'agit d'avoir un logement, me dit-il à peu près.

« Et nous quittons le municipal après lui avoir bien dit son fait.

« Le lendemain, étant à cheval, sur la route de Villeneuve, M. Burelviller m' interrogea sur ma façon de faire des armes.

« Il fut stupéfait quand je lui avouai ma complète ignorance. Il me fit mettre en garde, à la première fois que nous nous arrêtâmes.

« — Et qu' auriez-vous donc fait si ce chien d'aristocrate était sorti avec nous ?

« — J'aurais foncé sur lui.

« Apparemment, ce mot fut dit comme je le pensais.

« Le capitaine Burelviller m'estima beaucoup et me le dit.

« Il fallait que ma totale absence de mensonge fût bien évidente pour donner de la valeur à ce qui, dans tout autre position, eût été une blague tellement grossière.

« Il se mit à me donner quelques principes d'estocade dans nos haltes, le soir.

« — Autrement vous vous feriez enfiler comme un.....

« J'ai oublié le terme de comparaison.

« Martigny, je crois, au pied du grand Saint-Bernard, m'a laissé un souvenir: le beau général Marmont.

« J'étais gai et actif comme un jeune poulain, je me regardais comme Calderon faisant ses campagnes en Italie, je me regardais comme un curieux détaché de l'armée pour voir, mais destiné à faire des comédies comme Molière. Si j'avais un emploi par la suite, ce serait pour vivre, n'étant pas assez riche pour courir le monde à mes frais. Je ne demandais qu'à voir de grandes choses. Ce fut donc, avec plus de joie encore qu'à l'ordinaire, que j'examinai Marmont, ce jeune et beau favori du premier consul.

« Comme les Suisses dans les maisons desquels nous avions logé à Lausanne, Villeneuve, Sion, etc., nous avaient fait un tableau infâme du grand Saint-Bernard, j'étais plus gai qu'à l'ordinaire, plus gai n'est pas le mot, c'est plus heureux. Mon plaisir était si vif, si intime, qu'il en était pensif.

« J'étais, sans m'en rendre raison, extrêmement sensible à la beauté des paysages. Comme mon père et Séraphie vantaient beaucoup les beautés de la nature en véritables hypocrites qu'ils étaient, je croyais avoir la na-

ture en horreur. Si quelqu'un m'eût parlé des beautés de la Suisse, il m'eût fait mal au cœur ; je sautais les phrases de ce genre dans les *Confessions* et l'*Héloïse* de Rousseau, ou plutôt, pour être exact, je les lisais en courant. Mais ces phrases si belles me touchaient malgré moi.

« Je dois avoir eu un plaisir extrême en montant le Saint-Bernard, mais, ma foi, sans les précautions, qui souvent me semblaient extrêmes et presque ridicules, du capitaine Burelviller, je serais mort peut-être dès ce premier pas.

« La nature m'a donné les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme. Je ne pouvais pas, quelques mois après, tenir mon sabre deux heures sans avoir la main pleine d'ampoules. Au Saint-Bernard, j'étais pour le physique comme une jeune fille de quatorze ans; j'avais dix-sept ans et trois mois, mais jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle.

« Le courage militaire, aux yeux de mes parents, était une qualité des Jacobins ; on ne prisait que le courage d'avant la Révolution qui avait valu la croix de Saint-Louis au chef de la branche riche de la famille (M. le capitaine Beyle, de Sassenage).

« J'arrivai donc au Saint-Bernard poule mouillée complète. Que fussè-je devenu sans

la rencontre de M. Burelviller et si j'eusse marché seul ? J'avais de l'argent et n'avais même pas songé à prendre un domestique. Etourdi par nos délicieuses rêveries, toutes les remarques prudentes glissaient sur moi, je les trouvais bourgeoises, plates, odieuses.

« De là, mon dégoût, même en 1836, pour les faits comiques, où se trouve nécessairement, de toute nécessité, un personnage bas.

« Drôle de disposition pour un successeur de Molière !

« Tous les sages avis des hôteliers suisses avaient donc glissé sur moi.

« A une certaine hauteur, le froid devint piquant, une brume pénétrante nous environne, la neige couvrait la route depuis longtemps. Cette route, petit sentier entre deux murs, à pierres sèches, était remplie de huit ou dix pouces de neige fondante et, au-dessous, des cailloux roulants.

« De temps en temps, un cheval mort faisait cabrer le mien, bientôt, ce qui fut bien pis, il ne se cabra plus du tout. Au fond c'était une rosse.

« A chaque instant tout devenait pire. Je trouvai le danger pour la première fois, ce danger n'était pas grand, il faut l'avouer, mais pour une jeune fille de quatorze ans qui n'avait pas été mouillée par la pluie dix fois en sa vie !

« Le danger n'était donc pas grand, mais il était en moi-même ; les circonstances diminuaient l' homme (1).

« Je n'aurai pas honte de me rendre justice, je fus constamment gai. Si je rêvais, c'était aux phrases par lesquelles J.-J. Rousseau pourrait décrire ces monts sourcilleux couverts de neige et s'élevant jusqu'aux nues avec leurs pointes sans cesse obscurcies par de gros nuages qui courent rapidement.

« Mon cheval faisait mine de tomber, le capitaine jurait et était sombre, son prudent domestique, qui s'était fait mon ami, était fort pâle.

« J'étais transpercé d'humidité, sans cesse nous étions gênés et même arrêtés par des groupes de quinze on vingt soldats qui montaient.

« Au lieu des sentiments héroïques que je leur supposais, d'après six ans de rêveries heroïques, j' entrevoyais des égoïstes aigris et méchants ; souvent ils juraient contre nous de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus ils nous volaient nos chevaux.

« Cette vue du caractère humain me contrariait, mais je l'écartais bien vite pour jouir de cette idée : je vois donc une chose difficile !

---

(1) " Beyle ne fut jamais capon ", dit M. Chuquet, op. cit., p. 46 [A. L.].

« Enfin, après une quantité de zig-zags dans un fond entre deux rochers pointus et énormes, j'aperçus à gauche une maison basse, presque couverte par un nuage qui passait.

« C'est l'hospice ! On nous y donna, comme à toute l'armée, un demi-verre de vin qui me parut glacé comme une *décoction rouge.*

« Il me semble que nous entrâmes, ou bien les récits de l'intérieur de l' Hospice qu'on me fit produisirent-ils une image qui, depuis trente-six ans, a pris *la place de la réalité.*

« Voilà un danger de mensonge que j'ai aperçu depuis trois mois que je pense à ce véridique journal.

« Par exemple je me figure fort bien la descente. Mais je ne veux pas dissimuler, que, cinq ou six ans après, je vis une gravure que je trouvais fort ressemblante ; et mon souvenir *n'est plus* que la gravure.

« C'est là le danger d'acheter des gravures de beaux tableaux que l'on voit dans ses voyages. Bientôt la gravure forme tout le souvenir, et détruit le souvenir réel.

« C'est ce qui m'est arrivé pour la Madone de Saint-Sixte de Dresde. La belle gravure de Müller l'a détruite pour moi, tandis que je me figure parfaitement les méchants pastels de Mengs, de la même galerie de Dresde, dont je n'ai vu la gravure nulle part.

« Je vois fort bien l'ennui de tenir mon cheval par la bride ; le sentier était formé de rochers immobiles (1).

« Le diable c'est que les quatre pieds de mon cheval se réunissaient dans la ligne droite formée par la réunion des deux rochers, et alors la rosse faisait mine de tomber, à droite il n'y avait pas grand mal, mais à gauche ! Que dirait M. Daru, si je lui perdais son cheval ? Et d'ailleurs tous mes effets étaient dans l'énorme porte-manteau et peut-être la plus grande partie de mon argent.

« Le capitaine jurait contre son domestique qui lui blessait son second cheval, il donnait des coups de canne à la tête de son propre cheval, c'était un homme fort violent, et enfin il ne s'occupait pas de moi le moins du monde.

« Pour comble de misère un canon vint à passer, il fallut faire sauter nos chevaux à droite de la route ; mais de cette circonstance je n'en voudrais pas jurer, elle est dans la gravure.

« Je me souviens fort bien de cette longue descente circulaire autour d'un diable de lac glacé..

---

(1) Ici croquis du sentier et du profil de la montagne. Légende : « Lac gelé sur lequel je voyais quinze ou vingt chevaux ou mulets tombés. »

« Enfin vers Etrouble, la nature commença à devenir moins austère.

« Ce fut pour moi une sensation délicieuse.

« Je dis au capitaine Burelviller :

« Le Saint-Bernard n'est que ça ?

« Il me semble qu' il se fâcha et crut que je mentais (en termes dont nous nous servions, que je lui lâchais une blague).

« Je crois entrevoir dans mes souvenirs qu' il me traita de conscrit, ce qui me sembla une injure.

« A Etrouble, mon bonheur fut extrême, mais je commençais à comprendre que ce n'était que dans les moments où le capitaine était gai, que je pouvais hasarder mes remarques.

« Je me dis : je suis en Italie, c'est-à-dire dans le pays de la Zulietta que J.-J. Rousseau trouva à Venise, en Piémont, dans le pays de Mme Bazile.

« Je comprenais bien que ces idées étaient encore plus de contrebande pour le capitaine qui, une fois, avait traité Rousseau de polisson d'écrivain.

« Je serais obligé de faire du roman, et de chercher à me figurer ce que doit sentir un jeune homme de dix-sept ans, fou de bonheur et s'échappant du couvent, si je voulais parler de mes sensations d' Etrouble au fort de Bard.

« J'ai oublié de dire que je rapportais mon innocence de Paris; ce n'était qu'à Milan que je devais me délivrer de ce trésor. Ce qu'il y a de drôle, c'est que je ne me souviens pas distinctement avec qui.

« La violence de la timidité et de la sensation a tué absolument le *souvenir*.

« Nous croyons l'armée à quarante lieues en avant de nous.

« Tout à coup nous nous trouvâmes arrêtés par le fort de Bard.

« Je me vois bivouaquant à une demi-lieue du fort, à gauche de la grande route.

« Ici le récit se confond avec le souvenir.

« Il me semble que nous fûmes arrêtés deux ou trois jours sous Bard.

« Le premier consul était-il avec nous ?

« Fût-ce, comme il me semble, pendant que nous étions dans cette petite plaine, sous le fort, que le colonel Dufour essaya de l'emporter de vive force ? Et que deux sapeurs essayèrent de couper les chaînes du pont levis ? Vis-je entourer de paille la roue des canons, ou bien est-ce le souvenir du récit que je trouve dans ma tête ?

« La canonnade épouvantable dans ces rochers si hauts, dans une vallée si étroite, me rendait fou d'émotion.

« Enfin le capitaine me dit : nous allons

passer sur une montagne à gauche, c' est le chemin.

« J'ai appris, depuis, que cette montagne se nomme Albaredo.

« Après une demi-lieue, j'entendis donner cet avis de bouche en bouche : — Ne tenez la bride de vos chevaux qu'avec deux doigts de la main droite afin que, s' ils tombent dans le précipice, ils ne vous entraînent pas.

« — Diable! il y a donc danger! me dis-je.

« On s'arrêta sur une petite plate-forme.

« — Ah ! voilà qu' ils nous visent, dit le capitaine.

« — Est-ce que nous sommes à portée ? dis-je au capitaine.

« — Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur ? me dit-il avec humeur. Il y avait là sept à huit personnes.

« Ce mot fut comme le chant du coq pour Saint-Pierre. Je rêvai, — je m'approchai au bord de la plate-forme pour être plus exposé, et, quand il continua la route, je traînai quelques minutes pour montrer mon courage.

« Voilà comment je vis le feu pour la première fois.

« C'était une espèce de pucelage qui me pesait autant que l'autre.

« Le soir, en y réfléchissant, je ne revenais pas de mon étonnement : *Quoi ! n' est-ce que ça ?* me disais-je.

« Cet étonnement un peu niais et cette exclamation m'ont suivi toute ma vie. Je crois que cela tient à l' imagination.

« Parenthèse : — Souvent je me dis, mais sans regret, que de belles occasions j'ai manquées ! Je serais riche, du moins j'aurais de l'aisance ! mais je vois, en 1836, que mon plus grand plaisir est de *rêver*, mais à quoi ? Souvent à des choses qui m'ennuient. L'activité des démarches nécessaires pour amasser 10,000 fr. de rente est impossible pour moi. De plus, il faut flatter, ne déplaire à personne, etc. Ce dernier presque impossible pour moi.

« J'ai eu le rare plaisir de faire toute ma vie à peu près ce qui me plaisait. Je ne dois donc pas me plaindre du destin. J'ai eu un lot exécrable de sept à dix-sept, mais depuis le passage du mont Saint-Bernard je n'ai plus eu à me plaindre du destin — au contraire, à m'en louer.

« Le bonheur pour moi, c'est de ne commander à personne et de n'être pas commandé, je crois donc que j'ai bien fait de ne pas épouser M.lle Ritte ou M.lle i. Dane. — Fin de la parenthèse.

« Je me souviens que j'eus un extrême plaisir en entrant à Etroubles et à Aoste. Quoi, le passage du Saint-Bernard *n' est-ce que ça ?* me disais-je sans cesse, j'avais même eu tort de le dire haut quelquefois, et enfin le capi-

taine Burelviller me malmena, malgré mon innocence, et prit cela pour une blague (id est: *bravade*). Fort souvent, mes naïvetés ont fait le même effet.

« Un mot ridicule ou seulement exagéré a souvent suffi pour gâter les plus belles choses pour moi : par exemple, à Wagram, à côté de la pièce de canon quand les herbes prenaient feu, ce colonel blagueur de nos amis qui dit : — *C'est une bataille de géants !* L'impression de grandeur fut irrémédiablement enlevée pour toute la journée.

« Je remarquai, avant de quitter mon rocher, que la canonnade de Bard faisait un tapage effrayant ; c'était le *sublime*, un peu trop voisin pourtant du danger. L'âme, au lieu de jouir purement, était encore un peu occupée à se tenir.

« J'avertis une fois pour toutes le brave homme, unique peut-être, qui aura le courage de lire ce manuscrit, que toutes les belles réflexions de ce genre sont de 1836. J'en eusse été bien étonné en 1800, peut-être malgré ma solidité sur Helvétius et Shakespeare, ne les eussé-je pas comprises.

« Il m'est resté un souvenir net et fort sérieux du rempart qui faisait ce grand feu sur nous. Le commandant de ce fortin, situé *providentiellement*, comme diraient les bons é-

crivains de 1836, croyait arrêter le général Bonaparte (1).

« Je crois que le logement du soir fut chez un curé déjà fort malmené par les vingt-cinq ou trente mille hommes qui avaient passé avant le capitaine Burelviller et son élève. Le capitaine, égoïste et méchant, jurait, il me semble que le curé me fit pitié, je lui parlai latin, pour diminuer sa peur.

« Le curé reconnaissant m' apprit que : *Donna* voulait dire femme, *cattiva,* mauvaise, et qu' il fallait dire : *quante miglia sono di qua a Ivrea ?* quand je voulais savoir combien il y a de milles d' ici à Ivrée.

« Ce fut là le commencement de mon italien.

« Je fus tellement frappé de la quantité de chevaux morts et d'autre débris d' armée que je trouvai de Bard à Ivrée, qu' il ne m'est point resté de souvenir distinct ; c'était pour la première fois que je trouvais cette sensation si renouvelée depuis : me trouver entre les colonnes d'une armée de Napoléon. La sen-

(1) Croquis du fort avec cette légende : « H. moi ; B. village de Bard ; C. C. C. canons tirant sur L. L. L ; X. X. chevaux tombés du sentier L. L. L, à peine tracé au bord du précipice à 95 ou 80 degrés, haut de 30 ou 40 pieds ; P. autres précipices à 70 ou 60 degrés, et broussailles infinies. Je vois encore le Bastion C. C. C. Voilà tout ce qui me reste de ma peur. Quand j' étais en H, je ne vis ni cadavres, ni blessés, mais seulement des chevaux en X. Le mien qui sautait et dont je ne tenais la bride qu'avec deux doigts, suivant l'ordre, me gênait beaucoup ». Voir le fac-simile dans le volume édité par M. Stryienski.

sation présente absorbait tout, absolument comme le souvenir de la première soirée où Giul, m'a traité en amant. Mon souvenir n'est qu'un roman fabriqué à cette occasion.

« Je vois encore le premier aspect d'Ivrée aperçu à trois quarts de lieue, un peu sur la droite, et à gauche des montagnes à distance.

« Le soir, j'eus une sensation que je n'oublierais jamais.

« J'allai au spectacle, malgré le capitaine; on donnait le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa, l'actrice qui jouait Caroline avait une dent de moins sur le devant. Voilà tout ce qui me reste d'un bonheur divin.

« A l'instant mes deux grandes actions : avoir passé le Saint-Bernard, avoir été au feu, disparurent. Tout cela me sembla grossier et bas. J'éprouvais quelque chose comme mon enthousiasme de l'église au-dessus de Rolle, mais bien plus pur et bien plus vif. Le pédantisme de Julie d'Etange me gênait dans Rousseau, au lieu que tout fut divin dans Cimarosa.

« Ma vie fut renouvelée et tout mon désappointement de Paris enterré à jamais.

« Vivre en Italie et entendre de cette musique devint la base de tous mes raisonnements.

« Le lendemain matin, en cheminant auprès de nos chevaux, avec le capitaine qui a-

vait six pieds, j' eus l' enfance de parler de mon bonheur, il me répondit par des plaisanteries grossières sur la facilité de mœurs des actrices. Ce mot était cher et sacré pour moi, à cause de M^me^ Kably, et de plus, ce matin là, j'étais amoureux de Caroline (du *Matrimonio).* Il me semble que nous eûmes un différend sérieux avec quelque idée de duel de ma part.

« Je ne comprends rien à ma folie, c'est comme ma provocation à l'excellent Joinville (maintenant M. le baron Joinville, intendant militaire à Paris), je ne pouvais pas soutenir mon sabre en ligne horizontale.

« Excepté le bonheur le plus vif et le plus fou, je n'ai réellement rien à dire d' Ivrée à Milan. La vue du paysage me ravissait. Je ne le trouvais pas la réalisation du beau ; mais quand, jusqu'à Milan, la fréquence des arbres et la force de la végétation, et même les tiges du maïs, empêchaient de voir à cent pas, à droite et à gauche, je trouvais que *c' était là le beau.*

« Tel a été pour moi Milan et pendant vingt ans (1800 à 1820). A peine si cette image adorée commence à se séparer du beau. Ma raison me dit: mais le vrai beau, c'est Naples et le Pausilippe, par exemple, ce sont les environs de Dresde, les murs abattus de Leipsick, le lac de Genève, etc., c' est ma raison

qui me dit cela, mon cœur ne sent que Milan et la campagne *luxuriante* qui l'environne » (1).

---

(1) On a prétendu, dit M. Chuquet dans son admirable étude sur Stendhal publiée en 1902, que Beyle assista le 14 juin 1800 à la bataille de Marengo en amateur, et lui même parlait volontiers de ce coup de tonnerre qui réveilla l'Italie. Mais il n'a jamais dit expressément qu'il était à Marengo. " On fit, rapporte une de ses auto-notices, l'expédition de Marengo, Beyle y fut ,,. Ces mots signifient-ils qu'il était présent à l'action ? S'il avait été témoin de la bataille, aurait-il écrit dans son *Journal* à la date du 27 septembre 1801 : " A trois lieues de Voghera, je vis le fameux champ de bataille de Marengo ; on y voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux : j'y passai treize mois et quinze jours après le jour de la bataille. Je vis une colonne élevée cette année, le jour de l'anniversaire; elle est très mesquine. Avant d'arriver à Alexandrie, je traversai la Bormida ;... j'entrai à Alexandrie et j'allai loger à l'auberge d'Italia, où on m'écorcha d'une rude manière *(5 vendémaire, Journal du 28 germinal au 25 fructidor an IX, avril-septembre 1901*, à p. 15 du *Journal de Stendhal, 1801-1814*, publié par C. Stryienski et François de Nion, Paris, Charpentier, 1888).

Évidemment, lorsqu'il traça ces lignes, il venait à Marengo pour la première fois. Beyle ne fit même pas la campagne de Marengo. Il n'appartenait à aucun corps. Passer les Alpes avec l'armée, voir de loin le fort de Bard, applaudir de Milan à la victoire de Marengo, ce n'est pas faire campagne. Il fut quelque temps, pour nous servir de son expression, employé de M. Daru ; il copiait ou portait des pièces et c'est ainsi qu'il aurait vu Bonaparte une semaine après Marengo dans une loge de la Scala pour lui rendre compte de mesures relatives à l'occupation de la citadelle d'Arona,

LA COLLECTION REBORA SUR MARENGO

## Lettre du Général Rebora au Baron A. Lumbroso (1)

Saint-Omer (Pas-de-Calais) le 18 septembre 1902.

4e Brigade d'infanterie
SUBDIVISION DE SAINT-OMER
OBJET :
MARENGO

Monsieur,

J'ai l'honneur, en réponse à votre lettre du 10 septembre dernier, de vous adresser quelques renseignements sur ce que vous nommez ma *Collection Marengo* (2).

Je possède une collection nombreuse d'autographes de militaires de laquelle - ainsi que je l'ai fait pour différentes batailles, Valmy entre autres lors du centenaire, le 20 septembre 1892 - j'ai extrait toutes les pièces provenant de personnages ayant assisté à Marengo

1. C'est à MM. le Baron O. de Watteville et Maurice Levert que nous devons cette importante communication.

(2) Ma *Collection Marengo* s'est augmentée depuis le centenaire 1900 ; j'ai maintenant des autographes de tous les généraux. Champeaux et Guénand me manquaient.

(le 14 juin m'intéressant particulièrement parce que c'est le jour de ma naissance !).

Tout ce que je possède sur Marengo ou s'y rapportant, pièces ou renseignements, objets, etc., est consigné sur des fiches qui constituent un catalogue particulier de ma collection générale d' autographes, etc.

En voici les grandes divisions :

I. Autographes. — Lettres, pièces, autographes, signatures émanant des Généraux, Chefs des demi-brigades et régiments, Commandants de détachements et de divers personnages militaires français et autrichiens ayant assisté à la bataille.

Certains de ces documents, malheureusement peu nombreux, ont trait à Marengo même, les autres n'ont d'intérêt que parce qu'ils proviennent de personnages qui le 14 juin 1800 étaient dans la plaine de San Giuliano.

(Ont pris part à la bataille : 27 Généraux français - de tous ces généraux je possède, au moins, une signature autographe, - environ 50 Adjudants Généraux et Chefs de brigades ; il ne me manque que fort peu d'autographes de ces derniers. En outre, j' ai des autographes d'un grand nombre d'officiers des états-majors, officiers ou fonctionnaires en missions, officiers des corps de troupe, de grades divers en 1800, devenus postérieurement pour la plupart Généraux; huit généraux ou officiers d'autres

grades sont devenus Maréchaux d'Empire ou de France: Berthier, Bessières, Lannes, Lauriston, Marmont, Murat, Sebastiani, Victor).

Sur les 25 Généraux autrichiens présents à Marengo je n'ai des autographes que de Mélas et Zach, plus de Neipperg et Radetzki qui n'étaient que Major et Colonel et eurent des missions à remplir.

Dans les rangs autrichiens se trouvaient aussi des Français émigrés: Crossard, de Faverges, de Montjoie, Papin (E.), Thevenet-Danican, Willot ; Soult blessé et prisonnier était à Alexandrie le 14.

Une fiche par personnage, présent à Marengo, Général ou devenu Général, donne des renseignements biographiques, grade et rôle pendant la journée, description succincte de l'autographe, pièces diverses à l'appui, etc. Total des fiches 250 environ dans l'ordre alphabétique rigoureux.

J'ai, se rapportant à Marengo même, les pièces suivantes : *Barbanègre* (J.-B.) au sujet de son sabre d'honneur - *Berthier* (A.) lettre autographe signée à Joséphine, St-Juliano *(sic)* 26 prairial, sur le nouveau succès de Bonaparte, etc., pièce bien de circonstance - *Bonaparte*, signature sur brevet d'arme d'honneur délivré à un sergent de la 43e demi-brigade qui s'est distingué à l'affaire de Maringo *(sic)* - *Desaix*, lettre aut. signée dans laquelle il est

question de Champeaux (tué comme lui à Marengo) - *Ducignan*, lettre de 1809 : " depuis 8 ans il est anéanti par ses malheurs „ (il déserta le champ de bataille et fut destitué le 18 juin) - *Ferey* et *Fournier* (Sarlovèze), armes d'honneur pour leurs régiments - *Guénand:* " il a revu Bonaparte qui s'est souvenu des grands services qu'il a rendu à la bataille de Maringo (*sic*) „ - *Macon*, sur la 6e légère - Général *Ménard*, au sujet du retour du Premier Consul à Paris - *Miquel*, au sujet de la relation de la bataille par Berthier - *Watrin,* lettre écrite sur le champ de bataille, racontant la mort de son frère Lucien (Capitaine), la moitié de cette lettre est écrite par *Maucune* (Popon), son aide de camp - *Yrendorff*, sur le monument de Desaix tué à Maringo (*sic*). (Ces pièces seules paraîtront probablement intéressantes).

II. Portraits. — Les portraits qu'il a été possible de recueillir de ces personnages, images du temps ou les représentant de préférence dans le costume de cette époque.

*Les autographes et portraits forment des dossiers individuels dans des chemises au nom du personnage avec indication très brève de la situation militaire et du rôle qu'il a rempli pendant la journée.*

*Ces chemises peuvent servir de légende et de cadre aux pièces et être placées pour une Exposition de manière à laisser visibles les inscrip-*

*tions qu'elles portent, la partie principale, signature ou texte de la pièce, ainsi que le portrait en totalité ou partie.*

*Elles pourraient être disposées soit dans l'ordre alphabétique, soit, ce qui semble préférable, dans l'ordre des troupes en ligne à Marengo.*

III. Iconographie. — Images et gravures de l'époque ou s' y rapportant, coloriées et noires, représentant la bataille ou des épisodes de la journée, vues, monuments, reproductions de tableaux, allégories, etc. (On pourrait en faire un cadre ou mettre sous verre un certain nombre).

Je possède ou j' ai seulement des renseignements sur les œuvres de: Carle Vernet, Swebach, Chaffard, Bagetti, Drolling, Langlais, Godefroy, Callet, Lejeune, Pajou, Champion, Broc; des anonymes: bataille célèbre de Marengo (du temps), images d' Épinal, gravures Couché et Bovinet, illustrations tirées de publications, bois, monument de Desaix, place Dauphine, etc., etc.

IV. Numismatique (1). — Médailles et mon-

(1) Nous tirons de *Marengo, Numero Unico, 14 giugno 1900* (Milan, Ant. Vallardi éditeur), p. 13, cette note sur la pièce en or de Marengo:

MARENGO NELLE MONETE.

*Il « marengo » di Marengo.*

La riconoscenza della risorta Repubblica Cisalpina fu consacrata in

naies frappées à l'occasion de la bataille de Marengo (petit médailler). Cinq de la monnaie de Paris, une de Lyon, le Marengo en or de 20 francs, etc.

---

Milano anche da uno scudo, inciso dall'incisore Salvirchi e coniato nella zecca di Milano, ed oggi si trova comunemente al prezzo di ital. lire otto.

Lo scudo Cisalpino fu decretato dal nuovo governo della nuova Cisalpina in Milano con legge del 26 luglio 1800 (7 termidoro anno VIII) per esprimere riconoscenza alla Nazione Francese, per la ricostituzione della Repubblica Cisalpina.

Su questa moneta non si legge il nome di *Marengo:* invece lo troviamo sur una moneta d'oro da *venti franchi*, stata la prima moneta d'oro, a sistema decimale, battuta in Europa.

Nel volume I delle *Memorie Storiche* pubblicate a spese del Municipio di Alessandria per cura della Società di Storia di quella città e provincia, è inserita a pagina 39 sulla moneta d'oro di Marengo una nota comunicata dal barone Osc. de Watteville, tolta dal *Correspondant* del 25 gennaio 1899, dove si riconosce che il pezzo d'oro da 20 franchi di *Marengo* precedette le monete d'oro *decimali* di Francia, e si aggiunge che quel Marengo fu coniato « pour célébrer l'avénement de la République Cisalpine. »

Niente di meno esatto; ed è deplorevole che una Società di Storia Patria piemontese, così benemerita come la Società di Alessandria, per illustrare una moneta italiana, piemontese, eminentemente storica, siasi acconciata alla riproduzione di un erroneo articolo estratto da un giornale francese di curiosità, mentre in Italia, sulle monete del Piemonte specialmente, ha scritto un Domenico Promis; e in Francia fu pubblicata fino dal 1806 l'opera del Bonneville, illustrante anche il « marengo » di Marengo.

E' davvero assurdo dire che la moneta da 20 franchi di Marengo fu coniata « per celebrare l'avvenimento della Repubblica *Cisalpina* », che risiedeva a Milano, mentre la moneta stessa fu decretata dal governo della Repubblica *Subalpina*, o *Piemontese*, che risiedeva a Torino.

Ma vediamo le date: *25 giugno 1800:* — I francesi rientrano a Torino; e formasi una Consulta di 30 membri, con una Commissione esecutiva di 7; subito dopo inaugurasi la Consulta, e sventola la bandiera rossa, blù e gialla della *Repubblica Piemontese.*

Dunque — niente *Cisalpina.*

Un decreto del *7 settembre 1800* segna il confine del *Piemonte* alla Sesia, per dare il Novarese, per consiglio, pare, di Giuseppe Pri-

## V. Bibliographie. — Ouvrages, brochures uniquement consacrés à la campagne de l'armée de réserve et principalement à la journée

---

na, alla *Cisalpina*... che nulla aveva a fare col *Piemonte*. *Il 3 aprile 1801* un decreto dei Consoli francesi (pubblicato il 19 a Torino con proclama del Jourdan) costituisce il Piemonte in 27a divisione militare francese: principio di annessione integrata col successivo senato-consulto del 21 settembre 1802.

Che c'entra in tutto questo la *Cisalpina*?...

E quando uscì il *marengo* così detto di *Marengo*?

Domenico Promis, nelle *Monete dei Reali di Savoia* (pag. 317), dice « pubblicatasi il 13 maggio 1801 la nuova moneta repubblicana d'oro « e d'argento detta *Marengo* » — e ai 13 maggio il Piemonte era da oltre un mese 27a divisione militare francese... cioè pur troppo.... *niente Cisalpina*.

Del resto, ecco qui appresso testuale il decreto pubblicato in Torino per la coniazione della famosa moneta:

*22 ventoso (13 marzo 1801).*

LA COMMISSIONE ESECUTIVA DEL PIEMONTE.

Considerando, che, mentre dee la Zecca coniare una quantità di monete d'oro, ogni ragion vuole, che vi sia impresso l'impronto Repubblicano, e che tali monete abbiano nello stesso tempo un rapporto determinato con la moneta, che è la misura de' valori nella Francia, che nel far battere una moneta di 20 franchi, la quale rappresenti l'Italia liberata a Marengo, mentre riempie le accennate viste, il Governo soddisfa ad uno de' più sacri suoi doveri, quello di contrassegnare la riconoscenza Nazionale alla Repubblica Francese, al Primo Console, ed alle generose Armate, che sotto ai di lui ordini combatterono per la libertà dell'Italia;

Sentito il Consiglio di Governo, ed avuta l'approvazione del generale Jourdan Ministro straordinario della Repubblica Francese in Piemonte,

Decreta:

1.° Verrà coniata nella Zecca Nazionale una moneta d'oro del peso di denari 5.0.19, ed al titolo di 21.14 corrispondente in peso di Francia a gramma 6.41507, e titolo di 0,9, colla tolleranza di un grano, e coll'impronto disegnato appiè del presente Decreto.

du 25 prairial an 8e ; relations, récits du temps ou publiés postérieurement, cartes, plans (*ceux en ma possession dans une reliure uniforme*). Listes indiquant ouvrages d'ensemble dans lesquels il est question de Marengo : dictionnai-

---

[Ne fu fatta una seconda coniazione nel 1802 con la data *anno 10°*: questo è meno apprezzato dai raccoglitori, che lo pagano un 5 lire meno del primo.]

2.° Questa moneta porterà il nome di *Marengo*, e sarà ricevuta tanto nelle casse Nazionali, quanto nell'eseguimento de' contratti fra particolari per lire sedici, soldi diciasette, denari sei di Piemonte.

3.° Il presente Decreto verrà stampato fra gli atti del Governo.

Torino dal Palazzo della Commissione Esecutiva il 22 ventoso anno 9 Rep. (13 marzo 1801 v. s.)

Approuvé par le Min. extraord. du Gouv. Fr. en Piémont.

JOURDAN.

Carlo Bossi, *presid.* Marochetti, *segr. gen.*

Il così detto *marengo di Marengo* (che oggi si paga a trovarlo, da 40 a 50 lire) fu inciso dall'incisore della già reale zecca di Torino, Amedeo Lavy in Torino, e nella zecca di Torino fu coniato, insieme allo scudo d'argento pubblicato a pagina 14 [del numero unico *Marengo* edito dal Vallardi] — questo e quello, monete *piemontesi*. Sul *marengo* (chiamato così per la dicitura poco sincera: *Italie délivrée à Marengo*) la parola *Eridania* che leggesi all'esergo nel *verso*, non è che una delle tante rifioriture ultra-classiche allora così in voga; e vuol dire *Torino*, che nell'epoca preromana era detta *Eridania* da *Eridanus*, nome allora dato al Po, il fiume mitologico nelle acque del quale avrebbe trovato sua morte Fetonte, nel punto dove sarebbe sorta Torino, detta *Eridania*, nome che i Francesi rievocarono inutilmente nel 1800-1801.

Dunque per nessun verso salta fuori che il *marengo* sia venuto a *célébrer l'avènement de la République Cisalpine*.

Il *marengo di Marengo* è la prima moneta decimale d'oro coniata in Europa, ed il più durevole ricordo di *Marengo*; poichè ai pezzi d'oro da 20 franchi il nome è rimasto in Italia, e migliaia di persone umilissime, i nostri pastori delle Alpi, ignorano forse che vi fu una battaglia di Marengo, ma le loro contrattazioni sul bestiame le fanno tutte a *marenghi*.

res, histoires, mémoires, etc. Quelques noms d'auteurs, pour les premiers : Berthier (2e édit. in-8° et in-fol.) - Muriel - Bellune - Foudras - Dennery (drame) - Kellermann fils - Coignet - Romagny - grenadier Petit - Pittaluga - C. R. St-Thomas (Rossignol) lettre à M. Thiers - Thevenet-Danican - de Lamontagne, ode - Paulin, récit poétique - Desaix par Bonnal - Enrico Torelli - Trolard - Reinhold Günther - de Cugnac - *Gazette de Marengo*, 1810, 1814 - *Marengo et ses monuments*, 1854 - *Le Journal militaire*, an VIII[e], etc. - Rapports (douze) des Généraux sur la journée du 25 prairial (ouvrages dans lesquels on peut les trouver).

VI. Divers. — États, tableaux, listes, faits ou en préparation, donnant :

Un récit *très concis* des diverses phases de la journée (20 lignes !).

L'ordre en ligne pour la bataille des troupes françaises et autrichiennes, noms des Généraux et des officiers des états-majors, des Chefs de corps, numéros, noms, effectifs, pertes des régiments.

Généraux tués ou blessés : français, 2 tués, 6 blessés sur 27 ; autrichiens, 1 tué, 6 blessés, 1 prisonnier sur 25.

Récompenses accordées.

Une fiche par corps, régiment ou détachement français (36), donnant : état nominatif

des officiers, et au verso noms des officiers, hommes de troupe qui se sont distingués, ont pris drapeaux, canons, etc., quelques-uns ont une fiche particulière dans la collection des 250 fiches.

Les différentes applications du nom de Marengo. - Ancienne barrière de Paris (Gobelins) - bataille - camps - cap - cheval (de Napoléon) - colonie agricole - combats (16 mai 1799. et 13 juin 1800) - comté (Amérique) - département - drap - ferme - fort - jardin (du nom d'un Colonel) - localités - monnaie (20 f.) - navires - noms de personnes (C$^{el}$ Cappone, dit Marengo, Jacques M., Capitaine aux zouaves de la Garde, Ch$^{les}$ Louis M. S. L$^{t}$·, Marenco dit Marengo (J. B.) L$^{t}$ de cavalerie décoré en 1833, etc., etc.) - nuance - pièce (drame) militaire de Dennery - places - rues - poulet - rose, etc., etc.

Éphémérides, 14 juin, liste chronologique de tous les événements de tous les temps à cette date - Particularités diverses - Le poulet à la Marengo, fricot (Carême) - Sur le Colonel Marengo - Sur Sebastiani (qui ne figure pas dans l'ordre en ligne de la relation Berthier au 9$^{e}$ dragons) - Sur Chambarlhac, Duvignau, Monnier - Inventaire des papiers Delavo offerts à Napoléon III le 21 octobre 1859 par Delavo - Préfets du département de Marengo - Géographie, statistique, etc., etc.

Voici, *grosso modo*, en quoi consiste ma collection Marengo.

Je m'empresserai, si vous le désirez, de vous donner des détails complémentaires soit des listes de noms, soit des titres exacts d'ouvrages, gravures, descriptions des médailles, etc.

Maintenant, je suppose que vous avez déjà ou connaissez, en dehors des autographes, tout ce qui est mentionné dans cette trop longue lettre écrite en hâte et à bâtons rompus et certainement pas très claire.

Le premier Empire m'intéresse vivement, ayant comme vous une prédilection pour cette époque.

Veuillez agréer, Monsieur, je vous prie, l'assurance de la haute considération de votre dévoué serviteur

Général Rebora

Commandant la 4e Brigade d'Infanterie.

## Extrait de la
## COLLECTION D'AUTOGRAPHES L. REBORA

Le Général Rebora a eu la bonté de nous adresser la copie *textuelle*, avec ses fautes d'orthographe, d'une lettre autographe de Berthier à Joséphine Bonaparte, datée de S. Giuliano, 26 prairial (an VIII, 15 juin 1800), 1 page petit in-4° La voici :

Au quartier général de St-Juliano, 26 prairial.

Je vous fais mon compliment aimable et première citoyenne de la République sur les succès qui viennent de courroner les dispositions de Bonaparte. Tont cède à son génie. Il a couru des dangers, mais le génie de la France le couvrait.

Je vous envoye une petite branche des lauriers qui était [*sic*] à un drapeau autrichien que nous avons enlevé à l'ennemi ; ils doivent être précieux car ils ont coutés bien du sang à prendre (1).

Permettés que je vous renouvel l'assurance de mon respect et de mon attâchement pour vous pour ce qui vous appartient et pour Bonaparte ; il và vous rejoindre couvert d'une gloire d'autant plus belle quelle à été arrachée à l' ennemi par divers combats plus meurtriers les uns que les autres.

Alex. Berthier.

---

(1) On avait écrit d'abord *obtenir*, ensuite *enlever*. On a écrit enfin *prendre* [A. L.]

# A PROPOS DE LA CHARGE

DE

# MARENGO.

# A PROPOS
# DE LA CHARGE DE MARENGO (1).

Pendant la longue période de guerre qui commence en 1792, les charges poussées à fond conservent jusqu'en 1815 une efficacité considérable mais décroissante. Quelques exemples vont le faire ressortir.

A Marengo, vers onze heures, la bataille semblait perdue. Les Autrichiens, formés en colonne sous les ordres du général Zach, s'avançaient sur la route de Tortone, achevant de pousser devant eux la gauche de notre armée, alors en pleine retraite.

A ce moment Desaix paraît. Bonaparte arrête aussitôt le mouvement de recul et prend ses dispositions pour porter à l'attaque les renforts qui lui arrivent. Plaçant la division Boudet à cheval sur la grande route suivie par les Autrichiens, il dispose en arrière et à droite

(1) Extrait de la première partie de *Cavaliers et dragons* [anonyme]. Paris, 1902-1903.

les troupes de Lannes et de Monnier, qui viennent de supporter tout l'effort du combat. Les débris des cavaleries de Kellermann et de Champeaux s'établissent derrière la division Boudet, tandis que Marmont, avec tout ce qui lui reste d'artillerie (19 pièces) couvre le front de cette division.

Dans la colonne de Zach, 8000 grenadiers hongrois marchaient en tête. Soudain, ils sont assaillis par le feu des 19 pièces de Marmont brusquement démasquées et en même temps chargés par l'infanterie de Boudet. Les Hongrois, surpris d'abord, font face à cette attaque, mais tandis que la tête de la colonne s'arrête pour riposter, les bataillons autrichiens qui suivent, au lieu de se déployer ou tout au moins de se ménager l'espace pour manœuvrer, serrent leurs distances sur ceux qui les précèdent et forment bientôt une masse compacte incapable de se mouvoir ni de faire usage de ses armes. Kellermann s'aperçoit à temps de cette faute. Il part aussitôt avec ses 400 cavaliers, franchit les intervalles de l'infanterie de Boudet, puis, faisant un brusque à gauche, tombe à pleine charge sur le flanc droit de la colonne des Autrichiens qui, « agglomérés les uns sur les autres, ne peuvent opposer de résistance». Ensuite, se rabattant par un à droite, il bouscule la cavalerie adverse venue à la rescousse. Boudet, Lannes et Victor voyant le

trouble des Autrichiens, se portent tous vigoureusement en avant. Bessières avec la garde consulaire à cheval suit leur mouvement et vient appuyer une dernière charge de Kellermann qui achève la déroute de l'ennemi. Ce sont donc bien les charges de Kellermann et de Bessières qui ont permis le succès de Desaix. Mais elles n'ont réussi que grâce à l'action préparatoire de l'artillerie et de l'infanterie.

A cette époque, l'emploi du combat à pied a presque complètement disparu. Cependant Napoléon veut reprendre les procédés de Turenne. Il tient à faire de ses dragons une troupe capable de combattre à pied comme l'infanterie. Pour mieux affirmer son intention, il rétablit le titre de colonel-général des dragons pour Baraguay d'Hilliers, qu'il charge de former cette arme nouvelle.

Un camp d'instruction est établi à Compiègne et le nombre des régiments de dragons est augmenté aux dépens de celui des deux autres subdivisions de l'arme.

Baraguay d'Hilliers sollicite la permission de faire subir quelques changements aux manœuvres de l'infanterie; Napoléon refuse: il faut que les dragons puissent combattre exactement comme l'infanterie (1).

---

(1) L'anonyme dit plus loin, dans la 2e partie de son étude, à propos des cuirassiers, que « déjà Napoléon les armait pour combattre à pied. Le 12 novembre 1811, il écrit de Saint-Cloud à Clarke, duc de Feltre,

Une différence plus caractérisée dans la remonte des régimens achève alors de séparer les dragons de la cavalerie légère.

Dès le début des guerres de l'Empire, à Wertingen (8 octobre 1805), le rôle spécial rendu aux dragons par Napoléon s'affirme. Ce sont eux qui mettent pied à terre et enlèvent le village de Wertingen, maison par maison, pendant que les hussards et le reste de la cavalerie tournent la position à grande distance. En Espagne, le service d'escorte, de reconnaissance, de sûreté, etc., leur est surtout

---

ministre de la Guerre: « Les régiments de cuirassiers de l'ancien régime avaient des mousquetons qu'ils portaient... pour s'en servir comme de fusils... Mon intention est que chaque homme ait un fusil... ».

Le 26 décembre 1811, il ajoute: « J'ai pris un décret pour armer les cuirassiers d'un mousqueton et les lanciers d'une carabine ».

Enfin, le 15 février 1812, il ordonne: « Le mousqueton sera armé d'une baïonnette dont le fourreau s'attachera au ceinturon du sabre comme dans l'arme des dragons ».

Les cuirassiers firent la campagne de 1812 avec le mousqueton et la baïonnette.

L'écrivain français arrive à cette conclusion: « Il faut savoir le reconnaître, les cuirassiers ne doivent leur existence qu'à notre sentimentalité. Nous leur savons gré de s'être fait détruire à Waterloo et à Reichshoffen. Une légende s'est créée, qui plaît à notre nation. Elle se personnifie dans ces charges désespérées et inutiles. L'auréole dont les cuirassiers sont entourés empêche leur transformation, cependant nécessaire... La France est maintenant la seule puissance qui se donne le luxe d'entretenir des cuirassiers. La Russie les a supprimés en 1859. L'Allemagne en 1888, l'Autriche en 1881... Pour des raisons du même ordre, les lances de nos dragons doivent être supprimées ».

Leur inutilité a été démontrée par un article remarquable, paru récemment dans la *Revue de cavalerie* et que l'on dit inspiré, sinon rédigé, par l'Etat-Major général français.

[A. L.].

confié, et dans cette campagne il prend une importance capitale.

L'exemple le plus célèbre de combat à pied est celui de Valencia de San Juan (7 mars 1813). Le général Boyer surprend les Espagnols dans Valencia, avec 8 escadrons des 6e, 11e, 15e, et 25e dragons et 200 hommes du 120e. Il avait, pendant la marche, désigné les escadrons des 6e, 11e et 15e, pour combattre à pied.

Les dragons entrent au galop dans la ville, mettent pied à terre dès que l'ennemi les aperçoit et marchent en avant la baïonnette croisée. Un escadron du 6e chasse les Espagnols d'un vieux château où ils s'étaient réfugiés. Pendant ce temps, le 25e passait l'Isla à la nage et coupait la retraite à l'ennemi.

« Toute la cavalerie doit être munie d'une arme à feu et savoir manœuvrer à pied », dit Napoléon dans ses Commentaires. Néanmoins les dragons se sont complètement transformés en cavalerie légère. Ils font partie intégrante des masses que la tactique napoléonienne lance dans la bataille au moment psychologique.

Lorsque l'adversaire emploie le même procédé, il en résulte des chocs formidables, mais sans grande utilité. Un des plus célèbres est celui d'Eckmühl en 1809.

Il était 8 heures du soir. Le prince Charles,

voyant la bataille perdue, fit avancer toute sa cavalerie pour protéger l'écoulement de ses troupes et de ses bagages sur Ratisbonne. Napoléon, de son côté, fit porter en avant les chasseurs et les hussards appuyés par les dix régiments de cuirassiers et de carabiniers de Nansouty et de Saint-Sulpice.

Les cuirassiers autrichiens étaient rangés en bataille à Egglofsheim. Les cavaliers légers des deux partis se jetèrent promptement sur les flancs pour ne pas être broyés par ces deux formidables masses bardées de fer qui se couraient sus. Celles-ci se choquèrent et ne formèrent plus qu'une immense mêlée, éclairée par les dernières lueurs du crépuscule et la clarté de la lune naissante.

Les troupes des deux partis, spectatrices de ce combat fantastique, suspendirent leur feu, qu'elles ne pouvaient plus d'ailleurs continuer sans atteindre les leurs en même temps que l'ennemi. Des deux côtés, la ténacité fut la même, mais l'infériorité de l'armement des cuirassiers autrichiens, non protégés par derrière, détermina leur retraite, qui dégénéra bientôt en massacre, nos cuirassiers les poursuivant en leur enfonçant les sabres dans les reins.

Ce fut, pendant les guerres de l'Empire, le plus considérable des combats de cavalerie contre cavalerie qui s'engagèrent. Mais il faut

ici se demander quelle en fut la portée au point de vue du dénouement de la bataille d'Eckmühl, et si les pertes qu'il entraîna peuvent être justifiées par les résultats obtenus dans l'un ou l'autre des deux partis.

Toutefois, à la Moskowa, le 7 septembre 1812, l'action de la cavalerie employée en masse fut décisive.

Le front de la ligne russe était couvert par des hauteurs garnies d'ouvrages, parmi lesquels une redoute armée de quatre-vingts canons avait, jusqu'à 2 heures, défié les efforts de l'infanterie. Le général Montbrun, commandant le 2e corps de cavalerie, put constater, à l'aide de sa longue-vue, que cette grande redoute était ouverte à sa gorge, et qu'en tournant la hauteur on pouvait se dérober aux feux des ouvrages qui la couronnaient et trouver un cheminement pour y amener la cavalerie.

Il proposa donc à l'Empereur d'attaquer la redoute à revers avec ses cavaliers, tandis que l'infanterie l'attaquerait de front. La proposition acceptée, Montbrun prit aussitôt ses dispositions, et il procédait à la reconnaissance préalable du terrain, quand un boulet l'emporta : Caulaincourt lui succède dans le commandement du 2e corps de cavalerie et, s'élançant avec la division de cuirassiers et les deux régiments de carabiniers, balaie toute la

cavalerie russe, puis, se rabattant à gauche avec le 5e cuirassiers, tombe sur les derrières de l'infanterie ennemie et pénètre dans l'intérieur de la redoute, où il tombe victorieux, frappé à mort à son tour.

L'action de la cavalerie, en cette circonstance, était on ne peut plus ôsée, mais elle était logique, et le succès, s'il fut cruellement acheté, le démontra. Son emploi en grandes masses pendant la bataille va, une fois encore, se justifier, mais ce sera la dernière.

C'est le 27 août 1813, à la bataille de Dresde.

L'aile gauche autrichienne est dépourvue de cavalerie. Elle est séparée du centre par une rivière, le Tharendt. Le maréchal Victor l'attaque de front avec son infanterie, tandis que Murat et la Tour-Maubourg, avec 10,000 chevaux, la tournent.

Une pluie battante, qui pénètre dans les bassinets des fusils et mouille la poudre, empêche les Autrichiens de se servir de leurs armes. Leurs carrés sont enfoncés et sabrés, 10,000 hommes sont faits prisonniers. Mais, pour ce succès, il a fallu la réunion de circonstances exceptionnelles.

Les charges de Waterloo sont, à cet égard, caractéristiques. Celles des gardes à cheval de lord Sommerset et de la brigade de dragons de Ponsonby ne réussirent contre l' infanterie

des quatre divisions de d'Erlon que grâce aux formations déplorables prises par cette infanterie. Chaque division s'était formée en échelons de bataillons déployés, serrés en masse, de manière à présenter ainsi chacune une phalange de deux cents files environ de front sur une profondeur de vingt-quatre hommes.

Dans une pareille cohue, incapable de se mouvoir et encore plus de faire usage de ses armes, les Anglais n'eurent qu'à tailler à plein bras. Néanmoins, dès que voulant poursuivre leurs succès, ils se heurtèrent à des troupes intactes, ils furent décimés par le feu de la mousqueterie et achevés à leur tour par la charge d'un régiment de lanciers français.

Quand, un peu plus tard dans la journée, le maréchal Ney, sous les ordres de qui l'Empereur avait mis le corps de cuirassiers et même la division de la garde à cheval et qui, depuis le commencement du combat, pensait à une grande action de cavalerie, lança toute cette masse de chevaux contre la Haie-Sainte et le plateau de Mont-Saint-Jean, qu'occupaient l'infanterie et l'artillerie anglaises — encore intactes, — ce fut le désastre. Le flot montant de cette charge colossale fut accueilli par une rafale de fer qui faucha presque tous les escadrons de tête. En vain, les cuirassiers se ruèrent sur les canons et envahirent toutes les batteries anglaises. Les canonniers s'étaient

repliés dans les carrés d'infanterie dont le feu de mousqueterie eut bientôt fait de débander notre cavalerie. Par quatre fois, Ney s'entête et ramène sa cavalerie à l'assaut du Mont-Saint-Jean (1). Chaque fois, l'ennemi renouvelle sa manœuvre. Après avoir mitraillé la cavalerie, les artilleurs abandonnent leurs canons, se dérobent derrière les fantassins, qui ouvrent le feu à leur tour et abattent des rangs entiers de cavalerie. Le moral de cette infanterie, qui se rend de plus en plus compte de son invincibilité, s'accroît sans cesse.

Devant les batteries anglaises s'élève un rempart de cadavres de cavaliers et de chevaux, qui s'augmente à chaque nouvelle charge et en rend les abords plus hideux et plus infranchissables.

Enfin, après la quatrième tentative, nos

---

(1) Quand Napoléon arriva, trois jours après Waterloo, le 21 juin 1815, à huit heures du matin, à l'Elysée, il semblait terrassé par les journées fatales. Il respirait péniblement. Son visage avait la pâleur de la cire, ses beaux yeux étaient sans vie. Après un soupir pénible, il dit d'une voix haletante : « — L'armée avait fait des prodiges, la panique l'a prise. Tout a été perdu... Ney s'est conduit comme un fou ; il m'a fait massacrer toute ma cavalerie... Je n'en puis plus... Il me faut deux heures de repos pour être à mes affaires »... Cette scène est admirablement contée par M. Henry Houssaye dans le troisième volume de *1815 (Après Waterloo)*. Le chapitre sur « La seconde abdication » a été donné en Janvier 1903 par la *Revue des Deux Mondes*.

[A. L.]

cavaliers, découragés et dispersés, se retirent dans le fond du vallon de la Haie-Sainte.

Ainsi, cette gigantesque et folle chevauchée aboutit à un complet désastre. Elle ne réussit même pas à frayer le passage à l'infanterie et n'eut d'autre résultat que la destruction de notre cavalerie.

* * *

# LA NOUVELLE DE MARENGO

*21 JUIN 1800*

PAR

LE COMTE ALBERT VANDAL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. Albert Vandal, l'historien de « Napoléon et Alexandre Ier », a donné dans la *Revue des deux Mondes* du 1er juin 1901, sous le titre *L'effet de Marengo*, le quatrième article d'une remarquable série publiée sous ce titre : *La Conquête de Paris par Bonaparte*. C'est l'histoire du mouvement des esprits et de la popularité croissante du consul Bonaparte dans la grande ville, depuis le 18 brumaire jusqu'à Marengo. Nous en extrayons les passages suivants, relatifs à l'effet produit par la nouvelle de la victoire de Marengo :

« Plusieurs jours s'écoulèrent sans nouvelles, lourds d'attente. Le 1er messidor, les Consuls reçurent un avis vague et tronqué, qui les laissa « dans la plus grande anxiété (1) ». Il annonçait qu'une bataille avait eu lieu et n'en annonçait pas le résultat. D'après d'autres avis, reçus par des spéculateurs à l'affût de toute nouvelle pouvant influer sur les cours de la Bourse, les Français avaient perdu un général illustre ; au moment où les courriers avaient été expédiés, l'action durait toujours, l'issue restait incertaine. Des bruits de catastrophe se mirent à circuler, et il parut qu'une oppressante atmosphère s'étendait sur la ville. Dans les milieux politiques, le fourmillement des intrigues s'active aussitôt, s'enhardit ; la combinaison qui tient Carnot en réserve se précise, s'affirme et paraît distancer les autres.

« La nuit passa, nuit de spéculations fiévreuses. Le lendemain matin, les Consuls se tenaient aux Tuileries ; comme il devait y avoir à midi réception du corps diplomatique, les ministres, les conseillers d'État, convoqués à cette cérémonie, se rendaient auprès des Consuls, et quel tumulte de projets inavoués s'agitait sans doute sous leur apparence compassée ! Dans les salons d'attente, des groupes de sénateurs, de tribuns et de *législatifs* se formaient, les ambassadeurs arrivaient de leur côté, en grand uniforme, solennels et réservés. Au dehors, la cour était remplie de citoyens attirés par la curiosité, l'inquiétude, la crainte, et une angoisse silencieuse pesait sur cette foule. Un courrier cependant vient d'arriver aux Consuls ; qu'annonce-t-il ? Victoire ! Un, second, un troisième arrivent et confirment le mot qui fait rentrer

(1) *Éclaircissements inédits de Cambacérès.*

sous terre toutes les intrigues : Victoire ! Un beau nom de victoire : Marengo.

« Les ministres et conseillers d'État avaient été introduits dans le cabinet des Consuls ; quelqu'un lisait à haute voix le bulletin de l'armée de réserve, le bulletin célèbre du 26 prairial - 15 juin, et il semblait que l'on assistât aux péripéties de la journée. « L'ennemi avançait sur toute la ligne, faisant un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon. Les routes étaient couvertes de fuyards, de blessés, de débris ; la bataille paraissait perdue ». Mais Desaix a pris position en avant de San-Giuliano ; le Premier Consul ranime le moral des troupes : « Enfans, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille ! » *Vive la République ! Vive le Premier Consul !* Desaix aborde l'ennemi au pas de charge et par le centre. Puis, c'est Kellermann et sa grosse cavalerie donnant à plein dans l'ennemi, hachant la colonne du général Zach et le faisant prisonnier ; Bessières et ses hommes, les *casse-cous*, les grenadiers à cheval fonçant à leur tour, tous les Français revenant à la charge et achevant la culbute de l'armée autrichienne, et quinze drapeaux, quarante pièces de canon, six à huit mille prisonniers nous restant, mais au prix de quelles pertes ! Desaix n'est plus ; il est tombé à la tête de sa division, percé d'une balle, et voici la scène poétisée, arrangée pour l'effet à produire, avec des mots antiques : Desaix tombant : « Allez dire au Premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité ! » Bonaparte : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer ! » Des pièces jointes signalaient l'immensité des résultats, l'armée autrichienne rejetée dans Alexandrie et capitulant, l'Italie libre jusqu'au Mincio, et la lettre du Consul à ses collègues se terminait par ces mots : « J'espère que le peuple français sera content de son armée. »

« La salle des audiences consulaires fut ouverte ; sénateurs, tribuns, diplomates se précipitèrent au-devant de Cambacérès et de Lebrun, pour recevoir la nouvelle. On recommença la lecture ; tout ce personnel maté s'extasia, et il y avait de vrais patriotes qui pleuraient. Les ministres, les ambassadeurs, les conseillers d'État, emboitant le pas les uns derrière les autres, s'en furent porter leur compliment à M.me Bonaparte.

« Les Consuls avaient donné ordre de tirer vingt et un coups de canon. Hâtivement, on imprimait le bulletin en affiches. Les autorités, sachant combien Bonaparte avait à cœur de plaire aux ouvriers et de les gagner, firent porter dans les faubourgs un grand nombre d'exemplaires, afin qu'ils fussent immédiatement placardés. A la Bourse, on eut le bulletin tout de suite ; les commissaires de la Bourse se préparaient à le publier, « lorsqu'un citoyen les a prévenus en s'élançant sans échelle dans la tribune, où il en a fait la lecture avec l'émotion de la plus vive sensibilité. La salle a retenti d'applaudisse-

mens et des cris de: *Vive Bonaparte* (1); » la hausse se produisit instantanément. Dans les quartiers du centre, la nouvelle jetait dehors toute la population, fermait les boutiques, suspendait les occupations, donnait à Paris son aspect des grands jours de fête, et voici qu'autour de la cité les faubourgs du Nord et de l'Est et du Sud, Martin, Denis, Antoine, Victor, Marceau, tous les faubourgs se lèvent. Le sentiment qui depuis quatre mois couve et progresse dans ces milieux ouvriers, l'attachement passionné à la République héroïque et militaire, personnifiée en Bonaparte, éclate tout d'un coup; c'est une éruption d'enthousiasme.

« Les ouvriers étaient comme d'ordinaire à leur travail, répartis dans les ateliers. A midi, un roulement sourd et lointain, la première détonation du canon, fait lever toutes les têtes, vibrer et tressaillir tous les cœurs: « Dès midi, au premier coup de canon, les ouvriers ont pour la plupart quitté leurs ateliers, se sont rassemblés dans les rues et sur les places pour écouter avec avidité les nouvelles. Ils se groupaient en nombre autour des placards que le préfet de police avait par ordre du gouvernement fait poser dans la ville et surtout dans les faubourgs. (Cette attention du gouvernement a fait beaucoup de plaisir). C'est là qu'il a été facile à l'observateur de juger l'esprit public. La classe ouvrière était ivre de joie. Aux cris de: *Vive la République, vive Bonaparte*, succédaient les propos les plus grivois, les saillies les plus gaies. Dans la grande rue Antoine, un citoyen lisait le bulletin tout haut; au récit des merveilles opérées à l'armée d'Italie, un assistant s'écrie: *Qu'elle est brave, l'armée de réserve! — Sacrebleu*, reprit un autre, *ça n'est pas étonnant; quand le bourgeois est dans la boutique, il faut bien que les ouvriers travaillent.* Dans les faubourgs, on a été frappé de la franchise avec laquelle on a parlé du nombre d'hommes que nous avons perdus ou qui ont été faits prisonniers: *Ça n'est plus comme autrefois*, disait-on dans la rue Victor, *au moins, à présent, nous savons tout.* Les cabarets ont été pleins jusqu'à onze heures du soir, et il ne s'y est pas bu un verre de vin qui ne fût pour la République, le Premier Consul et les armées (2). »

« Dans toute la ville, c'est au même moment « une ivresse, un enchantement général (3); » les endroits publics et les promenades regorgeant de monde, des réjouissances, des célébrations improvisées;

(1) Rapports de haute police générale conservés à la Bibliothèque nationale. Manuscrits du Fonds français, 11361.

(2) Rapport de police du 3 messidor, inscrit par erreur sous la date du 3 prairial. Archives nationales. AF, IV, 1329.

(3) Rapport du 2 messidor.

concert aux Tuileries, couplets de circonstance chantés sur les théâtres, et l'illumination générale et spontanée, qui a fait défaut au lendemain de Brumaire, aujourd'hui resplendit. Il n'est rue si humble, si pauvre reçoin de la cité qui ne s'éclaire et ne se parsème de feux.

« Cambacérès constatait que, « depuis neuf ans, c'était la première réjouissance publique spontanée ; toutes les autres avaient porté une empreinte de contrainte ou d'indifférence (1) ». Pour retrouver pareil entrain, pareil élan, il eût fallu remonter à l'inoubliable journée de la Fédération. Alors, notre nationalité avait pris conscience d'elle-même, et tous les Français restés en France avaient cru sentir en eux une même âme. Aujourd'hui encore, un ravissement commun réunit toutes les classes et parait les confondre ; ce sentiment est double ; c'est une fierté doublée d'une espérance. Depuis bien des années, les Français aspiraient à la paix d'un désir obstiné et douloureux, mais le patriotisme persistant malgré tout souhaitait que cette paix fût glorieuse, confirmative des conquêtes ; par une contradiction bien française, personne ne voulait plus de la guerre et tout le monde désirait la victoire. Or, Marengo, c'est la victoire ; c'est aussi la paix. Ainsi du moins l'interprétait le plus grand nombre, car il paraissait impossible que la coalition, frappée de ce coup, résistât plus longtemps à poser les armes, et, à la faveur de cette paix aperçue au travers des lauriers, il semblait qu'un avenir de bonheur illimité s'ouvrait. Ce repos dans la gloire, ce suprême bien-être, on les devrait au Consul, et son nom était sur toutes les lèvres, et on le répétait « avec attendrissement ». Comme cette émotion puissante et joyeuse va se propager au loin, comme un même transport d'admiration et de reconnaissance va soulever la presque-unanimité des communes de France, on peut dire que ce jour marque, dans l'ascension de Bonaparte, le progrès décisif.

« Sur cet effet de Marengo, sur cette formidable répercussion à l'intérieur, tous les témoignages contemporains s'accordent. Partisans et adversaires du Consulat, amis ardens ou tièdes, les fanatiques, les sages, les sceptiques, les douteux, les mortels ennemis, tous se sentent en présence d'un événement capital ; ils reconnaissent en Marengo plus qu'une bataille perdue d'abord et regagnée, plus qu'un grand fait d'armes : la consécration d'un régime. Hyde de Neuville, l'acharné royaliste, s'incline devant les conséquences « incalculables » de l'événement : « c'était le baptême de la puissance personnelle de Napoléon : le pouvoir qu'il tenait entre ses mains s'incorporait à lui-même et désormais il était certain qu'il faudrait traverser la phase de sa domination sous une forme ou sous une autre (2) ». Miot de Mélito, ob-

(1) *Éclaircissemens inédits.*

(2) *Mémoires*, II, 328.

servateur assez froid, écrit : « Jamais l'orgueil national n'avait été plus flatté, jamais plus d'espérance de bonheur n'avait pénétré dans les âmes... Pendant deux jours, Paris fut exactement dans l'ivresse (1). » Cambacérès s'exalte : « Jamais l'élan national ne se manifesta mieux qu'à cette glorieuse époque (2) ». Ce coup d'enthousiasme met pour longtemps le pouvoir de Bonaparte hors de conteste, l'établit et le fonde ; après le plébiscite de l'hiver, après ce vote traînant qui a été surtout l'abdication de la France aux mains d'un homme, c'est aujourd'hui le grand plébiscite par acclamation.

***

« A Paris, les manifestations de la joie publique durèrent plusieurs jours. Les divers cultes y prirent part et rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces. Si l'on veut savoir quelle force le sentiment religieux avait repris en France, il faut lire le rapport de police rendant compte du *Te Deum* chanté le 5 messidor à Notre-Dame et du tumultueux incident qu'il occasionna :

« La cérémonie qui a eu lieu hier à Notre-Dame avait attiré un concours immense de citoyens. Le temple, le parvis et les rues adjacentes contenaient à peine la multitude qui s'y était portée en foule. Pendant le *Te Deum*, deux dragons sont entrés dans l'église le casque sur la tête. Cette imprudence a excité quelques murmures d'abord, qui auraient eu des suites dangereuses, si les commissaires de police, les officiers de paix et les inspecteurs envoyés par le préfet de police pour maintenir l'ordre et la tranquillité générale ne se fussent portés sur-le-champ vers le point où la querelle paraissait s'engager et n'eussent conduit ces deux militaires au corps de garde du Petit-Pont. Ils furent à la vérité suivis par une foule considérable et à laquelle ils eurent peine à résister. Pour éviter tout motif de querelle, pour étouffer dans son principe tout germe de discussion, le commissaire de police fit sortir du corps de garde et à l'aide d'une échelle les deux dragons et les envoya à l'état-major. Un piquet de cavalerie dissipa le rassemblement, et, à neuf heures du soir, il n'était plus question de rien. On ne peut se dissimuler que le *Te Deum* annoncé dans Paris depuis deux jours avait un peu monté les esprits et qu'il se soit trouvé dans Notre-Dame des hommes marquans parmi les factieux (3) ».

« A demi instruit des agitations tentées et des intrigues ourdies pendant son absence, Bonaparte précipitait son retour. A peine s'était-

---

(1) *Mémoires*, I, 258.

(2) *Eclaircissemens inédits.*

(3) Rapport de police, 6 messidor. Archives nationales, AF, IV, 1329.

il donné le temps d'organiser sa conquête ; il avait hâte de retourner à Paris, de s'y montrer, de recueillir en popularité, en prestige, en force, les fruits de sa victoire. Mais il avait trop d'habileté et de fierté pour agréer les platitudes officielles, les témoignages outrés, les manifestations de commande ; il écrivait à Lucien : « J'arriverai à Paris à l'improviste. Mon intention est de n'avoir ni arcs de triomphe ni aucune espèce de cérémonie. J'ai trop bonne opinion de moi pour estimer beaucoup de pareils colifichets. Je ne connais pas d'autre triomphe que la satisfaction (1) ». Au lieu d'une entrée solennelle, il voulait frapper les Parisiens par une réapparition subite, attestant comme un don d'ubiquité. Hier encore, on le croyait à Milan ; on le croit aujourd'hui à Lyon, à Dijon ; il est à Paris. Le 13 messidor, à deux heures du matin, accompagné de Duroc seulement et de Bourrienne, il est rentré aux Tuileries. Lorsque ses collègues, brusquement avertis, se présentèrent à sa porte, on leur dit qu'il était couché. Le lendemain, quand les ministres, les dignitaires, tous ces hommes dont la plupart l'eussent trahi vaincu et l'adoraient vainqueur, vinrent rendre hommage, ses premiers mots furent : « Citoyens, *nous revoilà donc !* Eh bien ! avez-vous fait bien de l'ouvrage depuis que je vous ai quittés ? — Pas autant que vous, général (2) ».

« La nouvelle de son retour traversa Paris comme l'éclair. On revit alors ce qui n'était pas advenu depuis cinq ans, depuis les derniers temps de la Convention : une descente des faubourgs, une descente en masse, mais combien différente des anciennes : toute joyeuse, elle est entraînée par un large courant d'allégresse. Les ouvriers, croyant que Bonaparte arriverait dans la journée, avaient fait projet de l'attendre aux barrières ; le matin, apprenant qu'il était aux Tuileries, ils voulurent aller l'y fêter. Par groupes, par bandes, par ondes successives, ils descendaient, arrivaient, emplissaient la ville, envahissaient le jardin des Tuileries, et, quand Bonaparte, obéissant à l'appel de leur frénésie, se montra au balcon, dans ce palais cerné, assiégé, battu par les flots de la multitude, il parut positivement porté sur le pavois populaire.

« Dans Paris, ce fut encore jour de fête universelle, improvisée, éclose d'elle-même, sans ordre officiel ni prescriptions réglementaires. Les maisons se pavoisaient, se décoraient d'inscriptions et d'emblèmes ; à tous les étages, des guirlandes de lampions et de verres de couleur se suspendaient, pour l'illumination du soir. Dans les rues ainsi enjolivées, un peuple immense circulait sans désordre, expansif, bon enfant, causeur, se divertissant de choses qui l'eussent exaspéré

(1) *Corresp.*, VI, 4955.
(2) *Rœderer*, VI, 410.

naguère et prenant tout en bonne part. Une femme à son mari : *Tiens ! voilà une maison où il n'y a point de lampions ! C'est quelque aristocrate. — Aristocrate, soit ! dit le mari, même Jacobin, aujourd'hui, tout le monde est libre ; on ne tue plus les gens pour leurs opinions* (1). Un ouvrier à sa femme, en montant sur sa boutique pour poser des lampions : *C'est que c'te victoire donnera la paix !* La femme : *C'est que c' n'est plus comme ces avocats qui ne faisiont la guerre qu'avec leu plume : tiens, mets encore ces deux-là* (2) ». Le soir, le faubourg Antoine, par l'éclat de son décor lumineux, par les feux de joie flambant sur toutes les places, parut le grand centre de clarté : « Les faubourgs, disait la police, partagent avec transport l'ivresse générale (3) ».

« Le triomphe officiel vint ensuite, mais ne fut décerné ostensiblement qu'à la République seule et aux armées. On l'avait fixé au 26 messidor, c'est-à-dire au 14 juillet ; tous les ans, à pareil anniversaire, il y avait fête nationale ; on convint d'y joindre cette année la présentation des drapeaux conquis en Allemagne et en Italie, plus la solennité promise à l'occasion des résultats du plébiscite et de la pacification intérieure, et de réunir le tout sous ce titre : « Fête de la Concorde ».

« La fête commença le 25 au soir par l'inauguration du quai Desaix, par cet hommage rendu au grand mort dont le souvenir demeurait inséparable de ces jours d'orgueil. Le lendemain, dès le matin, le canon se mit à tonner d'heure en heure, répandant dans l'air une solennité. Le soleil de messidor s'élevait splendide, la journée s'annonçait brûlante ; elle serait très chargée. Quatre cérémonies figuraient au programme. A neuf heures, le préfet Frochot, entouré de son personnel, posa sur la place Vendôme la première pierre du monument dédié aux braves du département de la Seine. A onze heures, place de la Concorde, on posa la première pierre de la *colonne nationale*, élevée à la gloire de toutes les armées. Les Consuls en grand costume rouge et or, les états-majors, les corps constitués assistèrent à cette cérémonie, où Lucien, ministre de l'Intérieur, officia selon le rituel accoutumé. Ensuite et vivement, Bonaparte à cheval, entraînant avec soi ses deux collègues et les ministres également montés, prit le chemin des Invalides, tandis que la foule des dignitaires à pied, « préfets, maires, magistrats, sénateurs, députés, tribuns, académiciens (4) », s'efforçait de suivre, sans garder les rangs, haletait et se précipitait en une espèce de déroute, dans un nuage de poussière. Sur les deux

(1) *Radcrer*, VI, 411.

(2) *Ibid.*

(3) Rapport de police, 13 messidor. Archives nationales, AF, IV, 1329.

(4) *Mémorial de Norvins*, II, 253.

côtés du parcours, une quadruple rangée de curieux faisait la haie, et, derrière eux, une colonne de femmes et d'enfans courait parallèlement au cortège, criant sans discontinuer : « Vive Bonaparte ! » Des gens en délire se jetaient entre les chevaux, arrivaient au Consul, baisaient sa selle : « J'arrive de quarante lieues pour voir Bonaparte », criait l'un d'eux, et ceux qui l'avaient vu voulaient le revoir ; « ils couraient pour gagner un passage où ils pussent le revoir encore (1) ».

« Dans l'église des Invalides, dans le vaste vaisseau transformé en temple de Mars, des tribunes avaient été réservées aux corps constitués, aux habits brodés, aux femmes les plus distinguées par le rang et la toilette ; le simple public trouva difficilement à se placer, et les plaintes qu'excita ce commencement de privilège mirent une ombre au tableau. Au début de la cérémonie, deux virtuoses appelés de Milan, Bianchi et la Grassini, chantèrent dans leur langue une ode en l'honneur de la délivrance de leur patrie, et, dans la chaude lumière de juillet, ces voix d'outre-monts, le décor antique du temple, les statues, les trophées, les bronzes dorés, la pâleur des marbres et l'éclat de nos uniformes français, ces Parisiennes à coiffure de camée, le mélange de leur élégance et des attributs sévères, ces magistrats au titre évocateur, le Sénat, les tribuns, ce triomphant Consul, et l'imagination nationale subissant une fois de plus l'enchantement des victoires italiques, tout donnait à ce jour un caractère essentiellement latin, un caractère de solennité romaine et française. En périodes classiques, Lucien célébra le 14 Juillet et le 18 Brumaire, invoqua « la Concorde réparatrice de tous les maux, » et l'on entendit un *Chant du 14 Juillet*, dont Fontanes avait composé les paroles et Méhul la musique. L'effet fut grandiose, trois orchestres de cent musiciens chacun se répondant de divers points du temple. Bonaparte ne quitta pas l'hôtel avant d'avoir distingué par le don d'une médaille cinq invalides, les plus signalés « par les actions d'éclat de leur jeunesse (2) ». L'un de ces anciens avait cent quatre ans, et il se trouva qu'en ce jour le vainqueur de Marengo décora peut-être un combattant de Fontenoy.

« La scène se transporta finalement au Champ de Mars. Sur les terres formant rebord des deux côtés et s'élevant en gradins rustiques, la multitude s'était entassée ; dans le milieu, le scintillement des baïonnettes, l'alignement des troupes et des gardes nationales, encadraient un bataillon sacré, une redoute vivante, pavoisée de drapeaux conquis ; vingt-trois drapeaux autrichiens, bariolés, armoriés, tenus par des grenadiers de la garde consulaire arrivés le matin même d'Italie et encore en tenue de campagne, sac au dos. Bonaparte se fit présenter

(1) *Radcrer*, VI, 413.
(2) *Ibid.*

les trophées, passa en revue les troupes. Ensuite, il devait y avoir jeux renouvelés d'Olympie ; dans une lice tracée par des poteaux et des cordes, courses à pied, courses de chevaux, courses de chars, montés par des jeunes gens de la ville en pur costume de jockeys anglais, car l'antiquité et l'Angleterre se disputaient bizarrement les faveurs de la mode ; les vainqueurs recevraient en prix des armes de la manufacture de Versailles, des porcelaines de Sèvres, et l'ascension d'un aérostat terminerait la fête. Mais le peuple se souciait peu des courses et voulait voir Bonaparte. Sous la lumière crue, dans l'éblouissement des couleurs et des mouvans spectacles, c'était vers lui que tendaient tous les regards ; du plus loin, ils cherchaient à distinguer, en tête de l'état-major, et plus tard au balcon de l'École militaire, dans le miroitement des dorures officielles, la mince silhouette consulaire, le point rouge, le point magnétique, vers lequel s'élançait électrisée l'âme de la France. Une immense poussée de foule se fit, rompit le cordon des troupes, envahit la lice, renversa les poteaux et les cordes, déborda jusqu'à la façade de l'École, dans une furie d'acclamations ; devant cette tempête populaire, il fallut remettre à un autre jour l'achèvement du programme, et la journée finit dans un grand tumulte d'enthousiasme. Le soir, tandis que le peuple battait des mains devant les illuminations officielles, le Premier Consul réunit à dîner les premiers personnages de l'État, mais il avait eu soin d'inviter aussi les cinq invalides qu'il avait médaillés ; des voitures consulaires allèrent prendre ces vieux braves et les amenèrent aux Tuileries. On entendit à nouveau des paroles officielles, des toasts à la victoire, aux armées, au héros de Marengo, à la paix, à la constitution, au gouvernement de la République ; le président du Tribunat but : *A la philosophie et à la liberté civile*, et Bonaparte, d'une voix forte : *Au peuple français, notre souverain à tous* ».

Monsieur le comte Vandal a bien voulu nous communiquer les rapports de police inédits qui se réfèrent à ce moment historique ; nous le remercions de sa bienveillante collaboration, dont nos lecteurs seront sans doute fort heureux de trouver ici le fruit.

ALBERT LUMBROSO

Bulletins du Ministère de la Police
(Archives nationales, F, 7, 3701).

2 Messidor an 8.

*Nouvelles d' Italie.* — Depuis plusieurs jours, on n'avait aucune nouvelle officielle du 1er Consul. Le silence du Gouvernement inquiétait. On était rassuré sur les suites de l'évacuation de Gênes: le succès avait couronné toutes les entreprises de l' armée: la confiance ne pouvait s' affaiblir.

On a appris anjourd' hui qu' à la suite d' une victoire éclatante, le 1er Consul avait accordé au Gal Mélas un armistice, dont la principale condition était que le Piémont, la Ligurie et la Lombardie seraient entièrement évacuées par les troupes autrichiennes.

On ajoute qu' elles doivent reprendre les positions qu' elles occupaient à l' époque du traité de Campo Formio.

Les clauses du traité seront connues dans le jour... Plusieurs salves d'artilleric annoncent, en ce moment, cette heureuse nouvelle.

*3 Messidor an 8.*

*Publication de la Victoire et de l'Armistice.* — Plusieurs salves d'artillerie annoncèrent hier à midi aux habitants de Paris un événement heureux. Au premier moment l'objet n'en était pas connu. Les uns croyaient que c'était la prise du Gal Mélas et de son armée, dont la nouvelle circulait depuis quelques jours... d'autres, l'arrivée du 1er Consul qu'on disait attendu à chaque instant.

Plusieurs officiers de l'état major parcoururent les rues et les principales places ; ils firent connaître la victoire éclatante que l'armée avait remportée le 25 et la convention du 27 qui en avait été la suite.

La Police en instruisit également le public par des affiches.

Il y eut dans la soirée plusieurs illuminations faites volontairement à différentes maisons particulières et aux édifices publics.

Les journaux ont fait connaître la lettre par laquelle le 1er Consul rend compte de ce glorieux événement, terminée par ces mots : « *J'espère que le peuple français sera content de son armée !* »

Son espoir n'est point déçu ; la joie, la satisfaction, la surprise générale ne peuvent se rendre, les cris ont retenti de toutes parts.

L' armistice est considéré comme préliminaire d' une paix générale, la cession étonnante de la plus grande partie de l' Italie, comme une reconnaissance formelle par l'Autriche que l' armée française est invincible.

On récapitulait dans quelques cercles l'exactitude et la précision avec laquelle le Gouvernement [le rédacteur avait mis « *le 1^er^ Consul* », on a biffé] avait exécuté tout ce qu' il avait annoncé, la prompte soumission de l'Ouest et la paix extérieure, que l'armistice de l'Italie doit procurer bientôt.

Les progrès de l' armée de réserve qu' il a dirigée, paraissent si extraordinaires que plusieurs disaient que l'histoire n' offrait rien de pareil, et qu' on ne pourrait appliquer, avec justesse, qu' à *Bonaparte*, ces trois mots: *Veni, Vidi, Vici*....

*Faubourgs.* Les ouvriers des faubourgs ont quitté hier leurs ateliers. Ils se sont répandus dans plusieurs quartiers de Paris, et ont marqué partout la plus grande joie ... Point de désordre, aucun signe de réaction.

*Royalistes.* Sont forcés de payer à la gloire et à la valeur de l'armée le tribut d'admiration qui lui est due, mais leurs discussions sur les causes et le résultat de cette journée immortelle diffèrent de celles des républicains.

Pour le plus grand nombre d' entre eux,

*Bonaparte* est un favori privilégié de la fortune. Elle couronne toutes ses entreprises.

Pour d'autres, Mélas a trahi ou perdu la tête... Sa superbe cavalerie devait lui assurer la victoire.

Plusieurs pour lesquels la France ne peut être heureuse et tranquille sans monarchie, ont dit qu'il fallait donner la *couronne* à *Bonaparte*, qu'il l'avait méritée... que les Bourbons n'avaient rien fait pour la conserver, moins encore pour la reconquérir... qu'il leur était indifférent qu'un étranger leur succédât, pourvu que *ce royaume fût rétabli*.

Au café Valois, ils ont dit, en manifestant la même opinion, qu'ils désiraient que Bonaparte fit promptement une paix solide avec toutes les puissances continentales, mais qu'il continuât la guerre avec le gouvernement anglais jusqu'à sa destruction, parce que sa perfidie avait causé tous les maux de la France.

*Souscription.* La perte du général Desaix cause les plus vifs regrets. On a cru ne pouvoir mieux les exprimer qu'en ouvrant une souscription volontaire pour ériger un monument digne de sa gloire. C'est le premier mouvement de ceux qui sont pénétrés de l'importance des services qu'il a rendus à sa patrie. On ignore encore si leur proposition se conciliera avec le projet que peut avoir le Gouvernement, pour créer à la mémoire de ce

héros un monument éternel de la reconnaissance nationale.

*Bourse.* L'intrigue avait obtenu une diminution momentanée dans le crédit public, par la nouvelle de l'évacuation de Gênes, dont les résultats, disaient les agioteurs, doivent être extrêmement funestes pour la France.

Le succès a été de courte durée. La possession de Gênes par l'ennemi n'a pas été de plus d'une décade. Sur les nouvelles d'hier, le tiers consolidé a été porté sur le champ de 29 à 34, et la confiance publique est tellement consolidée que la valeur de cet effet du Trésor National ne peut que recevoir chaque jour une augmentation progressive.

*Retour du 1^er^ Consul.* On annonce et on désire le prompt retour du 1^er^ Consul. On dit que ses lettres du 27 font espérer qu'il sera à Paris à la fin de cette décade.

On le désire, parce qu'on ne doute pas que l'Empereur ne s'empresse de ratifier la convention du 27; on pense même qu'il accédera sur le champ à la proposition d'une négociation pour la paix définitive.

Rapports de la Préfecture de Police
Archives nationales, af. iv, 1329.

*2 Messidor an VIII*

Le défaut de nouvelles de l'armée d'Italie semblait depuis quelques jours augmenter l'audace des factieux.

Aujourd'hui tout est absolument changé de face, la joie est dans tous les cœurs, le nom du Général Premier Consul dans toutes les bouches, on le répète avec attendrissement, et le plaisir en est tel qu'on a presque peine à y croire.

Les nouvelles d'Italie ont été à l'instant répandues d'un bout de la ville à l'autre ; partout elles ont été reçues avec enthousiasme et notamment dans les faubourgs, où le préfet de police a eu soin de les faire afficher (1).

On regarde ces victoires éclatantes comme le gage assuré d'une paix prochaine et la confiance dans le Gouvernement a pris aujourd'hui de nouvelles forces.

Le cours des effets pubblics a éprouvé au moment même une hausse considérable et que l'on pense devoir s'accroître encore demain.

---

(1) Ces derniers mots de la main de Dubois, préfet de police.

La nouvelle a été lue à la Bourse par un des agents de change ; il était sensiblement ému ; elle a été suivie des cris répétés de *Vive la République, Vive Bonaparte.* On a remarqué que cet agent de change, excellent patriote, est anglais d'origine.

En un mot il est impossible de peindre aujourd'hui la position de Paris, c'est une ivresse, c'est un enchantement général.

Les *Exclusifs,* hier, parlaient encore de leurs projets ; la nouvelle d'aujourd'hui les tue ; ils sont véritablement consternés; demain on saura ce qu'ils auront fait et tout ce qu'ils auront dit.

Les Royalistes et les prêtres sont dans une position à peu près pareille, leurs rêves seront exhalés en fumée.

*3 Messidor an 8* (1).

Paris a offert hier soir et bien avant dans la nuit le spectacle le plus intéressant.

Partout l'ivresse était la même. Les citoyens se sont portés en foule aux Tuileries et dans tous les endroits publics, et chacun parlait avec enthousiasme du Général Premier Consul, de l'armée de réserve, de ses triomphes, de la mort du brave Desaix, de

(1) Rapport de la Préfecture de Police.

l'espérance d'une paix prochaine, des jours heureux enfin qui allaient luire pour la France et dont elle serait redevable à *Bonaparte.*

Dès midi, les ouvriers au premier coup de canon ont, pour la plupart, quitté leurs ateliers, se sont assemblés dans les rues et sur les places publiques pour écouter avec avidité les nouvelles. Ils se grouppaient [*sic*] en nombre autour des placards que le préfet de Police avait par ordre du Gouvernement fait poser dans la ville et surtout dans les fauxbourgs. Cette attention du Gouvernement a fait beaucoup de plaisir.

C'est là qu'il a été facile à l'observateur de juger l'esprit public.

La classe ouvrière était ivre de joie; aux cris de *Vive la République, Vive Bonaparte,* succédaient les propos les plus grivois, les saillies les plus gaies.

Dans la grande rue Antoine, un citoyen lisait le bulletin tout haut. Au récit des merveilles operées à l'armée d'Italie, un assistant s'écrie: *Qu'elle est brave, l'armée de réserve ! — Sacr...* reprit un autre, *ça n'est pas étonnant. Quand le bourgeois est dans la boutique, il faut bien que les ouvriers travaillent.*

Dans les fauxbourgs, on a été frappé de la franchise avec laquelle on a parlé du nombre d'hommes que nous avons perdu, ou qui ont été faits prisonniers. *Ce n'est plus*

*comme autrefois,* disait-on dans la rue Victor, *au moins à présent nous savons tout.*

Les cabarets ont été pleins jusqu'à 11 heures du soir, et il ne s'y est pas bu un verre de vin qu'il ne fût pour la République, le Premier Consul et les armées.

A 6 heures du soir on a chanté le *Te-Deum* dans l'Eglise Saint-Gervais. Un artiste habile a touché de l'orgue et l'affluence était telle que la majeure partie des assistants n'a pas pu pénétrer dans l'église.

Dans presque tous les théâtres des couplets choisis ont été chantés en l'honneur de nos guerriers et applaudis avec enthousiasme. On distingue particulièrement ceux du Vaudeville.

Au milieu de l'allégresse publique, on n'a point oublié le brave Desaix; et il emporte avec lui l'estime et les regrets des citoyens. On a beaucoup parlé de la douleur que sa mort a dû causer au Général 1^er^ Consul dont il a partagé tant de fois la gloire et les dangers.

Cependant, au sein de la victoire et des succès, on ne doit pas moins surveiller avec soin une minorité factieuse divisée en deux bandes qui ne veulent ni l'une ni l'autre le retour à l'ordre, à la paix et au bonheur.

Les *Royalistes* sont atterrés et confondus. Ils croyaient l'armée de réserve perdue entiè-

rement ; ils se flattaient que de grands revers les amèneraient enfin au but vers lequel ils marchent depuis si longtemps. On en a vu hier qui pleuraient de rage.

Les *Exclusifs* à leur tour ont cherché à affaiblir les nouvelles reçues, et à faire croire que ces succès étaient exagérés. Un d'eux, des plus marquants, disait aux Tuileries, que si la victoire avait été pour nous en Italie, il n'en était pas de même sur les bords du Rhin où nous avons déjà perdu beaucoup de monde, et où les forces de l'ennemi étaient bien supérieures aux nôtres.

Ils se rendirent le soir dans un petit café rue Neuve des Petits Champs, n'osant se montrer dans les faubourgs où ils savaient bien qu'ils seraient mal reçus.

Dans ce café ils dirent qu'ils avaient envoyé ce jour même aux *patriotes* de l'armée du Rhin un tableau à leur façon de la situation de Paris et qui ne manquerait pas de produire un bon effet.

*4 Messidor an 8.*

Rien n'égale la consternation des Chouans qui sont à Paris. Elle est d'autant plus grande qu'ils attendaient d'Angleterre des secours en argent qui n'arrivent point et qu'ils comptaient sur une très prochaine descente sur les

côtes de la ci-devant Bretagne, ce qui ne s'est point effectué . . . . . .

. . . . . .

Les royalistes continuent à débiter leurs absurdes calomnies sur le évènements. . . .

. . . . . .

Les exclusifs sont encore plus en mouvement depuis hier matin. Ils redoutent la profonde impression qu'a faite sur le peuple la victoire éclatante remportée par le Général 1er Consul et qu'elle ne renverse leurs plans. Ils ont tenté d'en affaiblir l'effet dans les faubourgs, mais ils n'ont point réussi. On leur a constamment tourné le dos.

Le mouvement des négociations à la Bourse a été aujourd'hui un peu moins vif que les jours précédents, mais leur nature a annoncé beaucoup de dispositions à la hausse pour demain.

Tous les cours se sont bien soutenus.

Paris attend avec impatience des nouvelles du Général 1er Consul ; beaucoup espèrent le voir bientôt arriver.

Il est appelé par tous les cœurs.

La plus grande tranquillité règne partout.

Bulletins du Ministère de la Police (Archives nationales, F 7,3701).

*9 Messidor an 8.*

Toute la France a reçu avec un enthousiasme égal la nouvelle des victoires et de l'armistice de l'Italie ; le canon d'allégresse a retenti dans toutes les villes ; les habitants des campagnes ont reçu avec la même joie le présage de la paix et du retour de leurs enfans...

*13 Messidor an 8.*

On a su ce matin que le 1er Consul était arrivé cette nuit à deux heures et demie. D'après différens avis, on avait cru qu'il n'arriverait que dans la journée du 13. Le préfet du département avait invité toutes les autorités administratives à se réunir aujourd'hui à neuf heures pour se porter à la Barrière et rendre au vainqueur de l'Italie, au pacificateur de l'Europe, les honneurs qui lui étaient dus. Il s'est soustrait à leur empressement en entrant dans Paris pendant la nuit. L'hommage de la vive reconnaissance dont tous les bons citoyens sont pénétrés n'a pu lui être offert qu'au Palais Consulaire.

*Théâtre des Troubadours.* Un évènement extraordinaire, survenu hier à ce théâtre, fournit au Gouvernement la juste mesure de l'esprit

public. On donnait une nouvelle pièce, intitulée *La nouvelle inattendue* ou *La reprise de l'Italie.* Les victoires éclatantes de Prairial font l'unique objet de cette pièce; le titre l'indique. Le spectacle était presque achevé, lorsque le second Consul a paru dans une loge. A l'instant, d'un concert unanime, le public a demandé la répétition entière de la pièce, pour qu'elle fût connue du chef du Gouvernement et des personnes qui l'accompagnaient. Les acteurs se sont prêtés au vœu général des spectateurs. De temps immémorial, à aucune époque de la monarchie, le public n'avait donné aux chefs de l'Etat une preuve aussi sensible d'attachement et de satisfaction...

*14 Messidor an 8.*

La journée du 13 a pu convaincre le Gouvernement que les Parisiens sentent vivement le prix de ses travaux. Dans le jour, concours immense ; d'abord à la Barrière par laquelle il était attendu, avant que son arrivée fût connue; puis au Palais, où les diverses autorités, organes des citoyens, allaient offrir au 1er Consul le tribut de la gratitude publique. Un homme entendant tirer le canon, s'approcha de deux voisines en disant : *Eh bien! notre homme est donc arrivé.* — *Oui,* dit l'une d'elles, *il est arrivé à deux heures du matin.* L'autre femme reprit : *Ah! le bon Dieu nous*

*l'a conservé celui-là toujours.* Ces propos naïfs sont rendus mot pour mot. La nuit, illumination générale, sans que l'ordre en eût été donné. Plusieurs (maisons) ont été distinguées par un hommage particulier au premier Consul, sous diverses nuances. Toutes les maisons ont été désertes, si on en juge par l'affluence qu'on a remarquée dans les rues, dans les places, au jardin des Tuileries...

*25 et 26 Messidor an 8* (1).

Si l'on juge du véritable esprit du peuple, de ses rapports réels avec le Gouvernement par les observations qu'on a recueillies dans toute la journée du 25, on peut dire que ces rapports sont ceux de la confiance la plus intime et d'une satisfaction générale. C'est par ce résultat que l'on peut donner avec raison à cette cérémonie le nom de fête de la Concorde. Tous les observateurs ont rapporté unanimement que l'affluence était si grande qu'elle surpassait celle de 1789, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'étrangers...

*Spectacles.* Ceux du 24 ont été donnés *gratis.* Ils n'ont, pour ainsi dire, étaient composés [*sic*] que de la classe du peuple à laquelle

(1) Le 25 Messidor, on commémora solennellement l'anniversaire du 14 Juillet, en y joignant la fête de la Concorde instituée par les Consuls et la présentation des drapeaux conquis par les armées du Rhin et d'Italie. [A. V.].

le gouvernement les destinait. Presque tous ceux qui sont dans l'usage de cette dépense se sont abstenus d'y occuper des places. On s'est plaint de la négligence de quelques acteurs à l'Opéra et aux Italiens. On a remarqué qu'à l'Opéra les principaux rôles étaient remplis par la *doublure*...

*Intrigue royaliste*... Le soir, au jardin des Tuileries, vis à vis le concert, un particulier, en élevant la voix, a dit : *Il n'est rien de plus beau que ce que nous voyons aujourd'hui. Mais demain on nous demandera des hommes et des millions.* Un autre a répondu qu'il ne pouvait pas savoir ce qui se ferait demain. Une approbation générale l'a empêché de continuer, et la discussion a cessé.

*Garde consulaire.* La garde des Consuls est arrivée hier. Elle s'est rendue au Champ de Mars, ainsi que toutes les autres troupes. Elle a reçu, sur son passage, les acclamations de tout le peuple et les témoignages de la plus vive reconnaissance. Quelques malveillants ont fait circuler qu'on ne pouvait obtenir de ces braves grenadiers aucuns détails sur la journée de Maringo (sic); qu'il paraissait qu'on leur avait recommandé la plus grande circonspection; mais que la vérité était que le plus grand nombre avaient péri, et qu'on avait remplacé les morts par un prompt recrutement depuis la bataille. Il s'est passé trop peu

de temps depuis leur arrivée pour qu'on ait pu avoir avec eux de longues conversations, et ces propos ont pour auteurs ceux qui ont paru les répéter.

*Courses.* On sait que les courses projetées n'ont pu avoir lieu, parce que les spectateurs qui garnissaient les talus collatéraux du Champ de Mars se sont jetés en foule dans l'espace qui y était destiné, et que leur nombre ne permettait pas de les éloigner sans accident. Il est faux, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'aucun mouvement séditieux ait empêché ces exercices.

*Illuminations.* Elles ont été générales. Plusieurs ont été accompagnées d'inscriptions, quelques-unes avec cette légende: *Pour la paix.* On a remarqué celle du Carrousel. Bonaparte était representé tenant une branche de laurier, et l'inscription était ainsi conçue: *Assez pour la gloire, maintenant pour le bonheur...* (1).

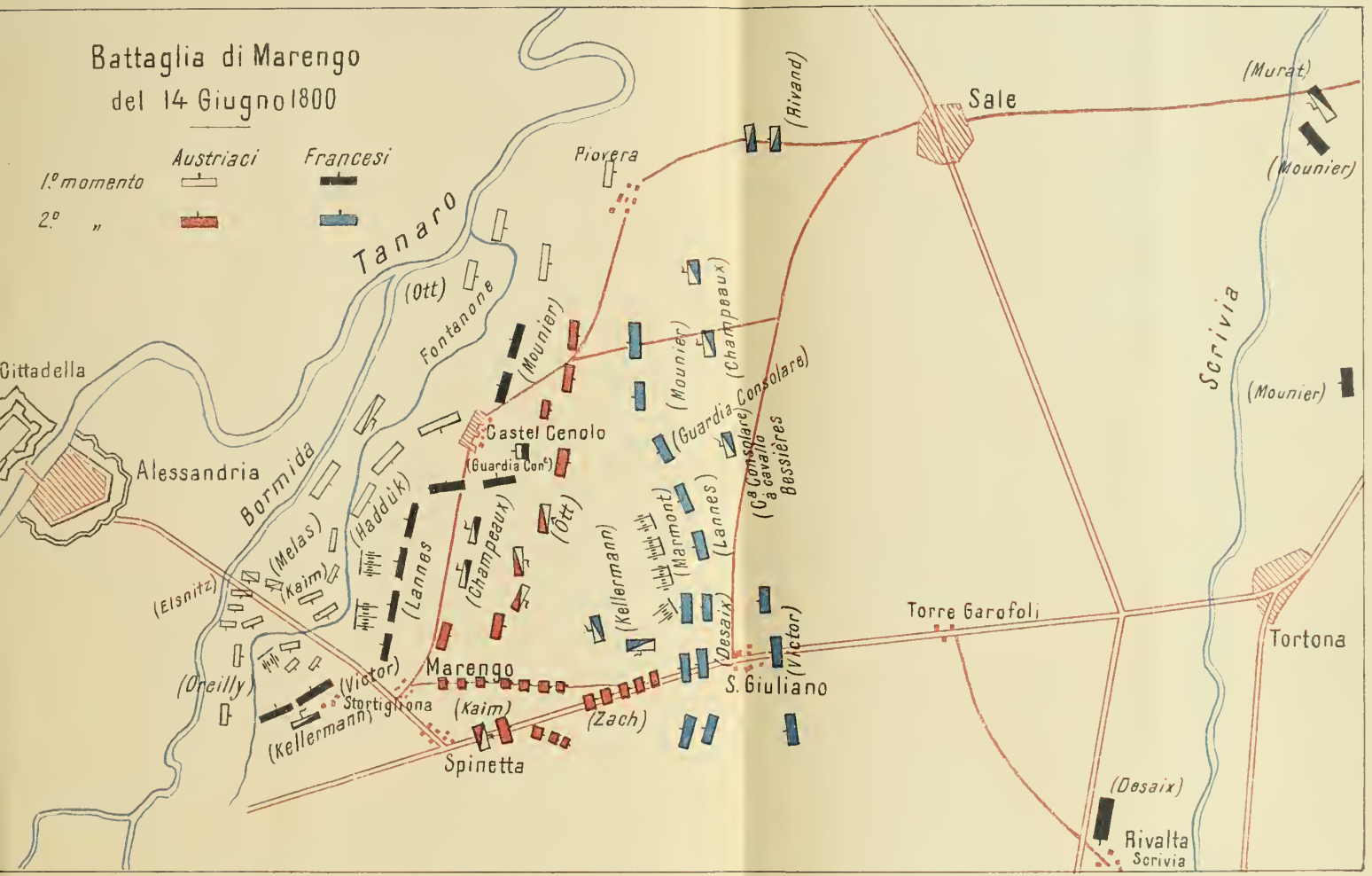
---

(1) A propos de la pièce *La nouvelle inattendue* citée plus haut (p. 228-229) voyez l'intéressant volume de M. L.-Henry Lecomte: *Napoléon et l'Empire racontés par le Théâtre, 1797-1899* (Paris, Jules Raux, 1900, in-8°). L'auteur analyse (p. 54-56) ce « vaudeville-impromptu en un acte, par Bonel » et ajoute, lui aussi, l'anecdote que « *la Nouvelle inattendue* eut, chose extraordinaire, deux représentations en une heure. Le second Consul Cambacérès arrivait aux Troubadours au moment où l'on allait chanter un couplet au public (couplet qui répond aux sourdes menées dont Bonaparte était déjà l'objet). Les cris *La pièce! la pièce! Une seconde représentation de la pièce!* se firent entendre, et les acteurs, secondant de leur zèle les vœux du public, recommencèrent par égard pour le collègue de Bonaparte ».

[A. L.]

*Achevé d' imprimer*
*le premier février 1903*
*pour le Baron Albert Lumbroso*
*par la Typographie Tusculane*
*de Frascati (Italie).*

Il Campo di battaglia di Marengo nel 1800
e le successive modificazioni fino al 1897


Battaglia di Marengo
del 14 Giugno 1800
Austriaci
Francesi
1.° momento
2.° „
Tanaro
Fontanone
(Ott)
Piovera
(Rivaud)
Sale
(Murat)
(Mounier)
Cittadella
Alessandria
Bormida
Castel Cenolo
(Guardia Cons.)
(Mounier)
(Champeaux)
(Guardia Consolare)
(Ca Consolare a cavallo Bessières)
Scrivia
(Haddik)
(Melas)
(Kaim)
(Elsnitz)
(Lannes)
(Champeaux)
(Ott)
(Kellermann)
(Marmont)
(Lannes)
(Desaix)
(Victor)
Torre Garofoli
Tortona
(Oreilly)
(Victor)
Stortigliona
(Kellermann)
Marengo
(Kaim)
(Zach)
S. Giuliano
Spinetta
(Desaix)
Rivalta
Scrivia

# Campagna del 1800

## Passaggio delle Alpi

Schizzo per la Campagna
del 1800
Teatro d operazioni
Strasburgo
Ill
Reno
Danubio
Ulma
Lech
Isar
Monaco
Sciaffusa
L. di Costanza
Costanza
Breganz
Basilea
Saône
Besançon
Doubs
Neufchatel
Inn
Chalons
A L P I
L. Lemanno
Rodano
Sempione
Adda
G. S. Bernardo
Lyon
Chambery
Milano
Verona
Venezia
Isère
Grenoble
Arc
Dora
Torino
Po
Cremona
Mantova
Ferrara
Modena
Bologna
Appennini
Genova
Spezia
Pisa
Arno
Stura
Cuneo
Nizza
Durance

*La Bataille de Marengo, tirée du Chant improvisé par Francois Gianni.*

Probabile strada seguita dal
Desaix
nell'accorrere sul campo di battaglia
Marengo
ad Alessandria
Spinetta
S. Giuliano V.chio
Torre Garofoli
T. Scrivia
a Sale
Pontecurone
T. Grue
Cascinone
13 Giugno
Viguzzolo
TORTONA
14 Giugno
Rivalta Scrivia
Sarezzano
Torre dei Calde
Mongiardone
202
M. dei Piaggi
350
Carbonara Scrivia
Molino nuovo
260
Castellar Ponzano
Villavernia
a Novi
Scala di 1: 200 000
Strada che avrebbe dovuto seguire il giorno 14 per tendere probabilmente alla stretta di Serravalle, ottima posizione per sbarrare l'avanzata agli Austriaci dalla parte di Novi Ligure

AU GENERAL
DESAIX
1800

**KEEP THIS CARD IN BOOK SLIP POCKET**

ON LOAN FROM NDD

ILL# 944.046 L957M

LENDING NOTES:

99/99

Duke University Libraries
D01482240L